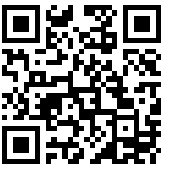
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

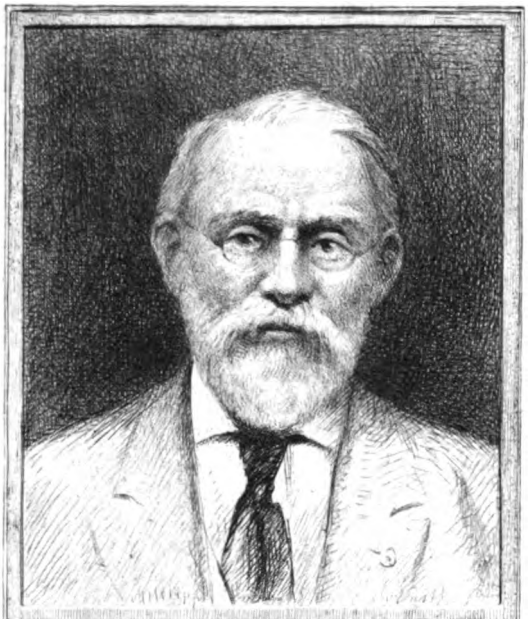
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 543703

Digitized by Google



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Digitized by Google

DC
611
.P282
A3

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS

D'ARRAS

ARRAS
Imp. F. Guyot, P. Caboche, successeur

1926

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE D'ARRAS

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS

D'ARRAS

ARRAS
Imp. F. Guyot, P. Caboche, successeur

1925

Digitized by Google

L'Académie laisse à chacun des auteurs
des travaux insérés dans les volumes de ses Mémoires
la responsabilité de ses opinions
tant pour le fond que pour la forme.

Digitized by Google

I.

LECTURES

Faites dans les Séances hebdomadaires.

Digitized by Google

Digitized by Google

DES RELATIONS DE LA MATIÈRE

ET DES

ONDES ÉLECTRIQUES

PAR

M. J. JARDEL

Membre résidant

Préliminaires.

Les découvertes incessantes de la science ne sont pas sans venir troubler notre repos, cependant bien gagné à notre âge ; notre curiosité nous entraîne à suivre les progrès dans la recherche des lois régissant les phénomènes de la nature.

En agissant ainsi, faisons-nous bien ? Oui, pour la satisfaction de l'esprit et les créations de notre imagination stimulée. nous sommes ainsi entraînés dans le royaume éblouissant de l'avenir.

Cependant, n'aurons-nous pas des regrets à la pensée que nous n'assisterons pas aux applications qui transformeront la vie matérielle des hommes ?

Philosophiquement parlant, nous aurions tort, car le cerveau humain est insatiable, il cherche et recherchera toujours le mieux, le bonheur — Ce dernier n'est pas une

Digitized by Google

entité concrète, mais seulement une comparaison d'un état moral à une autre meilleur qui, lui-même, deviendra une habitude n'apportant qu'une satisfaction incomplète.

EINSTEIN a démontré que le temps absolu n'existait pas, il a tort si nous considérons les nombreuses années qui ont blanchi nos cheveux, il a raison si nous regardons l'humanité, dans son ensemble, poursuivant sa course vers le parfait absolu.

Suivons le mouvement, marchons de notre mieux malgré nos vieilles jambes et tâchons de saisir les secrets de la nature.

Un de ceux qui passionnent le plus, en ce moment, est celui relatif à la composition de la matière et aux lois qui maintiennent assemblés les éléments constitutifs de cette matière.

Tel est le sujet que je me propose de traiter, pas en savant, car je devrais me récuser de suite, mais en ne retenant que ce qu'il nous sera possible de comprendre, avec les données enregistrées par nos cerveaux, alors que nous étions encore sur les bancs des écoles.

Après avoir rappelé quelques principes de physique relatifs aux *courants électriques,* nous étudierons les *rayons cathodiques,* puis les *rayons X*, ces questions étant préparatoires à l'examen intime de la *matière*. qui suivra.

Enfin, après quelques détails sur les corps *radio-actifs*, il ne nous restera qu'à tirer les *conclusions* de notre étude rapide d'un problème très compliqué.

1° COURANTS ÉLECTRIQUES

Ainsi que je vous le disais déjà, lors de ma communication, en 1923, sur les ondes électriques et les ondes de pensées, nous ne pouvons, jusqu'ici, que limiter aux effets produits, nos connaissances relatives aux forces naturelles, la cause nous échappant.

Digitized by Google

Pôles positif et négatif.

Ainsi, pour l'électricité, nous savons qu'il existe un courant qui, de convention, va du pôle négatif au pôle positif ; un corps peut être chargé positivement ou négativement ; la combinaison du positif et du négatif, qui se fait souvent brusquement, par une étincelle, donne un état neutre.

Deux corps chargés positivement se repoussent, il en est de même s'ils sont négatifs, par contre un positif attire le corps chargé négativement, ce qui se traduit par la loi de base : deux corps de même signe se repoussent, deux corps de signes contraires s'attirent.

Cette attraction ou cette répulsion est proportionnelle à la masse et au carré de la distance qui sépare les deux corps ; nous reviendrons sur cette question par la suite en raison de sa grande importance, c'est elle, en effet, qui permet de déterminer les mouvements invisibles des constituants de la matière.

Ondes électriques.

L'éther, qui a une masse, se déplace dans l'espace à la vitesse de 300.000 kilomètres à la seconde, il engendre donc une énergie capable de produire un travail.

Ce travail consiste à créer une énergie électro-magnétique ou à projeter des particules de corps, ces particules se déplacent avec une vitesse énorme, ainsi que nous le constaterons plus tard.

Les ondes électro-magnétiques se manifestent sous forme de lumière, d'ondes hertziennes et de rayons X..

Les particules projetées engendrent des rayons électrisés.

Digitized by Google

2° RAYONS ÉLECTRISÉS OU RAYONS CATHODIQUES

Nous quittons ici l'énoncé des principes, pour rentrer dans les phénomènes qu'il nous est possible non seulement de constater, mais aussi d'étudier.

Prenons un tube en verre dans lequel nous produisons un vide assez poussé, deux bornes P et N placées à l'intérieur du tube sont reliées à un fil qui traverse la paroi du verre, chacun de ces fils va se fixer à une des bornes d'une source d'électricité, la positive est l'anode, la négative est la cathode (fig. 1).

Le courant produit une lumière colorée positive près de l'anode et une lumière dite négative près de la cathode, la couleur de ces lumières varie suivant la nature du gaz qui remplissait le tube avant l'obtention du vide, ce dernier n'étant pas parfait, la coloration provient de la quantité infime du gaz qui reste dans le tube, ceci n'a d'ailleurs pas d'importance pour notre démonstration, je ne signale ce phénomène qu'à titre de curiosité.

Si nous poussons davantage le vide, jusqu'à la limite possible (1) la lumière positive disparait, l'espace obscur qui sépare la cathode de l'anode, désigné sous le nom d'espace de Hittorf, devient une source de force.

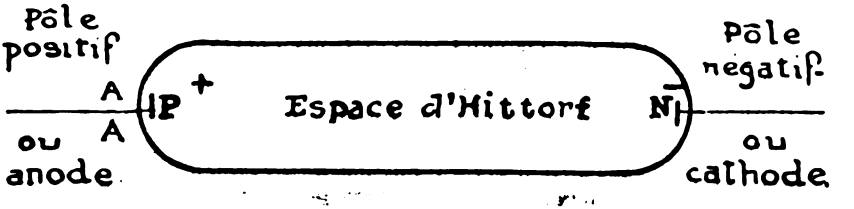
C'est de là que partent les *Rayons Cathodiques* que nous allons étudier rapidement, afin de nous familiariser avec les phénomènes électriques avant de rechercher ce qui se passe dans l'intérieur de la matière.

---

(1) $0^{m}/_{m}01$ de mercure.

Digitized by Google

Ces rayons cathodiques ont une puissance considérable, puisqu'ils sont capables de fondre le verre du tube, en A



-FIG. .I -

(fig. 1) côté de l'anode, (rayons diaboliques ?)

Remarquons, en passant, quelles relations intimes unissent le courant électrique, la lumière et la chaleur — nous retrouvons ici ces trois phénomènes naturels, à mon avis il n'y a qu'une seule force universelle, comme il n'y a qu'un seul corps composant la matière.

Ces rayons cathodiques ne sont pas visibles par eux-mêmes, mais ils peuvent rendre lumineuses les matières qu'ils frappent, je dis « qu'ils frappent », car ils ont une masse et sont formés de particules lancées avec une vitesse qui dépend du nombre de volts du courant, cette vitesse est proportionnelle à la racine carrée de la tension ou voltage, pour 110 volts, elle atteint 6.000 kilomètres à la seconde, pour 30.000 volts, elle serait de 100.000 kilomètres à la seconde (1).

La nature de ces particules est la même, quelle que soit la matière constituant la cathode, nous pouvons donc conclure que nous nous trouvons en présence du constituant universel de la matière, chargé négativement d'électricité, puisqu'il provient du pôle négatif ou cathode – N de la (fig. 1) — on le désigne sous le nom d'ÉLECTRON, retenez

---

(1) Un petit moulinet placé sur leur trajet se met à tourner.

Digitized by Google

ce mot, car il reviendra souvent lorsque nous arriverons à la constitution de la matière.

Dans cette étude rapide, nous nous contentons d'enregistrer les résultats, sans indiquer les opérations pratiquées pour les obtenir, cependant je signalerai que, depuis longtemps déjà, on a réussi à rendre ces particules visibles en leur faisant traverser un gaz comprimé en vase clos, dans un milieu saturé de vapeur d'eau ; autour de chaque particule négative, lorsqu'on détend la pression du gaz, d'où refroidissement, il se forme un brouillard d'eau condensée, par conséquent visible le long du trajet de la particule, ce trajet est une ligne droite ou « rayon ».

Pour en terminer avec ces rayons cathodiques, notons qu'ils peuvent traverser la matière, ils sortent donc de notre tube de verre (fig. I) et agissent sur le gaz extérieur, air ou autres, nous verrons dans la suite de quelle manière.

Rayons Canaux. — Notre tube ne fournit pas seulement des rayons cathodiques partis du pôle négatif, il y a aussi des rayons chargés positivement venant de l'anode ou pôle positif, ils sont dénommés « Rayons Canaux ».

Si on pratique des trous dans la cathode, ils passent par ces trous et illuminent le gaz de l'ampoule à l'arrière de la cathode, ces rayons peuvent impressionner une plaque photographique, ils sont constitués par des atomes du gaz resté dans le tube, le vide n'étant pas parfait.

3° RAYONS X.

Ne quittons pas notre tube aux rayons cathodiques sans parler des rayons X qui en diffèrent totalement.

Si nous plaçons une petite masse métallique à l'intérieur du tube, du côté positif, les rayons cathodiques viennent

Digitized by Google

frapper cette masse métallique, il convient de choisir un métal ne fondant pas facilement sous l'action des particules cathodiques qui, ne l'oubliez pas, peuvent fondre le verre de l'ampoule.

Les chocs répétés et énergiques des particules contre le métal introduit donnent naissance à des rayons nouveaux, désignés sous le nom de rayons X ou de ROENTGEN.

Ces rayons sont très pénétrants, mais ne paraissent formés que « d'ondulations », ils ne sont pas influencés par un champ électrique ou magnétique, vraisemblablement ils ne transportent aucune matière.

Ils ressemblent aux rayons lumineux, cependant ils ne sont ni réfléchis, ni réfractés, leur longueur d'onde est inférieure aux rayons visibles, ce sont des rayons de haute fréquence.

Ces rayons X sont tout simplement de la lumière que nos yeux ne sont pas aptes à percevoir, leur longueur d'onde est beaucoup plus courte que celle de la lumière ordinaire.

La transparence d'un objet quelconque aux rayons X dépend de la nature des atomes qui s'y trouvent. Les rayons X pénètrent de plus en plus profondément dans les corps, à mesure que leur fréquence augmente, on dit que ces rayons sont « durs », lorsque la fréquence est très élevée.

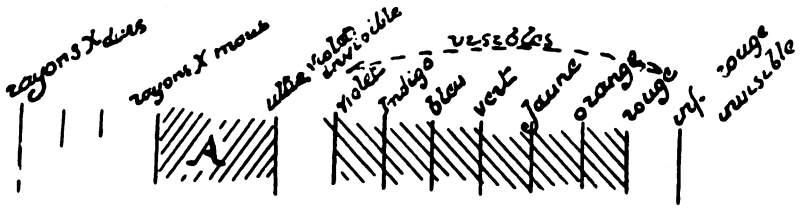
Les rayons X les plus « durs » connus, jusqu'ici, ont des longueurs d'onde 50.000 fois plus courtes que celles de la lumière visible.

Par contre, les rayons ayant une longueur d'onde plus grande sont « mous », se rapprochant des rayons ultra-violets.

Si nous examinons le spectre de la lumière blanche,

Digitized by Google

décomposée par un prisme, nous constaterons qu'il reste



(Fig. 2)

un espace A. (fig. 2.) — entre ces rayons X mous et les rayons ultra-violets, cet espace n'a pas encore pu être étudié, peut-être (1) ont-ils des propriétés spéciales, l'avenir nous le dira certainement.

Parmi les trois rayons différents émis par les matières radioactives, il y a des rayons X, nous aurons donc l'occasion de compléter leur étude.

COMPOSITION DE LA MATIÈRE

D'APRÉS LA THÉORIE DE BOHR.

Structure des atomes

Les données précédentes vont nous permettre d'entreprendre l'examen de la matière dans sa constitution intime, comme toujours, en pareil cas, la critique de la théorie de BOHR a été faite surtout dans ses parties où la constatation matérielle n'était pas possible.

Je me propose de vous la présenter succinctement, laissant de côté les calculs compliqués, les preuves et démonstrations de son exactitude, le but de cette communication étant simplement de nous faire une idée simplifiée d'une question compliquée dans ses détails.

---

(1) Les rayons provenant de cet espace.

Digitized by Google

Je me permettrai de vous exposer la théorie de Bohr, sans m'inquiéter des points obscurs et voici pourquoi :

Supposons deux points éloignés l'un de l'autre A et B,

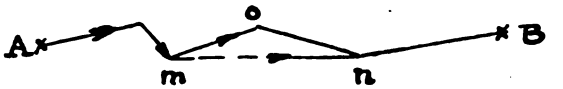


FIG. 3.

(fig. 3.) l'un A représente l'ignorance, l'autre B la vérité.

Dans une théorie, il s'agit de partir de l'ignorance pour arriver à la vérité, le chemin le plus court est la ligne droite reliant les deux points, mais il n'est pas toujours possible de la suivre. Les données faisant souvent défaut, l'inventeur est obligé de « zigzaguer », aller en avant, revenir en arrière, peu nous importe si, au bout du chemin. nous atteignons le point B, vérité certaine puisque les expériences fournissent des constatations annoncées comme conclusions de la théorie.

Il ne résulte pas, en effet, de ce que la critique, s'attaquant à un zigzag *M. O N*, démontre qu'il était inutile de faire le crochet *O*. mais qu'il convenait d'aller directement de *M*. à *N*. il ne résulte pas, dis-je, de cette correction, que la théorie dans son ensemble est en défaut.

Dans les questions de science, on ne peut arriver d'un seul coup à la ligne *M*. *N*. le progrès consiste à rectifier progressivement en supprimant tout chemin inutile.

Composition d'un atome.
Atome d'hydrogène.

La matière est constituée par des infiniment petits dénommés « atomes ».

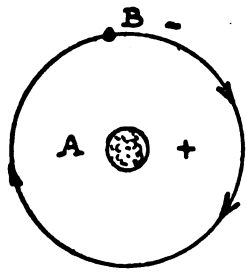
Afin de faciliter la compréhension, prenons l'exemple le plus simple : l'hydrogène, ce gaz est formé par le groupe-

Digitized by Google

ment d'atomes animés d'un mouvement rapide, les uns par rapport aux autres, comme nous le verrons dans l'étude des gaz en général.

L'atome d'hydrogène se compose d'un noyau relativement lourd, porteur de l'unité de charge positive d'électricité et d'une planète, ou *électron*, infiniment petite et légère, portant unité de charge négative d'électricité (fig. 4).

Le noyau d'hydrogène peut être représenté par une sphère A. d'un cent millième de millimètre, il faudrait donc cent mille noyaux pour obtenir une sphère d'un millimètre de diamètre.



-FIG. 4-

La masse de l'électron B. (fig. 4). est 1.800 fois plus petite que celle de l'atome d'hydrogène.

Les mots « lourd » et « léger » n'ont pas ici la signification absolue que nous leur donnons habituellement, ils ne sont employés que pour dire : l'électron est infiniment moins lourd que le noyau.

Le noyau et l'électron étant chargés d'électricité de nom contraire s'attirent mutuellement, proportionnellement à leur charge et en raison inverse du carré de la distance, suivant la loi de Coulomb.

Pour ne pas compliquer l'exposé de la théorie, nous dirons que l'électron décrit un cercle autour du noyau d'un mouvement uniforme, en fait, il pourra décrire aussi une ellipse.

La vitesse limite de l'électron est de 300.000 kilomètres à la seconde, vitesse de l'éther et de la lumière.

Ce système planétaire possède une énergie totale résultant des forces en action :

Digitized by Google

1° Attraction du noyau et de l'électron ou énergie potentielle.

2° Energie cinétique, conséquence du mouvement circulaire de l'électron autour du noyau.

Par application des lois de la mécanique classique, tenant compte de l'énergie potentielle, mesurée par MILLIKAN, et des expériences sur les rayons cathodiques fournissant la valeur de la masse de l'électron, on démontre mathématiquement que l'électron ne peut pas circuler sur un cercle quelconque, mais seulement sur un cercle, dit quanté, dont le rayon est déterminé par une formule.

Si, par hasard, l'électron se trouvait à l'intérieur de l'un quelconque des anneaux limités par deux cercles de BOHR, en A par exemple, correspondant aux rayons R et R + I, il n'y pourrait rester, son mouvement n'étant pas stable, il reviendrait bientôt se fixer sur l'une des orbites limites de l'anneau, en A' ou A" par exemple, sur l'un des cercles R ou R I.

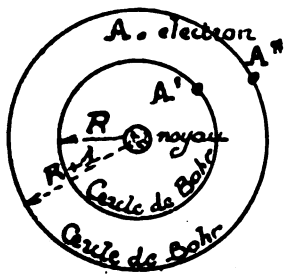


FIG. 5

Actions Extérieures sur l'Électron.

Si aucune action extérieure ne vient agir sur l'électron, il continuera indéfiniment son mouvement sur le cercle, dit quanté, on dit alors qu'il ne rayonne pas, c'est-à-dire qu'il n'émet aucune force.

Il en est tout autrement si on le soumet brusquement à l'action de la chaleur, de l'électricité, si on lui envoie un faisceau de rayons X, si on le bombarde à l'aide des particules lancées par un corps radioactif ou des rayons cathodiques se mouvant à la vitesse de centaines de mille kilo-

Digitized by Google

mètres à la seconde, l'électron est alors brusquement projeté hors de son orbite sur l'une des orbites externes. Je dis « brusquement », car il n'y a pas de progression dans son déplacement.

L'électron qui tourne sur son nouveau cercle a pris une partie de l'énergie de la cause extérieure de son déplacement, il l'emmagasine pour ainsi dire ; supprimons la cause, l'atome revient brusquement sur son cercle primitif, mais, alors il rend l'énergie qu'il avait absorbée sous forme de lumière.

Cette lumière, constatée par les raies du spectre obtenu en faisant réfracter cette lumière par un prisme, cette lumière, dis-je, est créée par des ondes ayant une vitesse de 300.000 kilomètres à la seconde, comme pour la T. S. F. c'est la vitesse de l'éther dans l'espace. Ainsi que je vous l'ai indiqué lors d'une autre communication, si la longueur d'onde diminue, la fréquence augmente, le produit longueur par fréquence donnant toujours 300.000.

La fréquence ou nombre d'ondes passant en un point pendant une seconde, peut être calculée suivant la formule empirique de Balmer, qui donne à cinq millionièmes près les chiffres trouvés expérimentalement.

On constate que cette fréquence est d'autant plus élevée que l'orbite extérieure, sur laquelle circule l'électron avant son retour sur son cercle primitif plus près du noyau, est plus éloignée du noyau. Alors que le rouge donne 15.000 de fréquence, l'ultra violet arrive à 25.000.

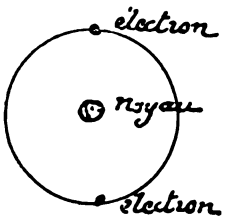
Électrons des Corps autres que l'Hydrogène.

Nous avons, jusqu'ici, parlé de l'hydrogène qui n'a qu'un seul électron, passons à l'hélium qui vient immédiatement après l'hydrogène, puisqu'il a deux électrons circulant sur le même cercle, dans une position diamétralement opposée, je vous rappelle que l'hélium est contenu dans

Digitized by Google

l'air dans la proportion d'un litre pour 200.000 litres d'air, c'est un gaz ne donnant aucune réaction chimique, incombustible et encore plus léger que l'hydrogène.

-FIG. 6-

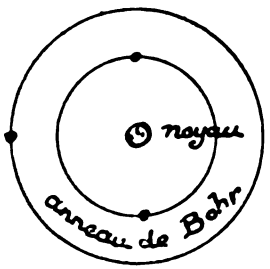


atome d'hélium.

Le lithium a trois électrons, mais ils ne sont pas sur le même cercle, deux sont sur un cercle intérieur à 180°, le troisième sur un cercle plus extérieur, il y a donc entre ces deux cercles un anneau dit « de Bohr » inventeur de la théorie portant son nom, théorie démontrée comme exacte par les expériences ou les calculs.

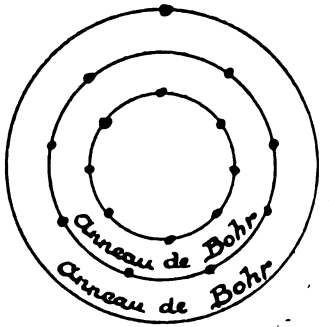
Ces expériences ou ses calculs

FIG. 7-



atome de lithium.

FIG. 8-



atome Potassium

sont compliqués, il ne rentre pas dans le cadre de notre résumé de les décrire, contentons-nous de noter les résultats, ce qui sera suffisant pour nous représenter la composition de la matière.

Plus le nombre d'électrons augmente, plus il y a d'anneaux de Bohr, les calculs en effet prouvent qu'il ne peut

Digitized by Google

pas y avoir plus de huit électrons sur un même cercle, ceci d'après la loi des « Valences », on dit alors que le cercle est saturé.

L'adjonction ou l'enlèvement d'un électron à l'atome d'un corps, donne un autre corps, nous reprendrons cette question par la suite, notons, à titre d'exemple, que le sodium a huit électrons sur son premier cercle et un sur le second cercle, dans le chlore huit sur le premier cercle, sept sur le second, dans l'argon huit sur le premier cercle et huit sur le second (1). Si on ajoute un électron à l'atome d'argon, il se placera sur le troisième cercle et ce sera du potassium, etc...

Nous savons que plus le nombre d'électrons augmente, plus il y a d'anneaux de Bohr, la loi de l'équilibre des forces étant absolument respectée, l'ensemble est stable. Si le noyau positif a N charges électriques, elles doivent annuler les N charges négatives des électrons qui circulent autour du noyau sur différents cercles.

Ce nombre de charges positives du noyau est désigné sous le nom de *nombre atomique*, sensiblement la moitié du poids atomique.

Le poids atomique est le poids d'un volume d'un gaz simple, comparé à celui d'un égal volume d'hydrogène, dans les mêmes conditions de pression et de température.

De ce qui précède on peut conclure :

Les trajectoires stationnaires ne rayonnent pas, c'est-à-dire, n'émettent aucune énergie. Lorsque l'électron passe d'une trajectoire stationnaire à une autre, il y a production de lumière et émission d'une raie sur le spectre, la fréquence de cette raie est proportionnelle à la chûte d'énergie qui accompagne ce passage.

---

(1) Deux sur le troisième cercle.

Digitized by Google

Structure de l'atome.

Grâce aux rayons alpha des corps radio-actifs dont nous parlerons plus loin, on a pu pénétrer la structure de l'atome.

Nous savons que la force positive du noyau est égale au total de la force négative des électrons d'hydrogène qui gravitent autour du noyau, connaissant la force positive du noyau de l'atome d'un corps et celle négative d'un électron d'hydrogène, on trouve, par une simple division, le nombre d'électrons d'hydrogène de l'atome de ce corps

Les corps ont été classés suivant le nombre d'électrons de l'atome de chacun de ces corps, ainsi l'hydrogène qui n'a qu'un électron a le N° 1, par contre l'uranium qui a 92 électrons est le 92ème, on a obtenu ainsi toute la gamme des nombres entiers de 1 à 92, sauf 5 : 43-61-75-85 et 87, qui doivent appartenir probablement à des corps encore inconnus.

Le noyau des atomes.

Le noyau, dont nous avons parlé, sans l'étudier, a une masse, sans nous attarder aux moyens de chiffrer la masse du noyau, disons cependant qu'en bombardant un noyau à l'aide de rayons alpha on le disloque, ses parties sont lancées alors avec force sur du sulfure de zinc qui scintille sous le choc Ce phénomène permet de mesurer la masse et la charge électrique du noyau, cette masse se trouve être toujours un nombre entier de celle du noyau d'hydrogène.

Il est donc logique de conclure : le noyau d'un corps est constitué par un assemblage de noyaux d'hydrogène.

Ce dernier gaz serait donc le corps unique constituant la matière, puisque noyaux et électrons sont de l'hydrogène.

Comme exemple, disons que le sodium est formé de

Digitized by Google

23 noyaux d'hydrogène et de 12 électrons également d'hydrogène.

Corps Isotopes et Transmutation des Corps

Je rappelle que la charge positive d'un noyau est représentée par un nombre égal à celui des électrons.

Le calcium a 20 électrons, le potassium en a 19, si, à l'aide d'étincelles électriques, nous enlevons au calcium un électron qui s'échappe d'un des cercles externes de l'anneau de Bohr, il n'en reste plus que 19 comme pour le potassium, ce nouveau corps est dit « Isotope du Potassium », il a les mêmes propriétés physiques et chimiques que le potassium, pratiquement on peut donc dire qu'on a changé le calcium en potassium.

Il y a cependant une différence électrique dans la constitution : la charge du noyau de l'atome, qui a 19 dans le potassium, est restée à 20 dans le calcium isotope.

En effet, la charge négative de l'électron enlevé avait, pour l'équilibrer, une charge du noyau correspondante, le fait d'enlever l'électron n'a pas détruit cette charge positive qui reste disponible dans le noyau.

Je signale que dans les corps radioactifs, il y a des isotopes du même corps, mais, ici, c'est la charge variable du noyau qui fait la différence.

Vous voyez que dans cette conception de la matière, tous les phénomènes dépendent de charges électriques, seules elles sont l'origine des transformations, on peut donc faire abstraction de la matière proprement dite et ne tenir compte que des charges électriques, c'est dans ce sens qu'il faut traduire la formule simpliste : La matière n'existe pas, le monde est fait de forces électriques.

Si nous avions les moyens d'enlever non seulement les électrons, mais aussi les charges disponibles du noyau, nous pourrions changer un corps en un autre, jusqu'ici ces

Digitized by Google

moyens n'existent pas, sauf par l'action des corps radioactifs dont nous allons nous occuper.

Les savants sont au travail, faisons-leur confiance, la « pierre philosophale », espérée depuis longtemps en imagination, deviendra une réalité; elle sera représentée par un courant électrique d'une dizaine de millions de volts.

2° ÉLEMENTS RADIOACTIFS

Dans ce qui précède, nous avons eu l'occasion de parler des rayons émis par les corps radioactifs, entr'autres des rayons alpha et nous ne savions rien, à ce moment, de la radioactivité, d'autre part l'exposé de la radioactivité exigeait la connaissance de la composition de la matière, il y avait là un cercle vicieux que je n'ai pu éviter, ce dont je m'excuse.

Après la composition de la matière, nous arrivons donc aux éléments radioactifs, le mot donne en même temps la définition : ces éléments lancent activement des énergies autour d'eux.

Les émanations d'une matière radioactive n'ont pas de relations avec une réaction chimique, il est impossible de les accélérer ou retarder ; tandis que le temps de réaction chimique peut être diminué par l'action de la chaleur, la transformation radioactive reste la même à la température de l'air liquide ou du rouge vif.

Le radium a une température légèrement supérieure à celle de l'ambiance, mais celà provient de ce qu'il se bombarde lui-même

Les propriétés radioactives dépendent seulement de la constitution du noyau, dans les corps radioactifs ce noyau est instable, ces corps sont ceux qui ont le plus grand nombre atomique ou, ce qui revient au même : le plus grand nombre d'électrons.

Les éléments radioactifs proviennent de l'uranium, du

Digitized by Google

thorium et de l'actinium on en connait une quarantaine actuellement.

Rayons émis par les Eléments Radioactifs.

Les éléments radioactifs émettent trois sortes de rayons:

1° Les rayons « Alpha » positifs constitués par des noyaux d'hélium.

2° Les rayons « Bêta » analogues aux rayons cathodiques et, comme eux, constitués par un flux d'électrons.

3° Les rayons « Gamma » semblables aux rayons X, ils sont produits par les chocs des rayons alpha, sur la matière elle-même.

Rayons « Alpha ».

On suppose que dans les corps radioactifs, le noyau a des charges positives disponibles, ce qui revient à dire que les électrons neutralisent seulement une partie des charges positives, l'excédent positif est projeté à l'extérieur sous forme de particules positives, venant par conséquent du noyau. Ces particules matérielles, bien plus lourdes que les électrons, sont des atomes d'hélium portant chacune deux charges positives, leur vitesse est de 20.000 kilomètres à la seconde, vitesse bien inférieure à celle des rayons bêta, mais possédant une beaucoup plus grande énergie, à cause de leur masse beaucoup plus importante.

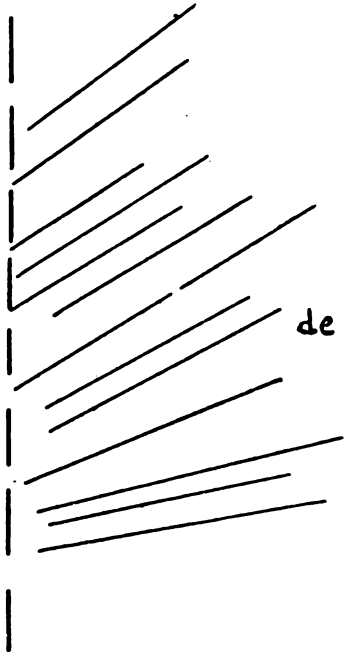
Il est logique d'ajouter que ces projectilles alpha doivent chasser les électrons qu'ils rencontrent au passage, surtout ceux qui circulent sur les cercles extérieurs de Bohr.

Ces rayons alpha cheminent strictement en ligne droite, bien entendu s'ils ne butent pas contre un obstacle, dans un gaz ils ont un parcours défini de quelques centimètres au-delà duquel ils s'arrêtent brusquement un sur 10 000 sont déviés de 120° et reviennent en arrière.

Digitized by Google

Leur masse est égale à celle du noyau d'hélium, lequel est constitué par quatre atomes d'hydrogène.

Ces rayons sont analogues aux *rayons-canaux* venant de l'anode positive de notre tube donnant des rayons cathodiques, à la vitesse près cependant, on peut les rendre visibles, de la même façon que pour les rayons cathodiques, en sursaturant de vapeur d'eau, de l'air sous pression, en détendant la pression, il y a refroidissement, la vapeur d'eau se condense autour des « ions » formés : le rayon alpha trace ainsi sa ligne qui devient visible et peut être photographiée.



-FIG. 9-
-Photographie de rayons alpha-

Si on prend une ampoule vide ayant en un point comme une fenêtre de paroi très mince, si on dirige les particules alpha vers cette fenêtre, on constate, au bout d'un certain temps, qu'il y a de l'hélium dans l'ampoule ayant, comme

Digitized by Google

vous le savez, deux charges positives et deux électrons comme constitution d'atome, ceci, et c'est très important, *quel que soit l'élément radioactif lançant les rayons alpha :* n'est-ce pas là une nouvelle preuve du corps unique formant la matière ?

Les projectiles alpha, les plus puissants connus, venant frapper l'atome d'un corps, peuvent le disloquer, de cet atome partent alors de nouveaux projectiles qui ont un parcours plus grand, ainsi qu'on le constate, que celui des rayons excitateurs, on peut en conclure que la masse des rayons alpha est plus grande que celle des éléments de l'atome disloqué.

Prenons par exemple une grosse bille d'ivoire (rayon alpha) lancée sur une plus petite (noyau d'atome), cette dernière suivra un parcours plus long que celui de la grosse bille abandonnée à elle-même.

A remarquer que ces rayons alpha sont si petits qu'ils peuvent passer sans rencontrer un noyau, comme si on lançait la lune dans le système solaire, elle pourrait ne rien rencontrer à cause des grands espaces libres.

Pour fixer les idées, je dirai que si 100.000 projectiles alpha traversent la région où se trouvent 10.000 atomes d'hydrogène, sur un parcours d'un centimètre, un seul projectile d'hydrogène prendra naissance.

A ce propos permettez-moi une digression, il y a une grande ressemblance entre les mouvements intérieurs de la matière et ceux du système céleste, il semble que les découvertes dans l'un des deux systèmes peuvent s'appliquer à l'autre, les savants étudient les deux.

Ceci n'a rien d'étonnant puisque, dans les deux cas il s'agit de manifestations dues aux forces naturelles et tout conduit à l'unité.

Rayons bêta et rayons X.

Les rayons bêta sont identiques, à la vitesse près, aux

Digitized by Google

rayons cathodiques qui, ainsi que vous le savez, sont des électrons lancés avec une vitesse se rapprochant de celle de la lumière.

Enfin, les troisièmes rayons émis par les éléments radioactifs sont des rayons X que nous connaissons, je n'en parlerai pas pour éviter une répétition.

Radium.

Je ne puis en terminer sur cette question, sans vous signaler que les énergies dégagées par le radium sont énormes, un gramme de radium dégage plus d'énergie que plusieurs dizaines de milliers de kilogs de charbon, en brûlant, ceci seulement dans les transmutations qui arrivent au plomb.

Production mondiale de 40 grammes de radium par an, à l'aide de minerais d'uranium en provenance du Congo Belge traités en Belgique. — Le radium est vendu 70 000 dollars le gramme ou 1.260.000 francs-papier. Lorsque les Américains avaient le monopole ils vendaient 2 160.000 fr. papier. Consommation annuelle mondiale 30 grammes.

Mouvements internes des gaz.

Avant d'arriver aux conclusions, il est nécessaire d'examiner ce qui se passe à l'intérieur des gaz afin de mieux comprendre, par analogie, ce qui doit se passer à l'intérieur de la matière, en dehors des phénomènes étudiés jusqu'ici, je veux dire que, connaissant les mouvements dans l'atome, nous allons examiner rapidement les relations de mouvement des atomes entr'eux.

Dans un gaz au repos les molécules se déplacent avec une rapidité vertigineuse : 1.840 mètres à la seconde pour l'hydrogène, 1.300 pour l'hélium, 390 pour l'acide carbonique, 485 pour l'air, etc...

Digitized by Google

Nous disons « molécules » pour distinguer de l'atome du corps simple, le mot importe peu, il s'agit toujours d'un infiniment petit constitutif des corps.

Les molécules ayant une masse, elles subissent les lois de la gravitation, elles s'attirent donc d'une manière directement proportionnelle à leur masse et inversement proportionnelle au carré de leur distance.

Comme les molécules sont rapprochées dans les solides et liquides, le carré de la distance est faible, elles se retiennent mutuellement.

Dans les gaz, au contraire, la distance est grande, l'action de l'une sur l'autre est insignifiante, ce qui leur permet de se déplacer facilement.

Dans ce déplacement, la molécule vient tantôt buter contre une autre molécule, tantôt se cogner contre les parois du récipient qui contient le gaz.

Pression sur les parois : Les chocs des molécules contre les parois sont l'origine de ce qu'on est convenu d'appeler la pression.

Itinéraire des molécules : Une série de lignes droites, le chemin parcouru représentant une ligne brisée.

Plus la pression est grande, plus il y a de molécules, et moins les lignes sont longues; elles varient du dix-millième de millimètre à plusieurs décimètres lorsque le gaz est raréfié.

Il convient aussi de tenir compte de la chaleur, la force vive moyenne de translation des molécules étant proportionnelle à la température absolue du fluide.

Vº CONCLUSIONS

Vous savez, à présent, où nous en sommes des connaissances relatives à la matière, d'après les données fournies par M. Jean Perrin dans la Technique Moderne, A. Berthoud, dans son ouvrage « La constitution des

Digitized by Google

atomes », Jean BECQUEREL, dans son étude sur les rayons d'électricité, la théorie de BOHR, par Edmond BAUER, les conceptions nouvelles de la chimie par G. URBAIN, etc...

En m'excusant d'avance de vous demander encore un peu d'attention, après en avoir tant abusé, voulez-vous m'autoriser à vous communiquer, comme conclusion, quelques idées personnelles, conséquences de l'étude sur la matière et autres ?

Électricité positive ou négative : On nous dit « deux « corps d'électricité contraire s'attirent, deux corps ayant « la même électricité se repoussent », nous sommes bien obligés de le croire puisque la constatation facile démontre l'exactitude du principe, cependant, au premier examen, notre pensée ne saisit pas comment deux choses contraires peuvent s'accorder.

Je pense avoir trouvé un exemple du même genre qui confirmera le principe ci-dessus et, aussi, permettra de se faire une idée de la cause du courant électrique.

Tout ce que nous venons d'enregistrer : rayons, électrons, atomes, molécules, radioactivité, etc... indique le mouvement à des vitesses telles que l'imagination même ne peut nous les faire concevoir, nos sens n'étant pas capables de les percevoir.

Ne quittons donc pas le mouvement et supposons deux électrons animés d'un mouvement circulaire, mais de sens contraire : l'un tournera de gauche à droite (fig. 10) comme

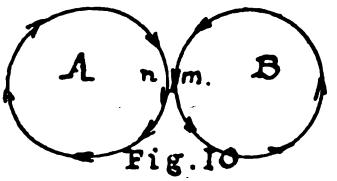


Fig. 10

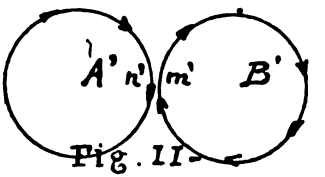


Fig. 11

les aiguilles d'une montre A. et l'autre en sens contraire, de droite à gauche B. (fig. 10).

Si nous amenons tangents les deux cercles de sens con-

Digitized by Google

traires, vous constaterez que les électrons, aux points de tangence M et N ne se repousseront pas, les flèches de la (fig. 10) le montrent nettement.

Dans de deuxième cas (fig. 11) les électrons tournent dans le même sens, celui des aiguilles d'une montre, de gauche à droite, aux points de tangence M' N' il y aura choc, les électrons se repousseront, vous voyez que l'analogie est frappante avec les lois électriques : les mêmes sens se repoussent : cette vérité n'apparaissait pas tout d'abord.

Mouvements de la matière.

Tout d'abord, je répète ici un passage relatif aux relations des ondes électriques et des ondes de la pensée dont je vous ai entretenus lors d'une précédente communication.

« Dans une boite en verre, afin qu'on puisse surveiller « ce qui se passe à l'intérieur, on lance un courant d'air « et, en même temps, des balles très légères de moelle « de sureau.

« On constate alors que ces balles sont comme suspen- « dues dans les tourbillons, elles se groupent en plusieurs « systèmes, tournant sur elles-mêmes — mais, chose « extraordinaire, sans jamais se toucher ; si on éloigne « une de ses voisines, elle vient reprendre sa place aussi- « tôt libre.

« On a ainsi une image frappante du système des astres « et il n'est pas présomptueux de dire : si l'air, qui a une « masse, produit un phénomène semblable à celui que « nous constaterons pour les astres, l'éther en mouvement « dans l'espace a aussi, comme l'air : un poids, une masse « pour employer le terme technique.

« L'action de ce fluide en mouvement crée une force qui « est fonction de cette masse et du carré de la vitesse.

« Évidemment la masse est infiniment petite par rapport « à celle des corps que nous connaissons, mais il y a com-

Digitized by Google

« pensation par suite du carré de la vitesse qui est de « 300.000 kilomètres à la seconde.

« Il résulte de ces données que l'éther en mouvement « quoique très léger a une puissance immense ».

A l'intérieur de la matière, pour revenir à notre sujet, l'éther circule entre les électrons et le noyau de l'atome et même à l'intérieur du noyau qui est lui-même un système planétaire, l'éther circule aussi entre les atomes, comme l'air passe autour des balles de moelle de sureau de notre exemple, ces mouvements de l'éther sont certainement très compliqués et du genre circulaire (1).

Cette hypothèse, qui est l'image des mouvements des molécules des gaz et des balles de moelle de sureau, n'a rien d'invraisemblable, elle permet de comprendre approximativement les phénomènes que nous venons d'étudier.

Nous partons d'une onde électrique, qui est de l'éther en mouvement, la forme du circuit de l'éther se modifie à la rencontre des ondes venant des pôles positif et négatif, de nouveaux courants prennent naissance et donnent les rayons cathodiques et les rayons canaux, entraînant les particules de la matière ; les éléments radio actifs ont, dans leur intérieur, surtout dans le noyau d'atome, des courants d'éther qui se combattent, ils s'échappent de l'intérieur du corps radioactif et entraînent de la matière, je vous ai dit que les particules alpha étaient entraînées à la vitesse de 290.000 kilomètres à la seconde, remarquez ce chiffre voisin de celui de l'éther, la différence de 10.000 kilomètres à la seconde peut se justifier par l'inertie de la matière s'opposant au mouvement.

Je ne veux pas pousser trop loin ces remarques pour lesquelles l'imagination fournit les principales données, nous en savons assez d'ailleurs, et ce sera ma conclusion, pour

---

(1) Tourbillons en hélice.

Digitized by Google

supposer vraisemblablement que la matière n'est formée que d'un corps unique : *l'hydrogène, et que son animateur universel : c'est l'éther produisant électricité, lumière et chaleur.*

Les progrès qui suivront permettront sans doute, un jour, de transformer les corps à volonté, on connaîtra alors la pierre philosophale qui changera tout en or, n'allez pas conclure cependant que ce sera « L'âge d'or », car, à ce moment, on pourra dire, avec plus de vérité qu'aujourd'hui, que « l'or est une chimère » puisqu'il n'aura plus de valeur d'achat.

Digitized by Google

SIMPLE APERÇU

DE LA

THÉORIE D'EINSTEIN

PAR

M. DUPRET

Membre résidant

Un électricien anglais vient — affirme-t-il — de mettre le calcul différentiel et intégral à la portée de tous, du moins de ceux, aurait-il pu ajouter, qui possèdent déjà des notions assez étendues de mathématiques élémentaires. C'est, *en* tous cas, un ouvrage de vulgarisation sur des choses que le profane s'obstinait à s'interdire. M. *Nordmann*, astronome à l'observatoire de Paris, a résolu le même problème sur la théorie d'Einstein. Négligeant les sombres labyrinthes de la jungle mathématique, où se rencontrent les êtres les plus bizarres, les moins abordables, M. Nordmann a le mieux réussi à faire comprendre les conceptions nouvelles d'Einstein sur les lois qui régissent l'Univers, en faisant simplement appel aux seules clartés du bons sens. Les ouvrages de M. Nordmann : « *Einstein*

Digitized by Google

et l'Univers », « *Notre Maître le Temps* », sont écrits dans un style enjoué, plein d'humour, suffisamment précis pour qui désire posséder une vue d'ensemble de la théorie d'Einstein. Disons cependant que pour être comprise à fond, la théorie d'Einstein exige les tarières mathématiques les mieux trempées. Ce fut une séance mémorable que celle de la Sorbonne, le 31 Mars 1922, où Einstein exposa sa théorie devant les savants français les plus renommés. Une discussion eut lieu le 3 Avril suivant pendant laquelle Einstein répondit aux objections de ses contradicteurs avec une calme assurance, faite de simplicité et de droiture, qui lui conquit vite toutes les sympathies en même temps qu'elle a paru marquée d'un incontestable génie.

En quoi la théorie d'Einstein s'oppose-t-elle à la Mécanique classique dont les axiomes ont été formulés par Galilée et Newton ? Ces axiomes, dont nous allons dire quelques mots, ont été reconnus comme évidents parce qu'aucune observation, aucune expérience, ne les avaient mis en défaut. Ils constituaient, pour nos esprits, une manière commode d'expliquer les phénomènes de la nature par les hypothèses du Temps absolu et de l'Espace absolu, conformément d'ailleurs à la doctrine d'Aristote. Quel est le sens précis de ces hypothèses ? Les disciples de Galilée et de Newton considèrent le Temps comme une donnée rigide, absolue, une sorte de fleuve portant les phénomènes ainsi que des navires, mais continuant de couler, même quand il n'y a pas de navires. Par exemple le temps qui s'écoule entre deux éclipses de soleil est déclaré invariable pour deux observateurs dont l'un serait sur la Terre et l'autre sur Sirius, et cela quelle que soit la vitesse de l'un par rapport à l'autre, la même par conséquent si l'observateur sur Sirius était immobile dans l'espace par rapport à l'autre emporté par le mouvement de la Terre, autour du Soleil, avec une vitesse moyenne de trente kilomètres à la seconde. Pareillement la distance de la Terre

Digitized by Google

au Soleil doit être la même pour ces deux observateurs. Or, suivant Einstein, la vitesse est une contraction des distances pour l'observateur qui ne participe pas à cette vitesse. Autrement dit, pour l'observateur sur Sirius, supposé immobile, la distance de la Terre au Soleil doit être moindre que vue de la Terre. En second lieu la vitesse est une dilatation du Temps. Cela veut dire que le temps, séparant deux éclipses de Soleil sera plus considérable, mesuré de Sirius que mesuré de la Terre. Tel est le sens à attribuer à la relativité du Temps et de l'Espace.

Nous verrons plus loin comment il est possible de donner une démonstration élémentaire de ces deux propositions, à savoir que la vitesse raccourcit les distances mais augmente les durées.

Auparavant on pourrait se poser cette inquiétante question : si les contractions des distances dues aux vitesses usuelles, celles que nous sommes susceptibles d'observer quotidiennement, devaient être sensibles à nos sens, tous nos ouvrages de science qui affirment l'invariabilité de l'espace occupé par un corps seraient à mettre au pilon. En particulier la géométrie d'Euclide, fondement de nos connaissances scientifiques, serait à rejeter. En réalité la proportion suivant laquelle les distances sont réduites dans l'état de grandeur des vitesses usuelles, est tout à fait infime. Elle peut être mise en relief par la comparaison suivante. Supposons qu'il manque à un riche américain, la millième partie d'un millime pour posséder un milliard de francs. Nous continuerons de qualifier l'américain de milliardaire puisque le millième de millime manquant est tellement inappréciable dans la vie ordinaire qu'il équivaut à zéro. Or c'est dans cet ordre de petitesse que les distances sont modifiées par les vitesses que nous obtenons, même par les vitesses d'aéroplanes dépassant parfois plusieurs centaines de kilomètres à l'heure. On peut s'en rendre compte en utilisant la formule suivante due au célèbre

Digitized by Google

mathématicien hollandais Lorentz, l'équivalent de notre Henri Poincaré :

$$d = D \sqrt{1 - \left(\frac{v}{V}\right)^2}$$

où D représente une distance à l'état de repos, d ce que devient cette distance animée d'une vitesse v, et V la vitesse de la lumière à raison de 300.000 kilomètres à la seconde. Supposons qu'à la surface de la terre nous puissions observer une vitesse de 3 kilomètres à la seconde, correspondant à 10.800 kilomètres à l'heure. La fraction $\frac{v}{V}$ devient $\frac{3}{300.000} = \frac{1}{100.000}$. Son carré est $\frac{1}{10.000.000.000}$ et :

$$1 - \left(\frac{v}{V}\right)^2 = 1 - \frac{1}{10.000.000.000} = \frac{9.999.999.999}{10.000.000.000}$$

La racine carrée de cette fraction est :

$$0,99.99.99.99.99.4 \cdots\cdots$$

à moins d'une unité du onzième ordre décimal.

Si donc D est égal à 100 kilomètres, l'erreur commise en considérant D comme invariable, selon Galilée et Newton, sera moindre que :

$$0 \text{ km}, 000.000.001$$

c'est-à-dire moindre que un millième de millimètre, et cela pour une vitesse de 10.800 kilomètres à l'heure, dépassant de beaucoup les vitesses observables à la surface de la Terre. On est donc fondé à dire que l'erreur commise vis à vis des vitesses que nous avons à considérer pratiquement, est tout à fait négligeable. Mais, au point de vue de la science pure, écrire que l'approché représente l'exactitude, c'est affirmer une contre vérité.

D'ailleurs Einstein, après avoir démoli, a reconstruit

Digitized by Google

une synthèse de l'Univers qui apparaît plus simple dans sa généralité que l'ancienne. Certains faits, tels que les anomalies du mouvement de Mercure, jusque là obscures, sont maintenant expliqués. Einstein démontre qu'un rayon lumineux, passant dans le voisinage du Soleil, doit subir l'attraction universelle et être incurvé d'une quantité qu'il calcule. Effectivement l'éclipse de Soleil du 29 mai 1919, pendant laquelle les rayons lumineux venant d'une étoile voisine du Soleil, ont cessé d'être noyés dans l'astre du jour, a permis de constater l'exactitude des prévisions d'Einstein.

A la doctrine d'Aristote on pouvait cependant opposer celle de son contemporain, Epicure. Pour Epicure le Temps n'existe pas par lui-même, mais par les objets qui en impressionnant nos sens, créent en nous les notions de passé, de présent et d'avenir. D'ailleurs, de nos jours, l'existence du Temps en lui-même était de plus en plus mise en doute. Citons en passant cette pensée d'Henri Poincaré qu'il formulait souvent : « nous autres pour qui le Temps n'existe pas ». Cette négation s'est même étendue jusqu'à l'existence du monde extérieur à la réalité de ses changements. Il faut croire que l'angoisse d'un tel doute avait saisi le cœur de Spencer puisque sa femme le trouva un jour tout en larmes à la seule pensée que peut-être elle n'existait pas. Heureuse madame Spencer !

La relativité du Temps et de l'Espace avait d'ailleurs été pressentie par Henri Poincaré qui a écrit cette page suggestive ;

« Il est impossible de se représenter l'espace vide. « Quiconque parle de l'Espace absolu, emploie un mot « vide de sens. Je suis en un point déterminé de Paris, « Place du Panthéon et je dis : je reviendrai *ici* demain. « Si on me demande ; entendez-vous que vous reviendrez « au même point de l'espace ? Je serais tenté de répondre : « Oui. Et cependant j'aurais tort puique d'ici à demain, la

Digitized by Google

« Terre aura marché entraînant avec elle la place du « Panthéon qui aura parcouru plus de deux millions « de kilomètres. Et si je voulais préciser mon langage, « je n'y gagnerais rien puisque ces deux millions de kilo- « mètres ont été parcourus par rapport au Soleil, « que le Soleil se déplace par rapport à la Voie lactée, « que la Voie lactée elle-même est sans doute en « mouvement, sans que nous puissions connaître sa « vitesse. De sorte que nous ignorons et que nous ignore- « rons toujours de combien la place du Panthéon se « déplace en un jour. En somme j'ai voulu dire : demain « je verrai de nouveau le dôme et le fronton du Panthéon, « et s'il n'y avait pas de Panthéon, ma phrase n'aurait « aucun sens et l'espace s'évanouirait ».

Avec la même lumineuse clarté, Henri Poincaré démontre que l'espace occupé par un corps n'a rien de rigide, c'est-à-dire d'absolu. « Supposons que dans une nuit, les « dimensions deviennent mille fois plus grandes. Le monde « restera semblable à lui-même, en donnant au mot simi- « litude le même sens que dans le troisième livre de « géométrie. Seulement ce qui avait un mètre de long me- « surera désormais un kilomètre, ce qui était long d'un « millimètre deviendra long d'un mètre. Ce lit où je suis « couché, et mon corps lui-même, se seront agrandis dans « la même proportion. Quand je me reveillerai le lende- « main matin, quel sentiment éprouverai-je en présence « d'une aussi étonnante transformation ? Eh bien je ne « m'apercevrai de rien du tout. Les mesures les plus pré- « cises seront incapables de me rien révéler de cet im- « mense bouleversement, puisque les mètres dont je me « servirai auront varié dans le même rapport que les objets « que je chercherai à mesurer. En réalité ce bouleverse- « ment n'existe que pour ceux qui raisonnent vraiment « comme si l'espace était immuablement absolu ».

On explique tout aussi facilement l'inexistence du temps

Digitized by Google

absolu, c'est-à-dire d'un temps immuable. Supposons que pendant une nuit, quelque génie malicieux s'amuse à rendre les phénomènes de l'Univers mille fois plus lents. A notre réveil nous n'aurons aucun moyen de nous en apercevoir. Le soleil continuera de se lever et de se coucher aux heures indiquées par le calendrier, après avoir réglé nos occupations journalières comme auparavant. En effet les horloges marqueront des heures mille fois plus longues et continueront de traduire les phénomènes solaires, et par suite ceux de la nature invariablement liés à ces derniers, avec la même exactitude puisqu'il y aura synchronisme de part et d'autre. Les hommes vivront mille fois plus longtemps mais n'en sauront rien puisque le nombre des années de leur existence ne sera pas changé.

La relativité du temps peut encore se considérer sous un autre point de vue. Soient deux événements se passant en même temps pour un certain observateur situé sur la terre. Cette simultanéité aura-t-elle lieu également pour un observateur placé sur Sirius ? La mécanique classique répond : oui, comme s'il s'agissait d'un axiome, mais Einstein répond : non, en démontrant que pour tout observateur en mouvement, par rapport au premier, la simultanéité cesse de se produire.

Il importe de s'entendre sur le sens à attribuer à la simultanéité de deux événements. Si j'entends sonner la même heure par deux horloges, dois-je en conclure qu'il y a simultanéité des heures ainsi annoncées ? Oui, si les deux horloges sont à égale distance. Non, si elles sont à des distances inégales. En effet le son parcourt environ un kilomètre en trois secondes. Si donc, étant tout près de l'une des deux horloges et à un kilomètre de l'autre, je les entends sonner la même heure en même temps, cela signifie en réalité que l'horloge la plus éloignée à sonné trois secondes avant l'autre. Et ainsi, malgré l'apparence contraire, il n'y a pas eu simultanéité entre les deux sonneries.

Digitized by Google

Donc, de ce que deux sensations se sont produites en même temps, c'est-à-dire sont simultanées, on ne peut conclure que les événements qui les ont causés le sont. Pour l'admettre il faudrait que les agents qui transmettent ces événements à nos sens aient des vitesses infinies. Or le plus rapide de ces agents connus est la lumière qui se propage à la vitesse d'environ 300.000 kilomètres à la seconde. Tout en étant considérable et dépassant de beaucoup les vitesses usuelles, elle est loin d'être infinie et c'est de l'avoir cru que les savants ont admis l'hypothèse de la généralisation de la simultanéité. Einstein donne cette définition : deux événements perçus en même temps sont simultanés lorsqu'ils sont également distants de l'observateur et que l'agent de transmission a la même vitesse dans les deux sens.

La science continuerait peut-être son existence paisible dans le mirage du Temps absolu et de l'Espace absolu sans la fameuse expérience du physicien américain Michelson. Jusque-là les savants rapportaient les difficultés qu'ils rencontraient aux principes posés par Galilée et Newton afin d'en tirer des raisons satisfaisantes. Cette manière de ramener les phénomènes naturels à des cadres préconçus en les y enfermant n'était pas sans danger d'erreur, car il est certain que la nature est indifférente aux conceptions fort diverses de nos esprits. Disons toutefois qu'une hypothèse, inspirée par le génie, peut conduire à de précieuses découvertes. C'est ainsi que Fermat fut amené à la découverte des lois de la réfraction de la lumière, en partant de cette croyance préalable qu'un rayon lumineux pour aller, d'un point A. d'un milieu tel que l'air, à un point B d'un autre milieu, tel que l'eau, de densité différente, doit mettre le minimum de temps. Cette loi du moindre effort fait apparaître la perfection des moyens employés par la nature dans les manifestations de ses phénomènes. Il ne restait plus à Fermat qu'à vérifier expérimentalement les lois de

Digitized by Google

la réfraction de la lumière, trouvées par le calcul.

Henri Poincaré fut l'un des premiers à émettre des doutes sur la solidité des fondements de la Mécanique classique. Bien avant Einstein il avait remarqué combien il est difficile de savoir si de deux phénomènes du monde extérieur, l'un est antérieur à l'autre ou bien s'ils sont simultanés. Il était réservé à Einstein de démontrer que la simultanéité est elle-même relative. Mais s'il s'agit de deux choses conscientes, pensées par nous, dont nous avons gardé le souvenir, la difficulté de les situer dans le temps n'existe plus. Comme dit Henri Poincaré : « L'ordre dans « lequel nous rangeons les phénomènes conscients ne « comporte aucun arbitraire ; il nous est imposé et nous « n'y pouvons rien ». Mais là il n'est question que du temps psychologique si finement et si profondément analysé par M. Bergson et qui a pour unique théâtre le champ clos de notre conscience. Ajoutons que M. Bergson dans son livre : « *Durée et Simultanéité* » s'est opposé à la théorie d'Einstein. Pour lui la simultanéité ne peut être que générale et non relative.

Cela dit revenons à l'expérience de Michelson. On sait que pour expliquer la propagation de la lumière à travers les espaces célestes, les savants ont admis l'existence d'un fluide spécial appelé *Ether,* dénué de masse et par conséquent d'inertie, n'opposant alors aucune résistance aux déplacements des corps matériels qu'il pénètre de toutes parts. Des expériences, toutes concordantes, avaient prouvé que la Terre se déplace autour du Soleil, en passant au travers de l'éther, sans l'entraîner avec elle, comme par exemple une balle de fusil traversant une toile d'araignée qui cependant n'est pas dépourvue de masse, quelque faible qu'elle soit, sans l'entraîner avec elle. Mais alors si l'éther est immobile par rapport à la Terre, il doit être possible de déterminer, par rapport à lui, la vitesse de translation de la Terre autour du Soleil, exactement comme

Digitized by Google

un observateur immobile sur une route peut calculer la vitesse d'un véhicule passant devant lui. On sait comment est défini le sens de cette translation. Si un observateur placé sur le Soleil regarde la Terre en la suivant du regard dans son déplacement, il la voit se mouvoir de sa droite vers sa gauche, c'est-à-dire en sens contraire du mouvement des aiguilles d'une montre. Ce sens, qui est celui des planètes, est appelé *direct* par les astronomes. D'autre part la Terre, tout en se déplaçant autour du Soleil, tourne sur elle-même autour de la ligne des pôles. Cette rotation est également directe pour un observateur couché le long du prolongement de la ligne des pôles, les pieds sur le pôle et regardant tourner un point de la Terre, tel que Paris. Cet observateur voit Paris décrire son parallèle de droite à gauche c'est-à-dire d'Occident en Orient.

Soient maintenant deux lieux situés sur un même parallèle, Auteuil et Charenton par exemple, Auteuil étant à l'ouest de Charenton. Si l'éther est réellement immobile, un rayon lumineux doit se propager sur lui indépendamment des mouvements de translation et de rotation de la terre. Soit donc un rayon lumineux envoyé d'Auteuil et reçu à Charenton. Appelons V la vitesse de la lumière et v celle de la terre. Comme Charenton fuit devant la lumière, en raison de la rotation de la terre d'Auteuil vers Charenton, le physicien de Charenton ne doit trouver à ce rayon lumineux que la vitesse V — v. On s'en rend compte en assimilant le rayon lumineux à un train et la terre à un cycliste qui marcherait parallèlement au train et dans le même sens que lui. Si V est la vitesse du train et v celle du cycliste, il est clair que la vitesse du train, par rapport au cycliste, sera V — v, c'est-à-dire qu'après chaque seconde le train s'éloignera du cycliste de V — v. Inversement soit un rayon lumineux lancé de Charenton et reçu à Auteuil. Cette fois le physicien d'Auteuil va au devant du rayon lumineux. Après chaque seconde le rayon lumineux se

Digitized by Google

rapproche de lui de V + v. Donc la vitesse du rayon lumineux par rapport au physicien d'Auteuil est V + v, exactement comme si notre cycliste marchait à la recontre du train. L'hypothèse de l'immobilité de l'éther conduit à envisager la question sous un autre point de vue. En raison du mouvement de la terre de l'Ouest à l'Est, c'est-à-dire d'Auteuil vers Charenton, le rayon lumineux, poursuivant le physicien de Charenton, parcourt, pour le rejoindre, un chemin plus long que lorsqu'il est lancé de Charenton vers Auteuil auquel cas il va au-devant du physicien d'Auteuil. Or le fait brutal de l'expérience de Michelson, réduisant à néant les conclusions précédentes fournies par la mécanique classique est celui-ci : les deux trajets effectués par un rayon lumineux allant soit d'Auteuil à Charenton soit de Charenton à Auteuil sont rigoureusement égaux. Autrement dit l'expérience de Michelson décide que *quel que soit le mouvement dont une source lumineuse est animée, la lumière émise par cette source a toujours la même vitesse.* Ainsi, par rapport à un observateur situé sur la terre, la vitesse de la lumière émise par une étoile est constante, soit que l'étoile se rapproche ou s'éloigne de cet observateur. L'expérience de Michelson a été faite dans une chambre de laboratoire. A l'aide d'un jeu de miroirs deux rayons lumineux allant l'un de l'Ouest à l'Est, et l'autre de l'Est à l'Ouest, se superposent c'est-à-dire s'interfèrent, selon l'expression consacrée. Or l'appareil est d'une telle sensibilité que la moindre différence entre les deux parcours est accusée avec netteté. A la profonde stupéfaction des opérateurs les deux parcours Ouest-Est et Est-Ouest n'ont présenté aucune différence. La conclusion s'imposait donc que l'éther est emporté par la terre dans son mouvement de translation autour du Soleil pendant qu'il reste indifférent à son mouvement de rotation. D'autre part des expériences aussi convaincantes que celle de Michelson prouvent que l'éther est immobile. Cette contradiction entre deux séries

Digitized by Google

de faits établis avec une égale certitude mettait la science dans une impasse. Elle fit longtemps l'étonnement et le désespoir des physiciens.

Un savant irlandais Fitzgerald émit, pour éclaircir le mystère, une hypothèse dont l'étrangeté parut d'abord choquante. Cette hypothèse fut ensuite reprise et mise au point par l'illustre Lorentz, sans qui Einstein n'eut sans doute pas plus existé que Képler sans Copernic et Tycho-Brahé. On sait que Copernic substitua la conception actuelle du système solaire à celle de Ptolémée qui faisait de la Terre le centre de l'Univers ; mais ce sont les observations astronomiques de Tycho-Brahé poursuivies pendant plus de vingt ans, avec une exactitude surprenante pour l'époque, qui ont permis à Képler de formuler les lois du mouvement des planètes. L'hypothèse de Fitzgerald-Lorentz peut se formuler ainsi : *Si le parcours du rayon lumineux, entre les deux miroirs, dans le sens du mouvement de la Terre, c'est-à-dire de l'Ouest à l'Est, n'apparaît pas plus long que dans le sens contraire, ou dans le sens transversal, en direction des pôles, c'est que le support sur lequel sont fixés les deux miroirs s'est contracté d'une quantité qui compense exactement l'allongement qu'on aurait du observer dans le parcours de l'Ouest à l'Est.*

Il paraissait impossible d'expliquer autrement l'expérience de Michelson si l'on voulait rester fidèle aux lois ordinaires de la Mécanique. S'il en est ainsi, c'est-à-dire si la matière se contracte sans l'influence de la vitesse de son mouvement, et si cette contraction est réellement compensatrice de l'excèdent du trajet parcouru par le rayon lumineux, on conçoit que l'expérience de Michelson n'ait accusé aucune différence entre les deux trajets.

Cependant l'hypothèse Fitzgerald-Lorentz paraissait de moins en moins admissible, bien que ses partisans aient invoqué le phénomène naturel de la contraction de la matière par le froid. Le simple bon sens se refusait à

Digitized by Google

admettre que le raccourcissement de la matière dans le sens de la vitesse fut indépendant de la nature de cette matière, le même par conséquent pour un objet fait en baudruche ou en acier. Pourquoi aussi parler de vitesses par rapport à l'éther, comme le faisait Lorentz, puisqu'aucune expérience ne permet de déceler de pareilles vitesses et que l'expérience est le fondement de la science ?

Les choses en étaient là lorsque Einstein exposa sa théorie de la relativité de l'Espace et du Temps, sous deux formes, l'une en langage ordinaire et l'autre en se servant exclusivement des mathématiques. Sans nier l'existence de l'éther, Einstein commence par l'ignorer. Il se base sur le fait de l'expérience de Michelson à savoir que la vitesse de la lumière est toujours la même pour celui qui la mesure quelles que soient les circonstances dans lesquelles cette mesure est faite. Cette vitesse est considérée comme une limite supérieure qui ne saurait être dépassée par les agents de la nature. — Cette limite a d'ailleurs un précèdent dans la température de 273° au dessous de zéro, considérée comme infranchissable par les basses températures. Avant d'aborder les démonstrations de la relativité du Temps et de l'Espace, faisons la remarque suivante : un observateur A, immobile sur la voie d'un chemin de fer, voit passer devant lui un train animé d'une certaine vitesse. Soit B un observateur de ce train. Les choses se passent pour B comme s'il était immobile pendant que A serait animé d'une vitesse égale à la précèdente, mais agissant en sens contraire. C'est exactement l'impression que nous éprouvons lorsque nous sommes dans un train marchant à une certaine vitesse devant une série de poteaux télégraphiques ; nous avons l'illusion d'être immobiles pendant que la ligne des poteaux fuit en sens contraire avec la même vitesse :

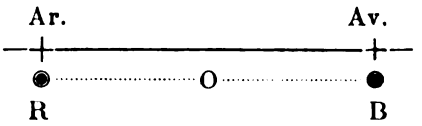
Cela posé le principe de la relativité de l'Espace peut s'énoncer ainsi :

Digitized by Google

Pour un observateur supposé immobile et que nous appellerons le regardant, la vitesse des objets passant devant lui est une cause de contraction de ces objets dans le sens de leur mouvement.

Voici comment la démonstration de ce principe peut être présentée, en la réduisant à ses éléments essentiels.

Je suis sur le bord de la ligne, supposée droite, d'un chemin de fer. Sur la voie et à l'arrêt se trouve un wagon d'une certaine longueur, à chaque extrémité duquel je plante un piquet peint en bleu, par exemple, à l'avant du train, en rouge à l'arrière. Désignons ces piquets par B et R. Pour abréger nous désignerons par Av et Ar l'avant et l'Arrière du wagon. Je me place ensuite en O face au milieu du



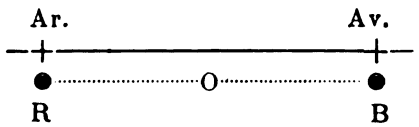
wagon, à égale distance, par conséquent, de B et de R, ainsi que de Av et de Ar. De plus, grâce à un jeu de miroirs, je puis voir en même temps B et R ainsi que Av et Ar.

A l'état de repos le rayon bleu coïncide avec le rayon de Av et le rayon rouge avec celui de Ar. Il s'ensuit que l'image de la distance des deux piquets coïncide, sur ma rétine, avec l'image de la longueur du wagon et je puis conclure de l'égalité de l'une avec l'autre.

Sans quitter mon poste d'observation, j'imagine que le wagon soit refoulé sur ma gauche, puis lancé à toute vitesse sur ma droite. La question est de savoir si les deux images précédentes vont encore se superposer sur ma rétine, c'est-à-dire si la longueur du wagon continuera d'être représentée par la distance des deux piquets. Les adeptes de la mécanique classique répondent affirmativement mais Einstein soutient que le wagon va m'apparaître diminué

Digitized by Google

dans le sens de sa vitesse. Considérons en effet le moment ou le rayon bleu coïncide avec le rayon Av, c'est à dire le moment où les deux images de B et de Av se confondent sur ma rétine. Notons qu'étant à égale distance de B et de R, l'image de R doit, au même moment se confondre sur ma rétine avec celles de B et de Av, de telle sorte que, toujours à ce même moment, je perçois la distance des deux piquets. Mais d'autre part Av s'éloigne de mon œil tandis que Ar s'en rapproche et cela, même pendant le temps



infinitésimal du moment considéré où les rayons B et Av coïncident sur ma rétine. Par suite le rayon Ar aura moins de chemin à parcourir que le rayon Av pour m'arriver. Autrement dit quand les images de Av et de Ar se confondront sur ma rétine pour me donner l'impression de la longueur du wagon, il aura fallu que le rayon Ar, ayant moins de chemin à parcourir soit parti *après* le rayon Av, c'est à-dire après le rayon B qui coïncide avec le rayon Av. Mais puisque je suis à égale distance de B et de R, les deux rayons B et R coïncident sur ma rétine. Donc enfin, le rayon Ar parti après le rayon B, frappera mon œil après le rayon R, c'est-à-dire que la longueur du wagon m'apparaîtra moindre que l'écartement des deux piquets. C'est ce qu'il fallait démontrer. La même démonstration s'applique au cas où c'est l'observateur qui se déplace devant le wagon supposé immobile. Ce nouvel état de choses est réalisé si on imprime à l'ensemble qui précède, de l'observateur immobile et du wagon en mouvement, une vitesse égale à celle du wagon mais de direction contraire. Le wagon devient immobile pendant que l'observateur se meut de droite à gauche. L'observateur dans le

Digitized by Google

wagon verra les piquets plus rapprochés et leur écartement sera moindre que la longueur du wagon. La contraction Fitzgerald-Lorentz est maintenant plus intelligible. Au lieu d'être la cause du résultat négatif de l'expérience de Michelson, elle en devient la conséquence. Elle n'est pas due aux mouvements des objets par rapport à l'éther, mais résulte des mouvements des objets par rapport aux observateurs et réciproquement, c'est-à-dire qu'elle est une conséquence des mouvements relatifs au sens limité de la mécanique classique.

Il résulte de ce qui précède qu'un observateur du wagon en mouvement comme au repos trouverait que la distance des deux piquets s'est raccourcie lorsqu'il les croise, ou que la longueur de son wagon lui paraît supérieure à cette distance, alors que moi, immobile entre les deux piquets, je constate le contraire. Et pourtant je n'ai aucun moyen de convaincre le voyageur. Si je lui dis que le rayon lumineux venu du piquet rouge court derrière le wagon, à une vitesse, par conséquent, inférieure à 300.000 kilomètres, il me répondra : « j'ai mesuré la vitesse avec laquelle ce « rayon m'arrive et je l'ai trouvée égale à 300.000 kilomètres ». En réalité chacun de nous a raison.

Abordons maintenant la démonstration de la relativité du temps qui s'écoule entre deux évènements. L'énoncé peut s'en formuler ainsi : *pour le regardant supposé immobile, la vitesse des choses passant devant lui est une dilatation du temps écoulé entre ces choses.*

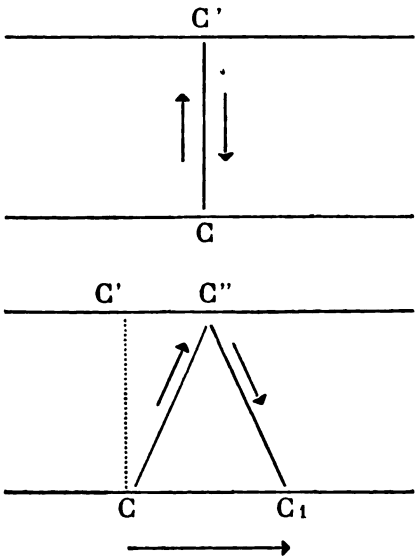
Einstein en a donné la démonstration suivante dans la fameuse réunion du Collège de France, en présence des savants français les plus éminents.

Considérons deux miroirs parallèles et deux de leurs points C et C' tels que CC' soit perpendiculaire aux miroirs. Un rayon lumineux part de C, va en C' où il se réfléchit pour revenir en C. La distance des deux miroirs étant connue et sachant que la lumière parcourt 300.000 kilomè-

Digitized by Google

tres par seconde, on peut connaître exactement le temps que mettra le rayon lumineux pour effectuer son double parcours, c'est-à-dire le temps qui s'écoule entre ces deux événements qui sont le départ et le retour de la lumière.

Supposons maintenant les deux miroirs emportés à toute vitesse devant moi, dans le sens de la flèche, par une



translation parallèle à leur direction. Pendant le temps que le rayon lumineux a effectué son trajet d'aller, le point C' s'est déplacé en C'' de sorte que pour moi, qui ai conservé sur ma rétine l'impression du départ C, le trajet de l'aller m'apparaît suivant CC''. En second lieu, pendant le retour, le point C s'est déplacé en C_1, et comme j'ai conservé l'impression du 2e départ en C'', le retour m'apparaît suivant C'' C_1. En résumé, du fait du mouvement des deux miroirs le chemin aller et retour est devenu C C'' C_1 au lieu de C C' C lorsque les miroirs sont au repos. Ce chemin s'est donc allongé et la lumière, dont la vitesse est constante, a

Digitized by Google

du mettre plus de temps pour le parcourir. C'est ce qu'il fallait démontrer.

Pour terminer cet aperçu tout à fait élémentaire, citons quelques conséquences de la théorie d'Einstein, si étranges qu'elles puissent paraître.

1° Soit un véhicule passant devant moi, d'un mouvement très rapide. Tous les gestes faits sur ce véhicule m'apparaîtront ralentis et par conséquent durer plus longtemps que si le véhicule était au repos. La réciproque est vraie. Mes gestes apparaîtront durer plus longtemps pour tout spectateur emporté par le véhicule. En effet rien ne sera changé si on imprime au véhicule et à moi-même un mouvement de translation de même vitesse que celle du véhicule mais en sens contraire. Du coup le véhicule devient immobile par rapport à moi qui suis emporté dans le nouveau mouvement. Donc, d'après la démonstration précèdente, mes gestes vont paraître ralentis au spectateur.

2° Deux personnes que nous appellerons Pierre et Paul fument, côte à côte, chacun un cigare qui dure exactement cinq minutes. Supposons qu'ayant ensuite allumé deux autres cigares identiques aux précèdents, Paul monte aussitôt dans un avion ayant la vitesse fantastique de 240.000 kilomètres à la seconde, vitesse égale aux 4/5 de la vitesse de la lumière. Pierre, ayant jeté son cigare cinq minutes après l'avoir allumé, verra Paul jeter le sien au bout de dix minutes, bien que Paul affirme, d'après les indications de son chronomètre, que son cigare a duré cinq minutes. Pour comprendre cette affirmation de Paul il suffit de se rappeler les conclusions tirées précédemment d'une hypothèse qui rendrait les phénomènes de l'Univers mille fois plus lents.

Rappelons que ces apparences extraordinaires ne nous deviennent sensibles qu'avec des vitesses extraordinairement supérieures à celles fournies actuellement par la mécanique. Par exemple un avion qui ferait 360 kilomètres à

Digitized by Google

l'heure, n'aurait en somme qu'une vitesse de 1/10 de kilomètre à la seconde, pour laquelle les altérations de l'espace et du temps sont tout à fait imperceptibles.

Bref, se mouvoir très vite c'est durer davantage pour les autres, mais non pour soi. C'est aussi voir durer les autres davantage, d'où cette conséquence que l'immobilité c'est la mort.

Ce que nous venons de dire de la théorie d'Einstein n'est en quelque sorte qu'un modeste lever de rideau. C'est en généralisant la relativité du Temps et de l'Espace, qu'Einstein est arrivé à une nouvelle conception de la gravitation universelle. Mais nous devons ajouter que M. Painlevé a montré avec éclat, devant l'Académie des sciences, qn'on peut trouver d'autres lois de la gravitation que celles indiquées par Einstein, avec cette grave circonstance que toutes correspondent aux conditions einsteinniennes. Faut-il conclure que la théorie d'Einstein implique une indétermination déconcertante des lois de la gravitation universelle, lesquelles lois, semble-t-il ne peuvent être qu'uniques ?

L'avenir nous le dira peut-être à travers les travaux des astronomes, sollicités par les profondes perspectives ouvertes par Einstein.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUELQUES

SOUVENIRS SUR LES CHINOIS

PAR

M. le Docteur VAILLANT

Membre résidant

Les conclusions de ma dernière lecture en votre Compagnie vous laissaient espérer qu'un entretien prochain vous donnerait d'autres détails sur mon voyage en Asie centrale. Votre indulgence saura excuser un retard de plus de deux ans ; ce sont, vous le savez, des questions plus pressantes, des intérêts plus immédiats qui ont absorbé mon activité et qui m'empêchèrent de répondre plus tôt à votre aimable sollicitude.

Précédemment j'avais essayé de vous donner une idée générale de notre itinéraire et des buts qui nous avaient été proposés. La logique voudrait que suivant notre route à travers l'Asie je vous parle aujourd'hui du Turkestan Chinois puis de la Chine. Si vous me le permettez je commencerai par la fin, je laisserai de côté cet ordre logique, l'actualité d'événements récents pourra justifier à vos yeux ce manque de méthode.

Digitized by Google

Il y a quelques mois, on ne pouvait ouvrir un journal sans y trouver des nouvelles concernant les luttes que des généraux chinois soutenaient les uns contre les autres dans l'intention de conquérir le pouvoir. Aujourd'hui, des troubles alarmants sont fomentés à Canton, à Schanghaï, à Péking et les théories soviétiques paraissent les inspirer et les diriger.

Je m'empresse de vous dire qu'il ne faut pas compter sur moi pour vous éclairer sur ces luttes compliquées et ces émeutes, ni pour vous faire pénétrer dans le mystérieux écheveau de la politique qui les dirige. Je me garderai bien d'aborder ces différents points où mon ignorance est profonde. Mais en évoquant devant vous quelques souvenirs recueillis en Asie en compagnie de Pelliot ou en Indo-Chine pendant les différents séjours que j'y ai fait comme médecin des Troupes Coloniales, je parviendrai peut-être à vous donner une idée de la civilisation chinoise qui peut rendre moins sombre l'avenir que semble préparer les événements actuels.

En entraînant vos pensées à ma suite je répondrai aussi à un autre besoin. La guerre par les profonds bouleversements qu'elle a apportés sur tous les continents n'a-t-elle pas réalisé cette rencontre qui aurait paru il y a peu d'années bien improbable, de nombreux Chinois avec les Artésiens ? Si je m'en rapporte seulement aux propos qui furent tenus devant moi, nos compatriotes n'ont conservé qu'une très médiocre estime pour les représentants du Céleste Empire. Je n'oserai contester d'une façon absolue une opinion aussi rigoureuse. Ce serait inutile et sans doute audacieux, ne pourriez-vous pas me reprocher de faire ainsi en votre Compagnie respectée l'apologie des apaches ou des bandits masqués ? Mais la Chine est un pays immense, très peuplé dans certaines de ses provinces et comme partout il s'y trouve un mélange de braves gens et d'hommes peu recommandables. Si beaucoup des nôtres

Digitized by Google

ont eu à se plaindre des Chinois qui avaient été recrutés afin de venir contribuer à l'œuvre de la reconstitution des régions dévastées, disons-nous bien que si parmi ces travailleurs il s'est trouvé des brebis galeuses, c'est grâce à la prudence des mandarins qui administrent les provinces chinoises. Ils eurent la faiblesse, excusable sans doute, d'éloigner de leurs préfectures ou sous-préfectures certaines têtes brulées cause de tant de ces histoires que sous toutes les latitudes les administrations redoutent particulièrement. Cette réserve faite et qui empêchera tout malentendu je vais tâcher de vous dire en me basant sur quelques faits vécus ce que l'on peut penser sans exagération de ce grand peuple.

Un jour, au début de notre route, mon regretté et bon compagnon Charles Nouette avait demandé à notre interprète le dénommé Ting qui essayait de nous enseigner quelques rudiments de Chinois, de traduire cette phrase : « Le fils aime son père ». Après un moment de surprise il nous répondit catégoriquement. « Çà ne se dit pas ! ». En effet çà ne se dit pas et çà ne peut pas se dire : l'affection et le respect qu'un enfant doit en Chine à son père sont des sentiments qui ne peuvent pas ne pas exister, il serait inconcevable qu'il n'en soit pas ainsi et aucune expression convenable ne peut traduire la phrase que nous désirions exprimer en Chinois.

Ce respect filial est la base de la société chinoise. Le père est dans la famille un maître absolu et aucune opposition ne peut s'élever en face de son autorité. Les enfants sont dès le plus jeune âge élevés dans ce sentiment et l'empreinte ainsi donnée à tous est si forte que l'on peut dire sans risquer de se tromper que le respect filial est l'essence même de la religion des Chinois. Ce culte des ancêtres, qui pour nos missionnaires est le sentiment le plus délicat à vaincre chez leurs néophytes, est la vraie religion de la Chine. Et ce sentiment ne se

Digitized by Google

limitait pas au père, et aux ancêtres directs puisque l'Empereur était considéré comme le père du peuple chinois ; le titre donné le plus souvent à son représentant le plus proche du peuple c'est-à-dire au sous-préfet veut dire « mandarin père et mère ».

A ce respect filial se rattache une coutume de l'ancien gouvernement impérial qui vous a paru peut être surprenante si vous en avez eu connaissance : c'est d'ennoblir non pas telle ou telle personne méritante mais ses ancêtres. Cette coutume s'explique très logiquement. Elle permet d'abord à celui qui a été ainsi honoré de continuer sans déchoir à s'incliner devant l'autel des ancêtres qui se dresse dans chaque foyer et c'est aussi faire honneur au fils qui possède toujours le titre de noblesse immédiatement inférieur à celui de son père. Et voyez quelle conséquence sociale entraine cette coutume. Dans une famille ennoblie par l'Empereur pour les services rendus, le chef de famille qui a mérité cette distinction ne transmet à son fils que le titre inférieur suivant. Que celui-ci ne se distingue pas à son tour son fils n'aura à sa mort qu'un titre d'un degré inférieur à celui de son père et de deux degrés en dessous de celui de son grand père. Ainsi au bout de sept générations, puisqu'il y a sept degrés de noblesse en Chine, si les descendants de cet ancêtre, même fut-il des plus renommés, n'ont rendu aucun service, ils n'auront aucun titre les signalant à la reconnaissance publique.

Mais ce n'est pas tout car ce culte et ce respect qui sont dus à ceux qui vous ont engendré, à celui qui gouverne le pays et à ceux qui le représentent, ce culte et ce respect sont également attachés à la personne de ceux qui vous instruisent. Le maître d'école est en Chine un personnage respecté. La traduction littérale du titre qui le désigne veut dire « celui qui est né avant ». Il est, au point de vue spirituel, le père de l'intelligence de son élève. Quels que soient les mérites de ce dernier il les rapportera toujours au

Digitized by Google

maître qui l'a instruit. C'est ainsi qu'un kirghize, Timour, un des fils de la reine de l'Alaï, celui dont je vous citais dans ma dernière lecture une phrase si curieuse sur Platon, m'adressa le compliment suivant à la suite d'une opération banale mais douloureuse que je venais de lui faire ; je lui avais enlevé une grosse molaire. Il me dit avec l'emphase coutumière de ces races : « Tu es le premier médecin du monde » puis presque aussitôt il ajouta : « Non tu n'es pas le premier, le premier médecin du monde c'est ton maître ». Et ce prince kirghize, bien que musulman et sujet russe, manifestait par cette réflexion l'influence que la civilisation chinoise conserve sur les populations turco-mongoles.

L'homme d'étude est d'ailleurs entouré de vénération en Chine et si la force y est admirée c'est toujours avec une pointe de mépris. Le proverbe chinois qui dit que « de même que l'on ne prend pas de bon fer pour faire des clous de même on ne prend pas d'honnêtes gens pour faire des soldats » exprime bien ce sentiment des Chinois. Dans la hiérarchie des mandarins, les mandarins militaires viennent après tous les mandarins civils. Or pour être mandarin, il faut avoir passé le concours des lettrés et tout le monde en Chine peut prétendre se présenter à ce concours. On a même vu des banquiers subventionner un candidat particulièrement doué pour lui permettre d'avoir les moyens de faire ses études en vue de ce concours. S'il était reçu, les places de mandarin étant lucratives, le banquier se trouvait par la suite remboursé des sommes qu'il avait avancées. Assurément le concours n'a jamais prouvé que c'était grâce à lui que tous les meilleurs sont distingués ; en Chine comme ailleurs il est des accomodements avec les classements théoriquement les plus rigoureux. Mais cependant le concours, s'il ne révèle et ne peut révéler les hommes de génie, a un avantage : il crée une élite et cette élite par entraînement mutuel se consacre à des études désintéressées. Dans nos pays ce sont surtout les Sciences

Digitized by Google

qui forment le programme des concours. En Chine, ce programme était purement littéraire, depuis quelques années seulement certaines notions de nos sciences ont été comprises dans ce programme. Cette instruction exclusivement littéraire vous explique bien des particularités de la civilisation chinoise. Chez nous ce n'est rien d'apprendre à lire et à écrire. En Chine ce n'est pas en quelques mois que l'on peut avoir la prétention de lire ou d'écrire de simples textes courants, il faut des années d'études pour se reconnaître dans le dédale des caractères et si l'on veut pénétrer les mystères des poètes classiques, cette étude réclamera presque une existence entière. Avant de pouvoir raisonner sur ces textes et les interpréter il aura fallu à l'étudiant chinois un travail préparatoire d'une patience qui rebuterait vite notre esprit gréco-latin. Cette formation influera sur la manière de penser des intelligences même originales ; habituer à travailler avec patience pour extraire d'un texte toute sa signification, le texte prendra toute l'importance, les faits passeront au second plan ou seront oubliés. Une discréte citation, une interprétation bizarre d'un phénomène entraîneront parfois aux déductions les plus inattendues pour notre intelligence européenne formée malgré nous par l'empreinte de la Mathématique. Je vous citerai le fait suivant pour vous montrer jusqu'où peuvent aller ces raisonnements.

Nous avons traversé l'oasis de Tourfan, elle est située en plein centre de l'Asie au pied du versant sud des Monts Célestes et présente cette particularité de se trouver dans une dépression qui est au niveau de la mer, le fond du lac de Tourfan est même à — 40 mètres d'altitude. Cette particularité a été mise en évidence par différents explorateurs européens, mais ce n'est pas elle qui rend l'oasis de Tourfan curieuse aux yeux des Chinois, c'est tout autre chose. C'est la seule oasis de l'Asie centrale où se rencontre un système d'irrigation qui ne se trouve qu'en

Digitized by Google

Perse. Ce système est le suivant : on a creusé au pied de la montagne un puits jusqu'à la première nappe d'eau souterraine, une fois cette nappe atteinte, une galerie horizontale a été creusée dans la direction du point où l'on veut conduire l'eau de cette nappe. Des erreurs de direction pouvant se produire au cours du percement de ce canal souterrain, un puits est creusé tous les quarante ou cinquante mètres de telle façon qu'il vienne rejoindre le canal et de ce nouveau puits on pousse plus loin la galerie. Pendant dix, quinze kilomètres, ces puits successifs jalonnent la direction de cette conduite d'eau. A mesure que l'on approche de l'oasis cette galerie devient de moins en moins profonde et finalement elle est remplacée par une simple tranchée d'où l'eau s'écoule à la surface du sol dans le système des canaux qui arrosent l'oasis. Cette méthode d'irrigation est ingénieuse pour un pays où l'eau est rare et où le climat, des plus secs, entrainerait une évaporation intense de l'eau si elle circulait longtemps à ciel ouvert. Mais pour certains Chinois ces questions de travaux d'art, d'évaporation sont lettres mortes, ils les ignorent, et si ces canaux sont si curieux c'est parce que, disent ils : « Tourfan est le seul pays connu où l'eau remonte ! ».

La première fois qu'un Mandarin nous parla de cette question sous cette forme, Pelliot n'y prêta aucune attention. Mais cette phrase nous étant répétée par tous ceux qui apprenaient que nous étions passés à Tourfan nous avons fini par demander qu'est-ce que cela voulait bien dire. Eh bien son explication est d'une simplicité enfantine: près de la montagne les puits qui dominent les galeries sont profonds et au fur et à mesure que l'on approche de l'oasis ils le sont de moins en moins et finalement l'eau coule à la surface. S'il en est ainsi, c'est que l'eau qui était au sein de la terre est remontée ! car en Chine la terre est plate.

Digitized by Google

Voici un second exemple de ce mode de raisonnement. Pendant notre séjour à Ouroumtchi le Fan-Taï, c'est-à-dire le trésorier général de la province du Turkertan Chinois, me demanda au cours d'une visite que je lui faisais des renseignements sur la vaccine. Ce haut fonctionnaire avait un esprit très ouvert aux connaissances européennes, on peut même dire qu'il était encyclopédique ; il avait écrit pour les Chinois un ouvrage sur la philosophie de Leibnitz, une histoire de Pierre-le-Grand sans oublier celle de Napoléon Ier qui est certainement en Chine de tous nos personnages historiques le plus connu et le plus admiré, ajoutons encore un traité d'arithmétique selon les méthodes européennes. Les titres de ces publications suffisent pour vous montrer que cet esprit avait été curieux d'acquérir nos connaissances et notre histoire, ils vous montrent aussi son éclectisme. Eh bien, sur cette question de la vaccine une seule chose le troublait. Il savait, ce que peut-être nous ne savons pas tous, qu'il existe une vaccine de la génisse et une vaccine du cheval que cette maladie qu'elle vienne de la génisse ou du cheval, se transmet facilement par inoculation à l'homme et qu'elle l'immunise contre la variole. Toutes ces connaissances précises il les possédait à l'égal de chacun d'entre nous et cependant malgré les preuves qui l'obligeaient à croire au pouvoir de la vaccine contre la variole une chose troublait sa mentalité de Chinois : comment se faisait-il et comment nous Européens pouvions-nous expliquer que la même maladie puisse s'attaquer à la génisse et au cheval alors que, comme chacun sait, la génisse appartient à l'élément terre, et le cheval à l'élément air ! Comment des animaux appartenant à des éléments différents peuvent-ils avoir la même maladie ? Comment nous Européens pouvions nous admettre une chose pareille ? Hélas ! l'Européen que je suis ne pouvait rien lui expliquer nous étions à ce point de nos connaissances communes où nous Européens, nous disons que nous ne comprenons où ne savons

Digitized by Google

pas mais où le Chinois avec ce qui lui a été toujours enseigné ne peut admettre qu'un animal comme la génisse qui est classé, on ne sait pourquoi, si ce n'est parce qu'il sert à labourer les champs, dans l'élément terre, a une constitution de ses humeurs toute différente de celle du cheval qui courant parfois très vite, appartient à l'élément air. Mon incompréhension de cette classification ne me permettait pas de satisfaire la curiosité du Fan-Taï qui n'était cependant pas le premier venu. Sur cette question toute spéculative de la vaccine nos deux manières ancestrales de penser se heurtaient ; nous ne pouvions trouver les pensées communes qui, comme le dit Pascal, permettent d'agréer et de convaincre. Et ces heurts se produisent sur bien d'autres questions, parfois plus importantes, et comme je vous l'ai déjà dit une autre fois, aucun point commun n'existe entre notre civilisation et celle de la Chine ; elles se sont développées parallèlement sans jamais se confondre, sans même avoir une origine commune et ayant chacune cependant une force équivalente.

La force de cette civilisation n'est pas à démontrer ; dans toute l'Asie elle est regardée comme la première et elle est parvenue à un point auquel la nôtre arrive difficilement, je veux parler de sa force d'absorption. Il est chez nous une race qui se trouve dans tous les pays d'Europe et qui conserve cependant sa manière et d'agir et de penser, distinguant ses individus des habitants autochtones de ces pays : je veux parler de la race juive. En Chine il y a eu des Juifs et c'est par hasard que l'on a découvert de leurs descendants dans la région de Kaï-Fong-Fou. Un jour, vers 1850, vint à Péking un habitant de cette région il s'était arrêté à la Mission des Lazaristes et là, feuilletant une Bible il dit : « chez mes parents il y a un vieux livre qui dit les mêmes paroles ». On alla voir ce vieux livre et l'on découvrit une Bible échouée là depuis des siècles mais dont les possesseurs actuels ne connaissaient plus le caractère de

Digitized by Google

livre sacré. On trouva aussi des familles dont le type était juif mais c'est tout ce qui restait comme trace des ancêtres venus d'Israël car toutes ces familles pensaient et agissaient en Chinois. Ceux qui résident en Chine connaissent cette force d'absorption de la mentalité chinoise et plus d'un de ceux qui y vivent isolés, y succombent.

Ces souvenirs que je viens de rappeler devant vous ne vous montrent-ils pas qu'il y a en Chine une civilisation qui mérite toute notre attention, nous ne devons pas trop nous laisser aller à la traiter avec légèreté, la résumant dans le mot de « chinoiserie ». Ces hommes-là pensent et réfléchissent d'une façon qui n'est pas la nôtre c'est certain mais celà doit-il nous empêcher d'essayer de les comprendre ? Disons-nous bien que ce qui le plus souvent met tant de différence entre nous et d'autres peuples c'est le degré avancé de notre civilisation matérielle ; en faisant abstraction de toutes les facilités d'existence qu'elle nous procure nous pouvons parfois sur bien des points nous rendre compte que nous ne sommes pas très éloignés ? Quand nous voyons l'effort que fait actuellement l'élite chinoise pour s'assimiler nos connaissances scientifiques, pour acquérir les moyens qui permettent de réaliser dans la pratique les découvertes de nos sciences, nous devons être indulgents dans nos appréciations et confiants dans l'avenir de ce grand peuple.

Les Chinois savent d'ailleurs apprécier les Européens chacun selon son caractère national particulier. Je ne vous citerai qu'un fait à ce propos.

Lorsqu'en 1900, après le siège des Légations, le Corps d'Armée international infligea à un certain nombre de villes chinoises les impitoyables leçons qu'apporte avec elle une armée défendant le droit des gens méconnu, des artistes populaires éditèrent à Péking de petites statuettes vulgaires représentant chacun des types des soldats de l'armée d'occu-

Digitized by Google

pation. Ceux-ci n'étaient naturellement pas flattés et leurs gestes plus ou moins brutaux indiquaient suffisamment, tout en faisant la part de l'exagération de ces représentations, combien avait été parfois cruelle la répréssion. Une seule de ces statuettes se distinguait des autres. On y voyait un soldat qui montait la garde, le fusil la crosse par terre et le canon appuyé sur l'un de ses bras tandis que sur l'autre était un enfant chinois jouant avec le képi de cette sentinelle fantaisiste. Dans cette naïve interprétation populaire vous reconnaissez Barnavaux, ce soldat de métier qui a roulé à travers nos colonies qui, de l'Indo-Chine s'enva au Tchad en passant par Madagascar, qui aime à courir la brousse et à faire le coup de feu mais qui une fois que la colonne a atteint son but, oublie les durs moments qu'il vient de passer et se mêlant à la vie du village nègre ou chinois il en dorlotte les enfants comme si c'était ceux de son pays natal.

Et pour terminer cet entretien permettez-moi une comparaison. La Chine est en révolution depuis 1911, un régime républicain, peut-être trop inspiré par la civilisation européenne, a été établi ; l'Empereur existe toujours, mais il n'a plus aucune part dans le gouvernement. Ce nouveau régime a eu depuis dix ans bien des avatars dus à sa grande faiblesse et à son manque de direction, le moins que l'on puisse dire c'est que l'anarchie est établie en Chine. Comment cette anarchie n'a-t-elle pas ruiné complètement ce pays? On peut répondre à cette question en remarquant que la charpente de la société basée sur la famille n'a pas été ébranlée et qu'une élite d'hommes qui pensent et étudient, existe dans ce pays. Ce sont ces éléments d'ordre qui ont manqué à nos anciens alliés les Russes, vous savez à quel abaissement ce malheureux peuple a été entraîné du jour où l'autorité du tzar a été contestée. Jamais en Chine pareille déliquescence de l'ordre social n'a été encore constatée.

Digitized by Google

Certes la plèbe chinoise est facilement excitée contre les étrangers, de mauvais bergers peuvent l'entraîner aux pires excès mais sous sa passivité momentanée le peuple chinois subsiste et il peut avoir vite raison de ces fauteurs de désordre dès qu'il sentira un gouvernement fort et national prêt à le diriger. Les éléments pour constituer ce gouvernement existent, ils sont épars dans toute cette nation, souhaitons qu'ils sachent se réunir pour mettre fin à l'anarchie qui trouble ce grand pays.

Digitized by Google

INFLUENCE EXCEPTIONNELLE

de certains Livres

AU POINT DE VUE SOCIAL

PAR

M. le Chanoine VERGNEAU

Membre résidant

Les œuvres littéraires, imprimées et manuscrites, sont en tel nombre que personne n'a eu et n'aura l'idée d'en faire un calcul même approximatif. Si dans cette prodigieuse quantité d'écrits qui encombrent nos bibliothèques, la plupart sont condamnés à un oubli mérité ou regardés avec indifférence, quelques-uns doivent être notés à part, comme ayant eu une influence exceptionnelle, soit au point de vue moral, soit au point de vue littéraire, soit même au point de vue social.

C'est à ce dernier point de vue exclusivement que je désire rappeler certains ouvrages et montrer l'action qu'ils ont exercée sur les mœurs publiques à leur époque et les grands événements qu'enregistre l'histoire.

I. — Au risque de vous étonner, je citerai en premier lieu une simple traduction : celle des *Vies de Plutarque*

Digitized by Google

par Amyot en 1559. Ce n'est pas une œuvre originale, sans doute ; et pourtant, au jugement de Lanson qui est plutôt sévère dans ses appréciations, elle fut une des grandes œuvres du siècle. « Surtout, dit Montaigne, parlant d'Amyot, je lui sais bon gré d'avoir su trier et choisir un livre si digne et si à propos pour en faire présent à son pays. Nous autres ignorants étions perdus, si ce livre ne nous eût relevés du bourbier ; sa merci, nous osons à cette heure et parler et écrire : les dames en régentent les maîtres d'école ; c'est notre bréviaire. » Les dames ? oui les dames, et Brantôme nous assure que « les princesses de la maison de France, entourées de leurs gouvernantes et filles d'honneur, s'édifiaient grandement aux beaux dicts des Grecs et des Romains commémorés par le docte Plutarchus ».

On oublia les légendes, les récits romanesques et les héros merveilleux du Moyen-Age, comme les Lancelots, les Amadis et les Tristans pour ne plus songer qu'aux grands hommes de l'antiquité grecque et romaine, les Périclès et les César.

De fait, grâce au talent de l'auteur, Plutarque, ces grands hommes sont si vivants qu'on croit les voir agir, les entendre parler, et grâce au traducteur, Amyot, à la naïveté de son esprit, au charme de son langage, ils sont si intéressants qu'on les aime presque autant qu'on les admire.

Les philosophes, les historiens, et, je crois, les prédicateurs surtout puisèrent à pleines mains dans un ouvrage, vrai répertoire de la société antique avec ses institutions, ses mœurs, sa vie domestique et les hauts faits de ses grands hommes.

Encore enfant, Henri IV lisait Plutarque ; jeune homme il le savait par cœur. Turenne l'emportait avec lui dans ses voyages ; Montesquieu, Rousseau s'attardaient dans cette galerie des héros et des hommes d'Etat d'un autre âge, et Napoléon, partant pour l'Egypte, fit placer *la Vie des*

Digitized by Google

Hommes illustres à côté des ouvrages scientifiques qui le suivirent dans son expédition.

Amyot mourut en 1593.

Dans cette même année agonisait la fameuse ligue formée en France contre le Protestantisme et contre le Prince de Navarre, le futur Henri IV; or, ce qui lui donna le coup de grâce et contribua pour une bonne part à ramener la paix dans le royaume, ce fut un Pamphlet connu sous le nom de *Satire Ménippée.*

A l'origine, la ligue dont nous parlons fut créée dans un but très noble, quoique, en partie du moins, irréalisable : celui d'assurer l'unité de croyances et de gouvernement dans notre pays. Malheureusement, aux intentions premières qui étaient très pures se joignirent des préoccupations qui l'étaient moins, ou ne l'étaient pas du tout, inspirées qu'elles étaient par un égoïsme étroit ou des ambitions démesurées.

Je ne ferai pas l'histoire des vingt et quelques années pendant lesquelles la Ligue agit, et ne raconterai pas les troubles, les drames dont elle fut ou l'occasion ou la cause, j'en arrive de suite aux derniers efforts de sa longue, trop longue activité.

En 1592, les Ligueurs sont profondément divisés : il y a les Guizards qui tiennent pour le jeune duc de Guise, fils du Balafré ; il y a les Espagnols qui soutiennent Philippe II dont la prétention ne va à rien moins qu'à nous donner sa fille Marie-Claire pour Reine de France ; il y a les Français qui obéissent au duc de Mayenne.

Chacun sentait la nécessité de nommer et de reconnaître un chef unique et définitif du parti.

A cet effet, Mayenne convoqua un simulacre d'Etats-Généraux avec mission de faire un roi : Henri III étant mort, Henri IV n'étant encore considéré que comme prétendant au trône.

L'assemblée compta cent trente députés ; les uns et les

Digitized by Google

autres s'opiniâtrèrent dans leurs opinions et leurs visées ; il leur fut impossible de s'entendre. Leurs rivalités jalouses les avaient réduits à l'impuissance.

Un pamphlet les acheva ; et du même coup, gagna dans l'opinion publique la cause de Henri IV.

Les auteurs du pamphlet étaient sept bons bourgeois, amis de la paix, parce que la paix était la condition du bien-être, dévoués à la royauté et à leur repos, haïssant la Ligue parce qu'elle était séditieuse et qu'elle ne payait pas les rentes de l'Hôtel-de-Ville, gardant rancune à Mayenne pour les longs jeunes du siège de Paris, pour « les gardes et sentinelles où ils avaient perdu la moitié de leur temps, et acquis des catharres et maladies qui ruinaient leur santé ». Quand le plus fort du danger fut passé et qu'il ne fut plus nécessaire de ne crier que tout bas, les malins compères se réunirent chez l'un d'entre eux, Jacques Gillot, dans la chambre où devait naître, paraît-il, le satirique Boileau.

Le cercle était composé du normand Louis Leroi, chapelain du connétable de Bourbon, du jurisconsulte Pierre Pithou, de Nicolas Rapin, de Florent Chrestien et enfin des poètes Passerat et Gilles Durand. Tous mirent en commun leurs opinions et leurs malices.

On commença par mettre en scène « dans la cour du Louvre deux charlatans, l'un espagnol et l'autre lorrain, débitant à qui en voulait du Catholicon, espèce de drogue merveilleuse avec laquelle on peut être à loisir perfide et déloyal, vendre les intérêts de son pays, assassiner son ennemi par trahison, et autres gentillesses pareilles, le tout en sûreté de conscience ».

Vient ensuite la séance d'ouverture des Etats-Généraux de la Ligue convoqués à Paris au 10 février 1593 ; avec les discours bouffons et sérieux que prononcent les plus illustres ligueurs. Viennent enfin plusieurs pièces de vers sur les principaux évènements de la Ligue et enfin quel-

Digitized by Google

ques chapitres additionnels sur l'explication du Higuiero de infierno (figuier d'enfer) drogue du même genre que le catholicon, et sur les nouvelles des régions de la lune.

Un des meilleurs passages du livre est le récit de la procession burlesque qui devait servir de revue à toutes les forces de la Ligue. Or, la procession fut telle : le Recteur Rose, quittant sa capeluche rectorale, prit sa robe de maître ès-arts avec le camail et le rochet, et un hausse-col dessus : la barbe et la tête rasées tout de frais.

L'épée au côté, et une pertuisane sur l'épaule, après lui marchent les curés, les prédicateurs, précédés de moinetons et de novices tous aussi bizarrement accoutrés : « Entre autres y avait six capucins, ayant chacun un morion en tête, et au-dessus une plume de coq, revêtus de cottes de mailles, l'épée ceinte au côté par dessus leurs habits, l'un portant une lance, l'autre une arbalète, le tout rouillié, par humilité chrétienne ». On distinguait surtout l'un des plus amusants personnage « un feuilletant boiteux qui armé tout à cru se faisait faire place avec une épée à deux mains et une hache d'armes à sa ceinture, son bréviaire pendu par derrière, et le faisait bon voir sur un pied, faisant le moulinet devant les dames ».

Rien de plus mordant que ces discours des ligueurs où chacun, comme forcé par une maligne et invisible puissance, révèle naïvement toute la vérité de son caractère et de sa position. On les voit tous qui, au lieu de se renfermer dans l'hypocrite décorum de leur rôle, viennent nous faire confidence de leurs folles ambitions, de leur honteuse vénalité. Bref, les auteurs atteignirent leur but ; ils furent lus avec avidité, et firent pencher l'opinion publique en faveur de Henri IV. L'impression de leur satire commencée à Tours, ville royaliste, ne fut achevée qu'après la réduction de Paris en l'obéissance du roi en 1594.

Digitized by Google

II. — Dans le même seizième siècle, une autre satire eut, elle aussi, cette fortune de mettre fin à une institution qui avait perdu sa raison d'être et cela en la ridiculisant avec esprit. Je veux parler de l'œuvre de l'espagnol Cervantés bien connue sous le nom immortel de *Don Quichotte*.

Les romans exaltant l'ancienne chevalerie ne parurent en Espagne qu'assez tard. C'est seulement en 1500 qu'un portugais, Vasco de Lobeirâ, publia le fameux Amadis des Gaules.

Mais ce héros eut bientôt une nombreuse postérité.

Il suffit de quelques années pour multiplier ces sortes d'ouvrages, pour créer des paladins égalant en bravoure les pairs de Charlemagne, et les compagnons du roi Artus. L'Espagne alla très loin dans ses créations fantaisistes. Un roman du XVI^e^ siècle intitulé les *Feuilles de la Rose* nous montre Jésus-Christ lui-même sous la figure d'un chevalier, le Chevalier du Lion ; les douze apôtres sont ses douze pairs ; Saint-Jean-Baptiste est le Chevalier du désert; Lucifer, le Chevalier du Serpent.

Entre le Chevalier du Lion et le Chevalier du Serpent la lutte est engagée. Dans le courant du récit, le baptême de J.-Ch. devient son admission dans l'ordre de la chevalerie.

Le succès de ces romans fût grand en Espagne, et il devait l'être, la lutte des Espagnols contre les Maures ayant donné à tout ce peuple, depuis des siècles, une attitude héroïque et chevaleresque.

Cependant, Mexia, le biographe de Charles-Quint, en déplorait l'extraordinaire diffusion parce que, disait-il, bien des lecteurs croyaient à la réalité des aventures qu'on y contait, et Castillo, le secrétaire de Philippe II, nous assure gravement que ce prince quand il épousa Marie d'Angleterre voulut qu'on maintint en réserve ses droits à la couronne du roi Artus. Comment, à cette époque, les romans de chevalerie auraient-ils trouvé des incrédules? On venait

Digitized by Google

de découvrir le Nouveau-Monde, et ce qu'on racontait des conquérants dépassait encore les traditions de la chevalerie. Ce fut bientôt comme une épidémie universelle.

Alors, en 1553, une ordonnance royale défendit dans le Nouveau-Monde la lecture des romans de chevalerie; en 1555, les Cortès furent saisis d'une pétition qui étendait la même mesure à l'Espagne. Charles-Quint songeait à promulguer une loi en ce sens, quand il abdiqua. C'était favoriser la vogue des romans de chevalerie en leur donnant l'attrait du fruit défendu ; ajoutez que Charles-Quint lui-même, l'auteur de l'ordonnance, s'enfermait dans son cabinet pour lire *Don Belianis*.

Pour parer au danger de ces lectures il fallait moins prescrire des ordonnances qu'agir sur l'esprit public. Cervantès y parvint par la publication de son livre Don Quichotte.

Son ouvrage est une imitation des poèmes de chevalerie; mais il place son héros en plein XVI^e^ siècle.

Dans une société disciplinée qui n'a plus besoin de chevaliers errants parce qu'elle se protège par des lois, et qu'elle oppose aux criminels les gendarmes et les tribunaux, il lance un chevalier errant qui, les armes à la main, va chercher partout des torts à redresser, des injustices à réparer. Il se heurte contre les mœurs, les institutions du pays, et avec les meilleures intentions, il accumule bévue sur bévue, faute sur faute. Dans son zèle à secourir les opprimés, s'il rencontre des prisonniers enchaînés, il les délivre, et se trouve avoir mis en liberté des galériens dont il est la première victime ; s'il entre dans une auberge, il sort sans payer son écot ; s'il rencontre des religieux escortant un mort, il fond sur eux la lame à la main et les met en fuite. Il arrête de paisibles voyageurs et veut les forcer à rebrousser chemin pour aller rendre hommage à Dulcinée ; il exige qu'on reconnaisse la supériorité de la beauté de cette dame, sans l'avoir vue, bien entendu, et

Digitized by Google

prétend l'établir les armes à la main. Il devient, sans s'en apercevoir le plus querelleur, le plus insupportable des hommes, et, à l'occasion, un détrousseur de grands chemins.

Ce qui fait la force de cette satire, c'est que, dans ses moments de plus grande folie, don Quichotte reste toujours fidèle aux traditions des chevaliers errants.

Il ne paye pas dans les auberges ; mais dans quel livre de chevalerie a-t-on vu le héros payer son écot ? Il veut se battre à tout propos, sans discernement ni raison ; mais c'est ainsi que se conduisaient les chevaliers errants. C'est pour faire comme eux qu'il adresse des défis à tout venant ; pour faire comme eux qu'il aime Dulcinée et qu'il commet de sang-froid les plus grandes extravagances.

Dans cette attaque impitoyable tous les coups portaient juste ; et il faut le dire à l'honneur de l'Espagne, la victoire ne fut pas un instant douteuse, le dernier roman de Chevalerie parut en 1612. On n'en composa plus à partir de cette époque, et ceux qui naguère jouissaient d'une faveur sans égale tombèrent dans un tel oubli qu'ils sont devenus aujourd'hui des raretés recherchées par les bibliophiles.

Le chevalier de la Manche et son fidèle écuyer sont devenus des types populaires : don Quichotte, la taille élevée, la figure maigre, à moitié coiffé par l'armet de Manbrin, la lame en arrêt, rêvant aux géants qu'il doit vaincre, à la cruauté de Dulcinée. — Sancho Pança, tranquillement assis sur son âne, la figure large, les lèvres grosses, la barbe épaisse ; ce sont deux figures que tous les artistes aiment à reproduire et qu'on n'oublie pas, une fois qu'on les a vues

III. — Au siècle suivant, l'Angleterre eut une réplique de Don Quichotte dans *l'Hudibras* du poète Butler.

Ce personnage fictif d'Hudibras fut inventé pour ridicu-

Digitized by Google

liser les Puritains qui certes ne méritaient guère qu'on les épargnât. Après la mort du roi Charles Ier sur l'échafaud (30 janvier 1649) et sous le gouvernement de Cromwel, puritain lui-même, la secte avait réalisé chez nos voisins d'outre-mer d'incroyables progrès, et fait peser sur le pays je ne sais quel régime de mysticisme farouche, d'humeur sombre et de terreur.

« Le puritain, dit Taine, passait lentement dans les rues, les yeux au ciel, les traits tirés, jaune et hagard, les cheveux ras, vêtu de brun ou de noir, sans ornement, ne s'habillant que pour se couvrir. Si quelqu'un avait les joues pleines, il passait pour tiède. Le corps entier, l'extérieur jusqu'au ton de la voix, tout devait porter la marque de la pénitence. Le puritain discourait en paroles traînantes, d'un accent solennel, avec une sorte de nasillement comme pour détruire la vivacité de la conversation et la mélodie de la voix naturelle ; ses entretiens remplis de citations bibliques, son style imité des prophètes, son nom et le nom de ses enfants tirés de l'Ecriture, témoignaient que sa pensée habitait le monde terrible des prophètes et des exterminateurs.

« Les alarmes de la conscience se changèrent en lois d'Etat, la rigidité personnelle devint la tyrannie publique.

« Le Parlement faisait fermer les maisons de jeu, les théâtres, et fouetter les acteurs attachés à la queue d'une charrette ; les jurons étaient taxés, les arbres de mai coupés ; les ours dont les combats amusaient le peuple étaient tués ; le plâtre des maçons puritains rendait décente la nudité des statues. Les belles fêtes poétiques étaient interdites. Des amendes et des punitions corporelles défendaient même aux enfants, les jeux, les danses, les sonneries de cloches, les luttes et la chasse. Les statues, les tableaux, les ornements des églises étaient arrachés ou déchirés. Le seul plaisir qu'on gardât et qu'on souffrît était le nasillement des psaumes, l'édification des sermons pro-

Digitized by Google

longés outre mesure, l'excitation des controverses haineuses, la joie âpre et sombre de la victoire remportée sur l'esprit du mal, et la tyrannie exercée contre ses fauteurs.»

« En Ecosse, pays plus froid et plus dur, l'intolérance allait jusqu'aux derniers confins de la minutie et de la férocité, instituant une surveillance sur les pratiques privées, et la dévotion particulière de chaque membre au sein de chaque famille. »

Pareil régime ne pouvait toujours durer.

Cromwel disparu, et la royauté rétablie dans la personne de Charles II, on secoua le joug, quitte à tomber d'un excès dans un autre.

Du moins, on put railler, à l'aise, les puritains dont on n'avait plus rien à craindre.

Butler ne s'en fit pas faute, et son persiffiage fut accueilli par d'incroyables applaudissements. Le héros de son poème sarcastique est un magistrat presbytérien qui parcourt le pays à la recherche des abus, et se croit la vocation et l'autorité nécessaire pour les corriger. Il est accompagné de son greffier Ralphe, un fanatique, entêté, imbécile et bavard, contredisant à tout propos les plans réformateurs de son maître. Sans doute, dans les onze mille vers de l'ouvrage, on reconnaît une grande facilité à versifier, et une veine comique assez riche ; mais l'auteur a semé trop abondamment les plaisanteries grossières, les situations invraisemblables.

Je crois bien que Voltaire a voulu railler quand il a écrit : « *Hudibras*, est de tous les livres que j'ai lus, celui où j'ai trouvé le plus d'esprit ».

Taine, avec la plupart des critiques français, est plus sévère et plus juste. L'ouvrage, dit-il, est plein de maladresses et de balourdises, il n'y a en lui ni art, ni mesure, ni goût ; c'est du Scarron, le Scarron du Virgile travesti et du plus mauvais.

Digitized by Google

D'ailleurs, en fait d'esprit, il ne faut pas trop demander aux Anglais qui, dit un malin, doivent se mettre à plusieurs et se cotiser pour comprendre un bon mot.

IV. — C'est dans la France, dans la France du XVIII[e] siècle principalement que ce que nous entendons par ce mot assez vague d'esprit fut prodigué presque à l'excés. Il n'empêcha pas la grande Révolution qui ensanglanta les dernières années du siècle, il y contribua plutôt, car là encore nous trouvons le livre et son influence sur la marche des évènements.

On l'a souvent répété, ce sont les philosophes qui répandirent jusque dans la masse du peuple des idées nouvelles, déchaînèrent du même coup les passions violentes et causèrent le cataclysme. On a ajouté ceci : « Rousseau partage avec Voltaire la gloire d'avoir dirigé son siècle, et la honte de l'avoir égaré ». Et en vérité Jean-Jacques Rousseau plus que Voltaire a mérité cette gloire et cette honte. « On se demande en vérité, a remarqué M. de Vogüe, on se demande si ce colossal Jean-Jacques, inférieur à beaucoup de nos grands écrivains par l'étendue de son esprit et la perfection de l'art, eut jamais un égal en puissance créatrice. En même temps qu'il nous dotait d'une littérature nouvelle, il s'emparait de tout notre avenir politique et social ».

Sa Nouvelle Héloïse eut un prodigieux succès ; on s'arrachait les volumes qu'on louait, au début, à douze sous l'heure. Les critiques que Voltaire fit de ce livre, l'appelant « sot, bourgeois, impudent et ennuyeux » ne diminuèrent par sa vogue ; réellement, selon l'aveu de Rousseau lui-même : « les femmes s'enivrèrent du livre et de l'auteur ».

Au point de vue qui nous occupe, c'est son livre intitulé: *Le Contrat Social,* qui agit plus profondément sur les hommes de sa génération et sur ceux des générations qui ont suivi. Sa doctrine de la souveraineté absolue du peuple,

Digitized by Google

exposée avec tant d'éclat et de passion, en vint à dominer notre politique. Quand l'ouvrage parut, des esprits élevés y virent l'aurore d'une nouvelle Société ; il devint comme le breviaire de ceux qui désiraient une rénovation complète de notre système social. On eut autre chose que cette rénovation souhaitée. Selon la remarque de Vapereau : « Rousseau donna la théorie, Robespierre se chargea de la pratique ». Les Terroristes, aussi.

Il faut donc pour apprécier l'ouvrage à sa juste valeur, il faut tout en admirant le relief du style, tenir compte de l'influence néfaste qu'il a exercée sur notre législation sociale.

Après les secousses de la Révolution, la gloire et les revers de l'épopée Napoléonienne, les Bourbons remontèrent sur le trône avec Louis XVIII et Charles X ; ils régnèrent de 1815 à 1830.

A cette dernière date, marquant la fin de leur pouvoir royal, quelqu'un écrivait : « Constamment lié avec les principaux chefs du parti libéral, j'ai contribué comme eux et plus que beaucoup d'eux aux évènements de la révolution de 1830. » Ce quelqu'un était tout bonnement Béranger ; Béranger le chansonnier, comme nous disons de La Fontaine : le Fabuliste.

La Restauration eut en lui son ennemi le plus terrible, le plus dangereux ; ses refrains meurtriers à peine éclos, s'éparpillaient à tous les vents et étaient chantés par le paysan traçant ses sillons, par le soldat murmurant à l'ombre d'un drapeau qui n'était pas celui de l'empire, par l'ouvrier, l'écrivain, le bourgeois, par les femmes elles-mêmes. Il célèbrait la patrie, la liberté, l'alliance des peuples, et n'oubliait pas les plus dèshérités, les plus misèreux de ce bas monde, vagabonds, et mendiants, braconniers, bohêmiens, contrebandiers et gueux.

Si le gouvernement décrétait contre lui des poursuites judiciaires il n'en était pas autrement inquiet ; car les

Digitized by Google

condamnations bien loin de flétrir ses livres, les embellissaient plutôt, comme il disait plaisamment « et les doraient sur tranche » ; si une amende lui était infligée, elle était aussitôt payée par une souscription publique.

Il entra si profondément dans l'âme de la nation qu'on put dire, de son temps, en toute vérité : « Le gouvernement de la France est une monarchie absolue tempérée par des chansons. »

Si ma mémoire ne me trompe pas, on trouve dans le mariage du Figaro de Beaumarchais la parole connue :

Tout finit par des chansons

ou comme le parterre s'écria un beau jour, en conservant la rime

Tout finit par des canons.

Pour moi, je finis cette lecture avec les chansons de Béranger, dont j'ai signalé l'influence sans approuver ses erreurs en politique et en morale.

Evidemment, il m'aurait été facile de mentionner d'autres œuvres littéraires qui, dans notre vie sociale, ont eu leur importance. Mais on ne peut tout dire, et comme s'exprime Boileau :

Qui ne sut se borner, ne sut jamais écrire

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ARTS & LA POLITIQUE

OU

HISTOIRE D'UN TABLEAU

PAR

M. le Chanoine VERGNEAU

Membre résidant

Le tableau en question est intitulé : *le 28 Juillet 1830* ; il est aussi connu sous ce titre : *la Liberté guidant le peuple*. Actuellement, on le voit au Musée du Louvre, numéro 209. Mais avant d'être à cette place d'honneur et dans ce lieu de tout repos, il eut un sort assez mouvementé, une fortune changeante suivant les fluctuations de notre politique française au dernier siècle.

Mon dessein est de raconter cette fortune après avoir dit quelques mots sur le grand artiste auquel nous devons le tableau : Eugène Delacroix.

Celui-ci naquit à Charenton, le 27 Avril 1798. Son père qui avait voté la mort de Louis XVI, devint successivement, Ministre des relations extérieures, Ambassadeur à Vienne, Préfet des Bouches-du-Rhône, de la Gironde, enfin Ambassadeur près de la République Batave.

A en croire Alexandre Dumas, l'enfant à peine âgé de trois ans aurait eu la chance singulière d'avoir été pendu,

Digitized by Google

brûlé, noyé, emprisonné, étranglé et de n'en pas mourir.

Quoi qu'il en soit, il ne montra point, dès ses premières années, de particulières dispositions pour la peinture ; il songea quelque temps à la carrière militaire, puis, au sortir du Lycée, âgé de dix-sept ans, il entra dans l'atelier de Guérin.

Entre le maître et l'élève, il n'y eut aucune sympathie ; aussi, plutôt que de suivre les conseils du professeur, le jeune homme aima mieux fréquenter le Louvre pour y copier le Titien, Véronése, Rubens et Raphaël. Il eut la bonne fortune de se lier d'amitié avec un camarade d'atelier, Géricaut qui, de même tempérament que lui, avait déjà rompu avec les traditions de l'école classique, et annonçait par son fameux tableau : le *Radeau de la Méduse* une nouvelle forme d'art plutôt dramatique que solennelle.

Delacroix rapporte dans son Journal qu'il fut tellement impressionné par le réalisme intense de l'œuvre, qu'étant sorti de l'atelier, il erra quelque temps dans les rues comme un fou.

Physiquement, il était frêle et délicat, avec de grands yeux noirs qui semblaient boire et déguster la lumière, des cheveux abondants et lustrés, un front têtu et des lèvres serrées auxquelles une tension perpétuelle de volonté communiquait une expression dure et presque cruelle. Beaudelaire disait de lui : « Le tigre attentif à sa proie a moins de lumière dans les yeux et de frémissements impatients dans les muscles que n'en laissait voir notre grand peintre quand toute son âme était dardée sur une idée, ou voulait s'emparer d'un rêve. »

On s'en doute, en voyant son premier et splendide tableau, la *Barque du Dante*. Delacroix, âgé de vingt-quatre ans seulement, voulut l'exposer au Salon de 1822. Pour cela, il lui fallait un cadre ; comment se le procurer? Un cadre de la dimension voulue ne devait pas coûter moins de cinq cents francs ; dépense trop forte pour qu'il

Digitized by Google

pût se la permettre. Un voisin, charpentier de son métier, propose de lui en faire un ; il accepte : le brave homme assemble quatre planches, les ajuste, les polit de son mieux. Delacroix étend là-dessus de la colle de poisson, et avec de la poudre d'or fait un sablé. Il avait un cadre, et le tableau fut envoyé au Musée.

Un jour, le peintre va au Salon contempler son œuvre. O miracle ! la *Barque du Dante* resplendit dans un cadre magnifique. C'était le baron Gros qui lui avait fait cette surprise. Delacroix court chez lui.

Il sonne ; le hasard fait que c'est le baron lui-même qui vient ouvrir. « Qui êtes-vous ? — Monsieur le baron, je viens vous remercier d'avoir fait mettre un cadre à mon *Dante*. — Ah ! vous êtes le jeune homme du bateau. Ah ! ça, savez-vous que vous avez fait un chef-d'œuvre.... entendons-nous bien, un chef-d'œuvre de couleur seulement, car, pour le dessin, ce n'est pas votre fort. Vous bousillez, mon ami, vous bousillez ; venez, chez nous, vous apprendrez à modeler. »

Dans l'atelier de Gros se trouvaient alors ses trois chefs-d'œuvre : les *Pestiférés de Jaffa,* la *Bataille d'Aboukir*, la *Bataille d'Eylau,* que le gouvernement du roi Louis XVIII venait de lui renvoyer. Delacroix ne pouvait en détourner les yeux. « Jeune homme, dit le baron, je suis obligé de sortir ; s'il y a quelque chose qui vous intéresse ici, regardez, étudiez ; seulement ne manquez pas, en vous en allant, de remettre la clef au concierge ». Delacroix s'oublia dans la contemplation de ces magnifiques peintures ; « Mon jeune ami, dit Gros à son retour, voilà trois heures que vous regardez mes tableaux. C'est un honneur que personne ne leur a jamais fait ».

Deux ans plus tard, Delacroix envoyait au Salon cette admirable toile du *Massacre de Scio*, qui est certainement une des plus belles œuvres sorties de l'École Française. Malheureusement, elle était en opposition avec les règles

Digitized by Google

du beau telles qu'elles étaient formulées alors par les élèves de David ; règles qui voulaient que même dans une scène d'horreur et de sang on gardât des poses héroïques et un groupement théâtral. Du côté des traditionnalistes on cria sus au révolutionnaire, à l'ennemi. Du côté des novateurs, ce fut un enthousiasme sans frein. Delacroix fut à vingt-six ans proclamé un maître ; il eut ses admirateurs, ses fanatiques. Le baron Gros, qui s'était d'abord montré si bienveillant, l'abandonna : « Ce n'est pas le massacre de Scio, disait-il, c'est le massacre de la peinture ; » un jour, au Salon, Delacroix l'aborde avec respect : « Monsieur, lui dit sèchement le baron, il ne s'agit pas de saluer les gens, il faut encore bien dessiner et ne pas confondre la bonne peinture avec la mauvaise ».

Le scandale des classiques fut à son comble quand parut au Salon de 1827, la *Mort de Sardanapale*. La hardiesse extrême du sujet, et le désordre impétueux de la composition déchaîna les colères. Il a peint, disaient les uns, avec un balai ivre : « l'auteur est un malade en délire, » disaient les autres. Un critique écrivit : « l'auteur n'a plus qu'à se faire un bûcher de sa toile, qu'à suivre le modèle qu'il a choisi, qu'à monter avec lui sur ce bûcher et à s'y brûler, comme le roi d'Assyrie, avec son portier et sa femme de ménage ».

Delacroix n'était pas de cet avis, il préféra continuer de vivre. Il fut cependant sensible aux épigrammes qui pleuvaient sur lui, et parut découragé.

Il se claquemura : ne montra rien au public pendant quatre ans. Pour le faire sortir de sa bouderie, il ne fallut rien moins qu'une Révolution.

Elle vint en 1830.

Charles X, poussé à bout par l'opposition, s'avise de substituer le régime des Ordonnances à celui de la légalité. Le 25 Juillet, il signe quatre articles portant suppression de la liberté de la presse, dissolution de la Chambre des

Digitized by Google

Députés, changement du mode électoral, et convocation des Collèges électoraux pour le 13 Septembre suivant. Aussitôt l'opposition déclare qu'une atteinte est portée à la Charte Constitutionnelle, et pour renverser le gouvernement elle réclame la complicité des révolutionnaires et du peuple de Paris. Dans la nuit du 27 au 28 Juillet, l'émeute s'organise. Les ouvriers, les jeunes gens des écoles, des vieux soldats de l'Empire, d'anciens gardes nationaux non désarmés, arborent le drapeau tricolore et dressent partout des barricades. Le 29, l'émeute est victorieuse des 12.000 soldats du Maréchal Marmont.

Lorsque Delacroix, fils de Jacobin, et frère d'un Général de l'Empire, lorsque Delacroix vit flotter sur les tours de Notre-Dame le drapeau qui avait fait le tour de l'Europe, porté par la victoire, il n'y tint plus et rentra chez lui, ivre de Liberté. Il reprit ses pinceaux et d'inspiration fit le tableau intitulé : *Le 28 Juillet 1830,* une œuvre superbe, toute pleine de la passion du moment.

On voit, au premier plan, les victimes tombées au pied des barricades, un ouvrier, un pâle voyou, au corps chétif, au teint jaune comme un vieux sou. Sur les barricades, se dressent des combattants, un gavroche harnaché d'une giberne et brandissant deux pistolets ; un bourgeois avec un haut de forme enfoncé de travers sur la tête ; enfin, pour mêler l'allégorie à la réalité, dominant les scènes de tumulte et de meurtre, et pour symboliser la France, une déesse aux formes splendides et plus qu'humaines, tenant un fusil de sa main gauche, et de sa droite brandissant, haut dans le ciel, le drapeau de la Liberté.

Du coup, l'œuvre exposée au Salon de 1831 fut justement appréciée du public, et trouva grâce devant la critique. L'auteur reçut la Croix de la Légion d'Honneur ; la toile, haute de 2 mètres 60, large de 3 mètres 25 fut achetée par le Gouvernement de Juillet, payée 3.000 francs avec cette

Digitized by Google

clause, exigée par le peintre, qu'on ne l'enverrait pas en province.

Le Salon fermé, elle fut envoyée au Musée du Luxembourg ; elle n'y resta que quelques mois.

Pourquoi ? Parce qu'elle devint vite un danger pour l'ordre public, et voici comment. Les fameuses Ordonnances avaient tellement exaspéré les esprits que, non content d'avoir chassé le souverain qui les avait décrétées, le peuple en vint à réclamer la tête des ministres qui les avaient signées. On instruisit contre eux un procès pour crime de haute trahison ; l'Europe en attendait l'issue comme un témoignage de la force ou de la faiblesse du gouvernement, et c'est ce qui mettait Louis-Philippe dans l'embarras. Le 18 Octobre, des bandes menaçantes se portèrent sur le Palais-Royal ; repoussées, elles prirent le chemin de Vincennes, exigeant à grands cris qu'on leur remît les ministres prisonniers. Leur fureur se brisa contre la fermeté du Général Daumesnil qui refusa d'ouvrir les portes du donjon.

Mais on comprend qu'au milieu de ces troubles, le tableau de Delacroix qui sentait la poudre cessât de paraître inoffensif. On jugea que le public pouvait y trouver des encouragements à l'émeute. On l'aurait bien expédié dans un Musée de province, mais ç'aurait été violer la promesse faite au peintre au moment de l'achat.

Royer-Collard, qui était alors Directeur des Beaux-Arts, le fit mettre au magasin, dans les greniers.

Sous son successeur, nommé Cavé, Delacroix fut autorisé à reprendre sa toile. Il la tint en réserve, attendant peut-être une nouvelle révolution qui lui permit de la faire reparaître au grand jour ; son attente ne fut pas trompée.

En Février 1848, à l'occasion de banquets politiques pour la réforme électorale, une insurrection éclate à Paris ; le 22 Février, les ouvriers et les étudiants parcourent la capitale aux cris : A bas Guizot ! Vive la Réforme ! A la

Digitized by Google

Chambre des Députés, Odilon Barot dépose un acte d'accusation contre le ministère « coupable, dit-il, d'avoir trahi l'honneur de la France... » Quelques barricades s'élèvent dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville. Le lendemain, 23 Février, le ministère Guizot donne sa démission. Paris illumine ; mais vers onze heures la scène change d'aspect, un coup de feu isolé tue un soldat ; la troupe répond par une décharge qui coûte la vie à vingt trois personnes. Les cadavres, portés dans un tombereau, soulèvent des cris d'indignation. Alors retentit le cri : « Vengeance ! Vengeance ! » On court aux armes, les barricades s'élèvent dans plusieurs quartiers. Le 24, au cri de : « Vive la Réforme ! » succède celui de : « Vive la République ! »

La garde nationale fait cause commune avec l'insurrection. La fusillade éclate autour des Tuileries, Louis-Philippe, effrayé, abdique en faveur de son petit-fils, le comte de Paris, et s'échappe de la capitale. Sur la proposition des députés Marie, Ledru-Rollin, et Lamartine, un gouvernement provisoire est formé, et la république est proclamée à l'Hôtel-de-Ville.

Excellente occasion, pour tirer de l'ombre, la *Liberté* de Delacroix. Elle est de nouveau installée au Musée du Luxembourg. Cette fois, elle va y rester en paix ? Pas du tout ; au bout de quelques semaines ; le peintre est prié de reprendre son œuvre ; alors se présente un impresario qui se propose d'aller la montrer à Lyon, et d'organiser dans cette ville une exhibition fructueuse. Le projet n'aboutit pas.

Sur ces entrefaites, le peintre Jeanson est devenu Directeur des Musées et le Conservateur du Louvre, Frédéric Villot est un ami d'Eugène Delacroix. Villot s'intéresse au tableau devenu si compromettant ; et il lui procure un abri dans les Magasins du Musée en attendant qu'une nouvelle occasion favorable lui permette de reparaître sans danger devant le public.

Digitized by Google

En 1852, le 7 Novembre, un Sénatus-Consulte proclamait Louis-Napoléon Empereur des Français sous le nom de Napoléon III. Trois ans après, au printemps de 1855, une Exposition universelle s'ouvrait pour la première fois au Palais de l'Industrie. Paris se remplit d'étrangers, et leur offrit le spectacle de ses plus beaux jours. Parmi les visiteurs, les plus illustres furent la reine Victoria et le prince Albert qui devinrent les hôtes de Saint-Cloud comme l'empereur et l'impératrice, quelques mois auparavant, avaient été les hôtes de Windsor ; à Paris et à Londres ce fut la même courtoisie d'accueil, la même profusion de fêtes, le même empressement à désavouer les anciennes rivalités, et l'on vit la reine s'incliner aux Invalides devant le tombeau de Napoléon Ier, tandis que les orgues jouaient le *God save the Queen.*

Mais en même temps, nos soldats se battaient en Crimée; sur le plateau de la Chersonèse, la canonnade faisait rage; et les officiers qui, au bivouac et dans les tranchées lisaient les journaux venus de France, ne laissaient pas que d'être surpris par le récit de toutes ces magnificences, « on s'amuse beaucoup à Paris, écrivait l'un deux, beaucoup trop même, et vraiment on aurait pu différer tout ce joyeux appareil jusqu'à l'époque de la Paix ».

On aurait pu, sans doute ; on l'aurait dû vraisemblablement, on ne le fit pas.

Or, dans le palais de l'Industrie, une place fut naturellement réservée aux Beaux-Arts. On demanda aux plus grands artistes de l'époque de vouloir bien exposer leurs œuvres maîtresses. Delacroix s'offrit à prêter trente-cinq de ses toiles, exigeant du même coup que son tableau de la *Liberté* figurât dans le nombre. Alors l'émoi fut grand parmi les organisateurs de l'Exposition, qui connaissaient les précédentes aventures du tableau, et craignaient, eux aussi, son influence révolutionnaire. Il faut en référer à l'Empereur, dirent-ils. L'Empereur consulté demanda :

Digitized by Google

« Ce tableau est-il bon ? — Sire, M. Delacroix l'estime un de ses meilleurs. — Eh bien, reprit Napoléon III, qu'on l'expose avec les autres. »

Ce qui fut fait.

L'*Illustration* du 23 Juin 1855, apprécia de la façon suivante l'œuvre de notre Artiste :

« L'exposition de peinture de cette année, outre l'attrait de la nouveauté offert à la curiosité par les nombreux envois des écoles étrangères, présente aussi un vif intérêt au point de vue particulier de notre école moderne.

« M. Eugène Delacroix, le premier, n'y possède pas moins de trente-cinq toiles.

« Il y a là toute une vie de combat, de résistance acharnée à des courants contraires, de persévérance opiniâtre et convaincue dans une voie adoptée, sans se laisser distraire par les clameurs hostiles des esprits d'élite, ou décourager par les dédains de la foule. Que de critiques amères et passionnées ! Que de moqueries, de paroles aigres, que de révoltes et de colères se sont déchaînées autour de ces productions ! Et aujourd'hui, — en 1855 — et aujourd'hui, singulier symptôme, quel apaisement ! Comme le public s'est familiarisé avec toutes ces audaces, apprivoisé avec cette sauvagerie !

« Si, en face de ce hardi novateur de qui est parti principalement le mouvement de l'école moderne, le public éprouve un sentiment d'étonnement, c'est de ne pas trouver dans ces œuvres si diverses, toute l'âpreté blessante, toute l'audace révolutionnaire qu'on y trouvait à l'époque de leur apparition.

« Peut-être les tentatives étranges, les bizarreries systématiques qui ont fait irruption dans la peinture française dans ces dernières années (déjà) contribuent-elles à donner aux productions de M. Eugène Delacroix une apparence de sage modération. Mais la cause principale de cette impression est bien certainement dans les modifications

Digitized by Google

profondes qui se sont opérées dans le goût général et dans une intelligence plus large des choses de l'art. »

Quand l'Exposition fut prête à fermer ses portes, notre tableau de la *Liberté* fut remis à sa place ancienne au Luxembourg ; et il n'en sortit que pour être définitivement installé au Musée du Louvre. Il y est encore, et je suis bien sûr qu'il n'exerce aucune influence funeste sur les bons visiteurs qui — je parle du grand nombre — qui s'égarent dans les salles du Musée, s'y traînent d'un pas fatigué, et promenant un regard distrait sur ces longues rangées de soi-disant chefs-d'œuvre, semblent penser à toute autre chose qu'à ce qu'ils voient.

Pour terminer, un trait qui est bien de l'époque et qui montre avec quelle facilité travaillait Delacroix.

En 1833, Louis-Philippe donna un bal costumé aux Tuileries. La bourgeoisie parisienne, les illustrations politiques étaient invitées, mais pas un artiste. Quelqu'un court chez Alexandre Dumas et dit à celui-ci : « Voulez-vous faire une chose dont on parlera plus que du bal des Tuileries ? Donnez un bal le même jour. — Vous plaisantez, et qui aurai-je à mon bal ? — Vous aurez tous les hommes qui ne vont pas chez le Roi, tous les poètes, tous les peintres, tous ceux qui ne sont pas de l'Académie ; il me semble que c'est assez distingué ».

L'idée est adoptée d'enthousiasme : « Je vais de ce pas, dit Dumas, chez Lafayette, chez Béranger, chez Chateaubriant ; voilà trois célébrités que Louis-Philippe ne peut avoir. Tous les hommes appartenant au monde des lettres et des arts veulent être de la partie. Mais comment les recevoir tous ; l'appartement du romancier est petit comme la maison de Socrate. En face, sur le même palier, était un logement de quatre pièces, vide, n'ayant que des glaces, et sur le mur ce papier gris qui sert de support au papier de tenture. Le propriétaire consent à prêter l'appartement pour le bal. Alexandre Dumas convoque, pour en impro-

Digitized by Google

viser la décoration, le ban et l'arrière-ban des peintres : Louis et Clément Boulanger, Decamps, Ziegler, Alfred et Tony Johannot, Nanteuil, Grandville, Ciceri, et enfin Delacroix.

Tous se mettent à l'œuvre, entreprennent de peindre à fresque les panneaux et le plafond. Dans leur zèle, Tony et Alfred Johannot peignent la nuit. Le lendemain, ils s'aperçoivent qu'ils ont fait des cieux verts et de la neige jaune. Ciceri, le grand décorateur, refait en quelques coups de brosse l'œuvre des deux frères. Tout va pour le mieux.

Seul, Delacroix n'était pas venu.

Enfin, le jour même où le bal devait avoir lieu, il arrive, et encore pas très matin. Qu'allez-vous faire ! lui dit-on ; un roi Rodrigue, répond-il ; et sans quitter sa redingote, sans retrousser ses manchettes, il se met à l'œuvre ; en quatre coups il a tracé son esquisse. Quelle esquisse ! il était seul à y voir quelque chose. Et puis le voilà qui brosse, qui brosse et don Rodrigue se dresse sur sa selle, sa lance auprès de lui, l'air triste, morne au milieu de morts et de blessés.

A trois heures, le peintre avait achevé son œuvre. C'était superbe, à cinq heures, grâce à un grand feu, tout était sec. On plaça les banquettes contre les murailles. Le soir on dansait.

A cette occasion, Alexandre Dumas disait : « C'était une belle époque que celle-là, et il y avait une sainte fraternité dans l'art qu'on ne reverra peut-être jamais ! »

Peut-être l'a-t-on vue et la voit-on encore ? Mais je n'en sais rien.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES FLEURS DU PRINTEMPS

PAR

M. POIRET

Membre résidant

Lorsque la Nature encore endormie sur les genoux de l'hiver commence à ressentir la douce chaleur des rayons du soleil printanier, un fluide inconnu circule dans son sein, un travail mystérieux et fécond se produit en elle, qui, bientôt la métamorphosera complètement, et aux tristes impressions de l'hiver fera aussi succéder dans le cœur de l'homme la vie et la joie.

Oui, quand arrive le printemps, la nature parle à tous : sa voix puissante trouble l'âme même des sages. Il n'est pas de vieillesse chagrine, pas de cœur malade qui ne puisse s'empêcher de sourire ; les champs et les forêts, les oiseaux et les hommes, tout se rajeunit et se réjouit.

Sous les effluves printaniers, les arbres aux silhouettes squelettiques vont se garnir d'un gracieux feuillage : une sève généreuse va porter dans leurs moindres rameaux la vie et la beauté. Dans l'atmosphère ensoleillée et riante, voyez craqueler les bruns vernis des gros bourgeons prêts à s'épanouir ; ils vont bientôt abandonner ou chasser les tuniques qui leur ont servi de berceau, et donneront alors naissance à de vertes chevelures sous lesquelles les fronts

Digitized by Google

cannelés des géants de nos forêts se rajeuniront. Comme sous la baguette magique d'une fée bienfaisante, des feuilles innombrables vont s'étendre dans les airs, « pareilles à l'épée qui sort du fourreau, à l'éventail que l'on déplisse ou à la pièce d'étoffe que l'on déroule. Devant ce magnifique travail de la Nature, à l'aspect de cette parure si pleine de fraîcheur, l'on serait tenté de demander où donc avaient été mises en réserve ces riches tentures dont s'est ornée en un instant la demeure de l'homme. » (Kératry).

Dans nos vergers, les Cerisiers et les Pruniers sont tellement blancs qu'on les croirait enveloppés de givre : neige printanière, espoir du jardinier qu'une gelée tardive peut en une nuit anéantir !

Ici, c'est le Poirier du Japon avec des charmants bouquets aussi empourprés qu'un manteau de roi ; le Pêcher, l'Abricotier, le Pommier, constellés de fleurs blanches et roses ; là c'est l'Aubépine qui argente les buissons tandis que les Ribes ouvrent aux abeilles leurs grappes carminées

Dans les plates bandes de nos jardins,

« Chaque germe s'agite en sa prison
« D'où percera bientôt droite et ferme
« La tige, arbre, plante ou gazon. »

Comme une énorme asperge de cuivre rouge, voici *la Fritillaire* qui soulève la terre encore durcie. Charmante couronne impériale, avec tes jolies clochettes orangées !, ton diadème éphémère, en fait de révolutions ou de guerre, n'a jamais excité que l'émulation des horticulteurs qui, pour montrer aux hommes combien tu symbolises la paix, ont doublé ta couronne.

A côté, voici cette bonne et vieille *Pivoine*, à qui l'on adresse aujourd'hui si couramment un reproche de vulgarité, et qui pourtant fut pendant de longues années un des ornements les plus précieux de nos jardins. Nos richesses

Digitized by Google

végétales nous l'ont fait d'abord déprécier, puis l'introduction des pivoines de l'Orient a achevé sa déroute et l'a définitivement reléguée dans le magasin des antiquités. Et cependant qui de nous, enfants, n'a pas couvé d'un œil d'envie cette belle et grosse *Pionne.* (1) Quel bonheur de pouvoir effeuiller un à un ses nombreux pétales cramoisis!

Puis la *Dielytra spectabilis* dont la tige si frêle, mais combien gracieuse, est chargée de petites fleurs semblables à des cœurs roses ; une véritable brochette de cœurs dont nos Bretonnes se sont inspirées pour parer leurs oreilles.

Toute la tribu des ognons à fleurs *Tulipes, Jacinthes, Scilles* et *Crocus* attendent encore quelques jours pour apporter à nos parterres leur luxuriante éclosion, si fortement odorante, pendant que le *Narcisse* qui s'incline se mire aux ruisseaux aimés, parmi les *Myosotis* semblables à des bouquets de turquoises.

L'Alysse, corbeille d'argent au feuillage velouté, tache la terre de ses petites étoiles blanches tandis que le *Fraisier* brode sur l'herbe des festons en fleurs d'émail.

Voici la noble *Pensée* avec ses trois écussons, moins modeste assurément que sa sœur la violette, tant chantée par les poètes, et qui déploie au soleil du matin sa robe aux pans azurés et si délicieusement parfumée.

« Tu m'annonces, ô violette,
« La cour brillante du printemps ;
« Tu parais, j'entends la fauvette
« Et Zéphyr embellit nos champs ».

Dans les prés, que de trésors aussi pour celui qui aime la Nature !

Sur l'herbe qui reverdit, la *Primevère* avec joie brise ses langes dorés ; la première, elle nous chante l'hymne du

---

(1) Altération du mot Pœonia

Digitized by Google

renouveau ; elle est pour les fleurs ce que l'hirondelle est pour les oiseaux : elle est la messagère du printemps.

On n'a pas besoin de chercher longtemps la Primevère, grâce à l'or éclatant des corolles qui pique la verdure naissante : elle s'aperçoit de loin. Aussi quel plaisir pour les enfants d'aller la cueillir pour en composer des bouquets et des couronnes. Il leur importe peu que cette fleur charmante soit la mère de famille des Primulacées et que les savants l'aient affublée d'un nom latin : ils ne demandent à ces bons coucous ou *licocos* (1) que d'être généreux et jolis pour qu'ils puissent en confectionner facilement une pelote ou une gerbe embaumée et dorée !

Qui de nous, Messieurs, n'a vécu une joyeuse heure de jeunesse de printemps sans garder un doux souvenir de la gentille *Pâquerette*. Elle s'égaye aux feux de l'aurore, et comme une collerette ouvre ses plis de satin. Grâce à une culture soignée, elle est devenue une des plus jolies et des plus ravissantes parures de nos jardins. C'est d'elle que le poète a dit :

« Des mains de la nature
« Echappée au hasard
« Tu fleuris sans culture
« Et tu brilles sans art.
« Telle qu'une bergère
« Oubliant ses appas
« Sans apprêt tu sais plaire
« Et tu ne t'en doutes pas ! »

Mais voici venir les *Colchiques* qui marient agréablement leur robe mauve à l'or des Renoncules ou des Boutons d'or. « Bouton d'or ! l'appellation est familière, mais comme elle peint bien la fleur qu'elle désigne. Avez-vous déjà remarqué,

---

(1) Nom de la Primevère en patois artésien.

Digitized by Google

Messieurs, que certains noms de fleurs ont une véritable puissance évocatrice ! On dirait que dans une harmonieuse éclosion, ils sont des bouquets de syllabes — syllabes magiques, qui, lorsqu'on les prononce, font apparaître la fleur ! Bouton d'or est de ceux-là, le nommer, c'est la voir, cette jolie fleur qu'on dirait faite d'or martelé et verni ! ».

Au pied de cette haie qui enclôt la prairie, poussent serrées les feuilles luisantes des *Arums* dont la fleur encore enveloppée d'une gaze laissera apparaître bientôt son spathe violacé qui avec sa collerette safranée ressemble si étrangement à un pilon ou à une masse d'armes du Moyen-âge.

Pénétrons maintenant dans la forêt ; voyez ce beau tapis d'anémones, cette fleur si mobile, que le moindre zéphyr l'agite. Alors que les arbustes sont encore endormis, elle pousse entre les feuilles mortes sa petite tige garnie de trois feuilles qui bientôt étale son blanc calice aux pétales flottants. Nous avons bien dans nos parterres l'anémone des fleuristes aux gros pompons, mais qui donc reconnaitrait dans ces créatures de la science horticole notre gracile Sylvie !

Voici son compagnon, le *Muguet* aux grelots d'argent, l'un des hôtes les plus gracieux de nos bois. Dans le royaume de dame Nature il a une mission agréable : il est chargé de parfumer les bocages et nous devons dire qu'il s'acquitte fort bien de sa tâche, en honnête petite fleur qu'il est.

Dès

> « Qu'avril jaloux brûle de ses gelées
> « Le beau pommier trop fier de ses fleurs étoilées
> « Neige odorante du printemps,

on le voit apparaître dans les clairières où le soleil de Mai le caressera bientôt de ses rayons.

Digitized by Google

Voir le Muguet, c'est vouloir cueillir ; il agit sur nous comme un philtre étrange ; chacun veut en avoir quelques brins pour y trouver des souhaits de bonheur.

Cette nappe odorante de Muguet, combien de fois, enfant, l'ai-je admirée dans ma vieille forêt de Compiègne. Quoique La Fontaine ait dit que « Cet âge est sans pitié », je vous avoue que nous n'osions piétiner ces ravissantes clochettes tintinnabulant à l'unisson des gentilles anémones. Cela nous eût paru faire acte d'insensibilité, de brutalité !

Tenez, Messieurs, il y a un passage de Virgile où le doux poète nous dépeint la plus agile des Nymphes ; elle passe sur les fleurs sans les courber. C'est cette souplesse, cette légèreté qu'il faudrait avoir pour oser risquer un pied profane sur une pareille jonchée de Muguet !

Mais voici un sous bois mystérieux où Dante après Virgile eût placé une entrée des enfers. C'est un lieu solitaire, retiré, plein d'ombre et de fraicheur. C'est là que fleurit la *Pervenche*, dont l'œil bleu resplendit sur un fond de verdure sombre !

Connaissez-vous, Messieurs, une délicieuse poésie de Clovis Hugues où le poète provençal chante les étoiles et qui commence ainsi :

« Le Bébé soulignant du doigt
« L'espace où nos yeux se hasardent,
« Me dit : les étoiles qu'on voit
« N'est-ce pas des fleurs qui regardent ?

A cette question de sa fillette, le poète parti sur les ailes de sa gracieuse chimère se demande si l'enfant n'aurait pas raison, et si

« Les vastes cieux ne sont pas
« Le grand jardin bleu des planètes ?

Digitized by Google

Et convaincu volontairement d'une fiction où vibre un touchant idéalisme, il conclut :

« L'enfant est pur, doux et profond.
« Oui, ma mignonne, répondis-je,
« Les étoiles que tu vois sont
« Des fleurs dont nul n'a vu la tige ?

On ne peut certes pas dire que la jolie réponse du poète à l'enfant soit exacte au point de vue astronomique. Mais si les étoiles ne sont pas des fleurs, il est des fleurs qui sont des étoiles, et la Pervenche, la mignonne Pervenche, la fleur aimée de J.-J. Rousseau est de celles-là (1).

Je n'en finirais point, Messieurs, si je devais vous énumérer toutes les fleurs qui annoncent le retour du printemps depuis les genêts aux fleurs dorées qui sur les coteaux jettent leur note de gaieté jusqu'aux bluets et coquelicots qui vont piquer de rouge vif et de bleu d'azur les vertes moissons.

Aimons donc ces fleurs du printemps, aimons-les, non pas dans nos jardins où elles se trouvent dépaysées, mais là où il a plu au Créateur de les faire croître. Et si nous voulons goûter véritablement cette poésie printanière, cette allégresse, cette bonne humeur du renouveau, ne leur préférons pas ces espèces que l'art a amplifiées, perfectionnées, mais qui n'ont ni leur charme, ni leur simplicité.

---

(1) P. Cosserat a dépeint d'une façon magistrale dans son ouvrage : " *Nos Fleurs* " quelques unes des plantes printanières dont nous parlons. — Aussi lui avons-nous emprunté quelques passages pour rendre cette lecture plus attrayante.

(Lib. Tallandier. — Paris).

Digitized by Google

Aimons-les, telles que la nature nous les donne et, comme le conseille le poète, admirons leur beauté, respirons leur parfum, mais sans les prendre à l'air pur, à la plaine, à la forêt, car, à ces frêles créatures de Dieu, notre main, même en les caressant, enlève toujours quelque chose !

Digitized by Google

COLAS ET JACQUELINE

PAR

M. VILTART

Membre résidant

J'ai eu jadis entre les mains une *Histoire de la Ville d'Arras depuis 1812 jusqu'à nos jours d'après les chansons patoises publiées chaque année à l'occasion de la Fête Communale.*

Cette publication de onze pages, datée de 1863, portait pour nom d'auteur trois lettres : L. M. V.

L. M. V. s'appelait, m'a-t-on assuré, MONTIGNY ; il était matelassier et poëte patoisant. On lui attribuait nombre de chansons de la Fête avant 1858. Dans la chanson de cette dernière année, il est question des matelassiers et de lui.

COLAS, *disait :*

V'la qu' par des nouviaux procédés
Tous chés mat'lassiers sont usés ;
Leu's bras, leu's baguett's réformés ;
L'machine à carder
Vient d' les culbuter.
Y faudra leu' faire enn' pinsion
Ou bien les mettr' à la *Maison.*

Digitized by Google

JACQUELINE, *répondait :*

Va, ch' l'affaire lau n'est point finie.
Gn'a parmi eux in homme d'esprit ;
Sin coup d'œil est approfondi ;
Savant comm' in livre,
Cantant comme enn' fille,
Inn' voudra pon qu'chés Artésiens
Seuch'nt moins malins qu'chés Limousins.

J'avais remarqué dans l'Histoire d'Arras depuis 1812, le *Curriculum vitæ* de Colas et de Jacqueline et pris des notes que j'ai retrouvées.

L'histoire vraie de ceux qu'on a appelés nos Ancêtres peut donc et doit être restituée; je n'ajoute pas *ne varietur*.

* * *

Au mois d'Août de l'An de Grâce 1812, Colas et Jacqueline partent, bras dessus, bras dessous, d'un des villages qu'arrose la Scarpe et viennent pour la première fois à la ducasse. Ce sont deux amoureux : Colas, brave et solide campagnard, grand buveur de bière, est tout fier de *sin biau capieu ;* Jacqueline, accorte et fraiche paysanne, mais vraie fille d'Eve qui sait parer ses charmes, a acaté *in bieu bindon,* coiffure de l'époque en dentelle ; et elle dit naïvement :

Cha m'est nécessaire,
I' m' faut cha pour plaire.

On s'amuse, on rit, on danse ; chaque année ramène les mêmes plaisirs ; mais Jacqueline s'ennuie de rester demoiselle et voudrait bien être madame. En 1816, Colas l'épouse enfin et lui jure fidélité devant le chansonnier. Heureuse union que le ciel bénit ! En 1818, Jacqueline met au jour ch' tiot Robert, premier du nom.

Digitized by Google

Cependant, madame Colas est devenue une experte jurée des plaisirs de la Fête ; elle fait fi des saltimbanques et de leurs parades ; aussi s'écrie-t-elle en 1820 :

A l' comédie j' veux cor aller,
Car cha sait trop bien m' habanier ;
Mais surtout ne va pu m' faire grimper
Jusqu'a ech' quatrième,
Du qui gnia pas de femme ;
Chés garchons r' qu' minch' rotte à crier ;
Ravise Jacqueleinn à ch' poulier !

L'année suivante, Jacqueline est au comble du bonheur: elle a une petite fille, mais adieu le plaisir !

Colas la décide à se mettre en route par ce couplet superbe:

Bah ! T'es toudis gênée comme cha,
J' tu dis cor in coup qu' ti varas.
Pour nous tiott' g'nia mi d'imbarra,
A cout' qu'ech-tu diche :
Tu l'y laveras s' qu'miche,
Ses bas, sin bonnet, sin cotron,
Tu l'marras chez t' tante Louison !

En 1825, un nuage passe dans le ciel bleu de Jacqueline; son petit garçon a eu les poquettes ; mais, grâce à Dieu,

Le petit Robert est guéri
De cette cruelle maladie.

De 1826 à 1836, Jacqueline offre à son mari trois nouveaux rejetons, tiot Jean, tiot Jacques et une petite fille dont la grave Histoire a malheureusement omis de recueillir le nom.

Colas a sans doute perdu la tante qui gardait si bien les enfants ; car il est d'avis en 1838 d'aller tout seul à la fête.

Digitized by Google

« Pas de ça », lui crie Jacqueline :

Ah ! Tu voudrau bien que j' restrau,
Pour tin aller tout seul Arrau !
Mais n' crois pon qu' cha ira comme nau.
Eg' voué ed' n'infilure,
Eg' connau e l' n'allure,
Si j' tu léchau tout' liberté
Tu t' perdrau bien in vérité.

En 1839, Colas se propose de conduire Jacqueline dans une baraque où on ramassait plus de pommes cuites que de gros sous.

Tiens, si tu veux rire ed bon cœur,
Nous irons vir' in fier acteur,
Mais surtout n' va pon avoir peur
D' s' humeur bachique,
Y s'appelle Lachique.-
Tu resteras tout stuféfait
De ses bieux portraits.

Mais déjà l'âge arrive. Les enfants grandissent, il faut songer à les établir. En 1842, Jacqueline rappelle son folâtre époux à la raison :

Colas, tu n' pinses qu'a t'abanier,
A t' fille tu devraus plutôt songer,
V'la qu'elle est en âge d' es marier.
Conduis-la tout de bon
Danser din ch' grand rond,
Lau fais-li vir que'uq gros monsieux
Qu'al pourraut prindre pour amoureux.

Hélas ! Hélas ! Les ans s'entassent de plus en plus sur les têtes chauves de Jacqueline et de Colas.

Une carette à baudet amène à la fête ces pauvres vieux.

Digitized by Google

En 1851, en voyant partir le ballon de la fête avec un de nos concitoyens comme passager, Colas soupire :

J' n' s'rau jamais assez hardi
Ed' faire comme M. Nocq-Deusy.

Enfin, en 1852, le héros arrageois meurt à Monchy-le-Preux d'une attaque d'apoplexie et sa veuve inconsolable le suit bientôt dans la tombe.

***

Arras ne porta pas longtemps le deuil de ceux qu'on a appelés nos Ancêtres ; en 1853, un poëte les ressuscitait et, depuis, chaque année, Colas et Jacqueline chantent la Fête d'Arras dans un entretien critique, satirique et patois, sur l'air immortel du Carillon. On a plus d'une fois donné d'autres noms aux deux protagonistes de la chanson : Zabette et Batiche, Agathe et Polycarpe, Jacques et Marguerite, Baluchard et Félicité, Chicard et Madeleine, Robin et Marion ; mais Colas et Jacqueline n'ont jamais manqué d'interprête.

Souhaitons qu'ils en aient toujours.

Digitized by Google

Digitized by Google

VARIATIONS

SUR DES

THÈMES CONNUS

PAR

M. Edmond PILAT

Membre honoraire

ADAM ET ÈVE

I

Adam et Ève, heureux, régnent sur la nature ;

Les beaux fruits de l'Eden forment leur nourriture,
Et Dieu leur a soumis tout le monde animal.
Mais le serpent jaloux de ce bonheur total,
Pour les faire déchoir, auprès d'eux s'aventure.

» Ève ! Que ne prends-tu de ce fruit qui procure
» La science de tout, du bien comme du mal ? » —
» Dieu nous l'a défendu. » — « Vous serez son égal,
» En y goutant. » – « Mais nous mourrons! » — « Quelle imposture !

Digitized by Google

» Votre âme est immortelle et tout bien vous est dû. » —
Et le serpent perfide, à l'arbre suspendu,
Cueille le fruit vermeil, car Eve hésite et doute,
Puis l'offre. — Elle aussitôt mord au fruit défendu ;

Et le partage en deux afin qu'Adam le goute.

II

Le serpent fuit sous l'herbe et le destin s'achève.

Après avoir gouté du fruit, Adam et Eve,
Aux ordres du Très-Haut ayant contrevenu,
Leurs yeux s'ouvrent soudain ; chacun voit qu'il est nu ;
Leur candide bonheur s'est enfui comme un rêve.

Pour la première fois, sur la vierge, Adam léve
Un regard attentif, et le couple ingénu
Ressent à ce contact un grand trouble inconnu ;
La honte suit bientôt cette surprise brève.

Puis ils ceignent leurs reins. Malgré tout éprouvant
De leur amour charnel le pouvoir décevant,
Ils veulent d'un baiser raffermir leur courage....
Mais soudain retentit la voix du Dieu vivant !

Et le couple éperdu disparaît sous l'ombrage.

Digitized by Google

III

Mais de nouveau la voix éclate dans l'espace.

« Adam, Adam, où donc es-tu ? » — Cachant sa face,
Adam, saisi d'effroi, lui répond : « Eternel,
» Etant nu, je n'osais me rendre à votre appel. » —
» Tu savais être nu? » — « Seigneur la peur me glace!» —

» Tu mangeas donc des fruits objets de ma menace? » —
» J'y fus poussé par Ève, et son pouvoir est tel,
» Que le serpent la prit pour me tromper. » — « Mortel,
» Tel sera donc ton nom et celui de ta race ;

» Tu gagneras ton pain par un rude labeur,
» La femme enfantera toujours dans la douleur,
» Et, sorti du néant, tu deviendras poussière.
» Pourtant je t'enverrai quelque jour un Sauveur,

» Et quiconque croira, vivra dans ma lumière ! »

Digitized by Google

ÉLIÉZER

I

Le soir Éliézer revient à la fontaine.

Hellé se trouve là, solitaire et hautaine ;
Ses grands et beaux yeux noirs, sur l'intrus attachés,
Sont comme deux faucons sur un gibier lachés,
Mais le ton de sa voix dissimule sa haine.

« Étranger, lui dit-elle, Oh ! j'en suis bien certaine,
« Quand pour fixer ton choix, parmi nous tu cherchais,
« Tâchant de découvrir nos mérites cachés,
« Tes regards et les miens s'accordèrent sans peine.

« Je te plus ; je le vis, car tes yeux sont loyaux ;
« Si tu pris Rébecca pour les destins royaux,
« C'est qu'elle est, selon toi, plus digne de les vivre
« Qu'elle ait donc Isaac et garde tes joyaux,

« Mais moi, Bel Étranger, c'est toi que je veux suivre ».

II

Éliézer courba la tête devant elle.

Certes, au premier regard de la vierge si belle,
Le poison du désir a coulé dans son sang ;
Pouvait-il la conduire à son maître en pensant
Qu'il la convoiterait en son cœur infidèle.

Digitized by Google

Maintenant elle s'offre et l'amour le harcèle ;
Mais il voit aussitôt son maitre subissant
L'assaut des sombres yeux et leur charme puissant,
Alors la jalousie en son cœur se décèle.

Et puisque Rébecca se fie à l'étranger,
Peut-il, sans deshonneur, l'exposer au danger ?
Malgré tout il hésite, il craint puis il espère.
Sur son visage froid pas un trait n'a changé.

Souriante Hellé dit « Viens parler à mon père ».

Digitized by Google

LIA

Lia l'accompagnant, au gré de son caprice,
Jacob s'en fut trouver son beau-père Laban :

« Mon maître, lui dit-il, voici le bout de l'an ;
« Depuis que, — sept hivers, — je suis à ton service
« J'ai beaucoup travaillé. Contemple tes troupeaux,
« Par milliers tes brebis te prodiguent leur laine,
« Tes bœufs, gras et luisants, font miroiter la plaine,
« Dis-moi, chez tes voisins, en est-il de plus beaux ?
« Jamais je ne reçus la moindre récompense ;
« Certes mes propres biens ont aussi prospéré,
« Je puis vivre en repos ; mais j'avais espéré
« Reçevoir les faveurs qu'un bon maître dispense,

« Et que fais-tu pour moi ? Tu me promets Rachel,
« Au festin nuptial, près d'elle je prends place,
« Pour de chastes baisers devant tous je l'enlace,
« Dans ma coupe elle goute aux vins, à l'hydromel,
« Sa gorge, pur joyau, qu'un voile épais protège,
« Charma pourtant mes yeux ! Donc mes droits sont [certains !
« Oui, mais la nuit venue et tous flambeaux éteints,
« On conduit sous mon toit mon épouse en cortège,
« Aux doux sons de la flûte, aux cris d' " Alléluia »,
« Je la reçois au lit des mains de ses compagnes,
« Or, quand le gai soleil réjouit les campagnes,
« Je m'éveille et qui vois-je à mes côtés : Lia !

« Ainsi tu m'as trompé par cette ruse insigne ;
« Ne crois pas cependant que j'en garde rancœur ;
« Ta fille a su trouver le chemin de mon cœur,
« Je la garde, Laban. Mais toi sois juste et digne,

Digitized by Google

« Remplis l'engagement que tu pris envers moi,
« En m'accordant Rachel, toujours vierge et nubile.

« Tu me fus, je l'avoue, un serviteur habile,
« Dit Laban, mais Rachel, que tu veux sous ta loi,
« Doit, par ses tendres soins, adoucir ma vieillesse.
« Je t'ai donné Lia, non pas sans quelque bien
« Que tu fis prospérer en surveillant le mien,
« Ne t'ai-je pas ainsi fait ta part de richesse ?

« Quant à ce changement dont tu me fais grief,
« Je répondrai ceci : Chez nous il est d'usage
« Que la cadette soit donnée en mariage
« Après sa sœur aînée. Or, tu veux derechef
« Entrer dans ma maison pour une autre alliance ;
« C'est mon vœu le plus cher, mais nous verrons plus tard
« Reprends donc le travail gaîment et sans retard,
« Un jour tu recevras le prix de ta vaillance. »

Lia lui répondit : « Père, écoute mon époux,
« Il se plaint, à bon droit, d'un injuste salaire ;
« Il te demande peu. Rachel a su lui plaire,
« Accède à son désir ; sinon crains son courroux.
« Qui donc surveillerait tes troupeaux et tes terres,
« Des loups et des voleurs défendrait ton bétail,
« Obligerait aussi tes valets au travail,
« Si Jacob allait vivre au pays de ses pères ?

Laban, tout soucieux, voudrait bien transiger :
« La sagesse, dit-il, a parlé par ta bouche ;
« Tu désires Rachel pour partager ta couche,
« Tu l'auras. Mais enfin, j'ai bien droit d'exiger
« Quelque léger tribut compensant son absence ;
« Amène-moi demain, choisis dans tes troupeaux,
« Cent moutons bien laineux, alertes et dispos,
« Et Rachel à Jacob devra l'obéissance.

Digitized by Google

« Mais je ne puis ainsi perdre tous mes enfants,
« Comme si l'Eternel n'eut pas béni ma couche ;

« Qu'il fasse le serment, que j'attends de sa bouche,
« De demeurer encore ici pendant sept ans. »
« Mes peines, dit Jacob, me seront plus légères,
« Car, si vingt-huit saisons, j'ai travaillé pour toi,
« Endurant leur rigueur, c'est qu'en Rachel j'eus foi !
« J'accepte volontiers l'accord que tu suggères. »

Dès l'arrangement fait, Laban s'est vite résigné,
Rachel supportait mal son humeur despotique ;
Lia qui put goûter au bonheur domestique,
Estime qu'il comporte un repos bien gagné.

Rachel fut au logis, dès paiement de la dette.
Soumise, au chant du coq, à l'époux matinal,
Elle vaque au ménage, agit, prend bien du mal,
Et songe, avec regret, qu'elle est sans sœur cadette.

Digitized by Google

MOÏSE SAUVÉ DES EAUX

La juive Jocabed vient de donner le jour
Au fils qu'elle conçut et porta dans la crainte ;
Merveilleux de beauté, l'objet de son amour
Des grâces du Très-Haut porte déjà l'empreinte.
Le cruel Pharaon, qui craint l'accroissement
Du peuple d'Israël, nombreux malgré l'épreuve,
Veut que tout enfant mâle, à son avénement,
Soit jeté sans pitié dans les ondes du fleuve.

C'est pourquoi Jocabed vit toujours dans la peur ;
Et, sans cesse aux aguets, anxieuse, elle observe,
Ecarte l'étranger au visage trompeur,
Dérobe à tous les yeux l'enfant qu'elle préserve
Et recherche pour lui les plus secrets abris.
Or, maintenant il est caché dans une étable,
Où les agneaux bêlants peuvent couvrir ses cris ;
Ceux-ci sont plus aïgus, aussi l'angoisse accable
Jocabed qui mourrait si son fils était pris.

Son amour avisé lui suggère une ruse.
Elle sait Thermothis, fille du Pharaon,
Compatissante et bonne et que toujours elle use
De son pouvoir pour les bienfaits ou le pardon.
Et comme Jocabed sait que la jeune fille
Revient souvent au Nil afin de s'y baigner,
Elle arrête son plan. Saisissant sa faucille,
Elle coupe des joncs, en façonne un panier
Qu'elle enduit, avec soin, de poix et de bitûme ;
Puis y met son enfant et l'expose à l'endroit
Du Nil, où Thermothis se baigne de coutume.
Le site est merveilleux et lui plaît à bon droit,

Digitized by Google

Là le Nil calme et clair forme un beau lac tranquille,
Où les fleurs de lotus miroitent sur les eaux.
Enfin pour ménager une présence utile,
Elle cache tout près, au milieu des roseaux,
Sa petite Marie, enfant sage et prudente,
Qui sans peine saura répéter sa leçon.
Puis adressant au Ciel une prière ardente,
Elle abandonne aux flots son tendre nourrisson.

La rive est solitaire et propice au silence ;
Les grand ibis neigeux et les rouges flamants,
Une patte dans l'eau, songent. Leur indolence
S'éveille quelque peu quand des vagissements
S'élèvent plus aïgus de l'étroite nacelle.
Alors l'oiseau s'étire et prend un lourd essor,
Agitant dans les airs la pourpre de ses ailes ;
Puis le calme revient sur le lac et tout dort.

Mais voici Thermothis et ses jeunes suivantes.
On dirait un joyeux envol de papillons ;
Car les écharpes d'or, les étoffes mouvantes,
Les écrans diaprés aux mains des négrillons,
Font vibrer au soleil les couleurs éclatantes ;
Et les sauts et la danse et la course et les jeux,
Rendent les corps dispos et les âmes contentes ;
Aussi de leurs ébats les ris sont les enjeux.

Arrivant près du Nil, loin des yeux indiscrets,
Elles laissent tomber leurs voiles inutiles,
S'avancent dans l'eau fraîche et les ibis sacrés,
Posés un peu plus loin, sur la crête des îles,
Peuvent seuls admirer la grâce et la souplesse
Des beaux corps juvénils, ambrés par le soleil,
Des membres arrondis que la brise caresse
Et la fraicheur que l'eau met à leur teint vermeil.

Digitized by Google

Voici que Thermothis entend des cris étranges
Elle accourt au panier où la juive à dessein
Laissa le bel enfant dépouillé de ses langes,
Et le prend aussitôt, le presse sur son sein ;
Et l'enfant apaisé, posant partout sa bouche,
Cherche en vain sur la vierge à contenter sa faim :
« O mes sœurs, accourez ! Car la pitié me touche,
« Voyez ce jeune enfant que je délivre enfin ;
« C'est sans doute le fils de quelque pauvre juive ;
« Regardez, il est beau ; son visage est charmant,
« Mes sœurs emportons-le, soignons-le pour qu'il vive ;
« Mais il a faim, par qui remplacer sa maman ! ».

Or voilà que Marie accourt à ce tumulte ;
Elle écoute, paraît se rendre à leurs appels
Et prend un triste front bien que son cœur exulte :
« Princesse que Dieu mit au dessus des mortels,
« A qui tout se soumet et doit obéissance,
« Je puis, si tu le veux, contenter ton désir.
« Ma mère avait un fils qui fut, dès sa naissance,
« Arraché de ses bras et que l'on fit mourir ;
« Depuis elle gémit et ses seins inutiles
« Lui rappellent toujours sa douleur et son deuil.
« Donne-lui donc l'enfant ». — Ces paroles subtiles
Qui séduisent son cœur et flattent son orgueil,
Satisfont Thermothis. Elle veut voir la juive,
Et ceux, qui de ses soins, se porteront garants.
Et la fillette alors, heureuse qu'on la suive,
Conduit la jeune troupe auprès de ses parents.

Jocabed, aux aguets, voit venir la princesse ;
Elle poursuit son but, et composant ses traits,
Muant ses pleurs de joie en larmes de tristesse,
Elle est l'infortunée à qui furent soustraits

Digitized by Google

Ses seuls biens par la mort de sa progéniture.
Mais Thermothis lui dit : « Pauvre femme, j'appris
« Par ta fille déjà le deuil qui te torture ;
« Je ne te rendrai pas l'enfant que l'on t'a pris,
« Hélas ! Mais entends bien mes promesses formelles,
« Sois secourable et douce à ce pauvre orphelin,
« Soigne-le, nourris-le du lait de tes mamelles,
« Enveloppe son corps dans des langes de lin,
« Enfin procure lui tous les soins de l'enfance,
« Et je te donnerai l'appui du Pharaon ». —

Mais Jocabed s'émeut et garde le silence,
Dans ses bras maternels, elle prend l'enfançon,
Calme le cher bébé que sa mamelle allaite,
Puis elle dit alors « Petit, bois à mon sein,
« Car ta bouche d'enfant pour le sucer est faite ;
« Puisqu'on me prit mon fils pour un cruel dessein,
« Que ce lait que tu bois, te voue à ma tendresse ! — »

Et Thermothis sensible au marternel accent,
Pour garder Jocabed auprès d'elle, la presse
De la suivre au Palais et la juive y consent.

Digitized by Google

JAEL

I

Après que Débora, du peuple indifférent,
Eut enflammé le cœur par ses chants prophétiques,
Les soldats de Barak, entonnant des cantiques,
Assaillent Sisera sur le bord du torrent. (1)

Et le peuple d'Hastor, malgré le triple rang
De neufs cents chars de fer, aux parois hermétiques,
Fauché comme un blé mur, sous les coups frénétiques
Des fils de Zabulon, ou succombe ou se rend.

L'orgueilleux Sisera, si fier de sa puissance,
Abandonne du coup sa force et sa jactance ;
Il tremble, humilié, sous la main d'Israël.

Il saute hors de son char et fuit dans la broussaille,
Comme un enfant qui craint le danger qui l'assaille,
Il cherche asile aux pieds d'une femme : Jaël.

II

Il sait que son époux, Hébert le Kénien,
Est à Tsaannaïm ; sa tente est près d'un chêne ;
L'espoir d'un bon accueil près de Jaël l'amène,
Car tous les deux, jadis, rêvaient d'un doux lien.

Il s'approche ; elle dit : « Mon seigneur, ne crains rien ;
« Entre. » Elle étend sur lui son grand manteau de laine
« Un peu d'eau ? J'ai couru, dit-il, à perdre haleine. »
« Prends ce lait, dit Jaël, il te fera du bien. »

---

(1) Le Kison.

Digitized by Google

« Je t'en prie, à présent, dehors reste en attente,
« Si mon ennemi vient et dit, montrant ta tente,
« Quelqu'un est-il ici ? « Tu lui répondras : « Non. »

« C'est cela, dors, que Dieu t'accorde d'heureux songes ! »
Et Sisera repose en bénissant son nom.
Jaël est satisfaite, il croit à ses mensonges.

III

Harassé, Siséra d'un lourd sommeil s'endort.
Jaël guette son souffle ; elle allume sa lampe ;
Le moment est venu ! Dehors est une hampe
Qu'un fer aigü termine ; elle se glisse et sort,

S'en empare et prenant son maillet le plus fort,
Auprès de Sisera, doucement, elle rampe,
Lui découvre le front, met l'épieu sur la tempe
Et d'un coup du marteau l'enfonce sans effort.

Le crâne est transpercé, l'épieu s'enfonce en terre ;
Sisera gît sans souffle et Jaël, solitaire,
Regarde sans effroi le front qu'elle a chéri.

Barak vient à passer : « Entre donc sous ma tente,
« Mon seigneur, dit Jaël, qui l'aguiche et sourit,
« Vois ce qu'a fait d'un lâche, en ce jour, ta servante. »

IV

Fidèle observateur des lois de l'Eternel,
Barak ne comprend pas cette voix qui le tente,
Mais louant le Haut-fait de l'étrangère, il chante,
Ainsi que Débora, la gloire de Jaël.

Digitized by Google

PRIÈRE DE JOB

Job se recueille et prie, étendu sur la paille :

» Seigneur, pour vous servir, je n'ai rien fait qui vaille ;
» A condescendre au mal parfois je fus surpris ;
» Mes actes trop souvent sont dignes de mépris,
» Mon épouse, à bon droit, me bafoue et me raille.

» Les maux dont je jouis ne sont pas à ma taille ;
» Vous m'aviez tout donné, vous m'avez tout repris,
» Soyez loué, Seigneur, pour vos bontés sans prix,
» Je bénis votre droite à tout coup qui m'assaille.

» Rachel, me comparant à vos bons serviteurs,
» S'irrite ou se complait en d'inutiles pleurs ;
» Ne prêtez pas l'oreille à son humeur jalouse,
» Et par de plus grands maux complétant vos faveurs,

» Seigneur, à mes côtés, maintenez mon épouse. — »

Digitized by Google

BALAAM ET SON ANESSE

Balac, roi de Moab, fait mander son devin
Pour maudire Israël et bénir sa milice ;
Balaam y consent et bien pourvu de vin,
Le corps enmitouflé de son épais cilice,
Bien chaussé, bien repu, son baton bien en main,
Il fait mettre le bat sur sa docile ânesse ;
Puis il part. Mais voici qu'au milieu d'un chemin,
Sa monture s'arrête et Balaam la presse,
Mais la bête résiste et ne bouge un sabot ;
Il léve son baton et frappe la bourrique.....
Vains efforts ! Il s'emporte .... A quoi bon ? Il a beau
Menacer de la voix et jouer de la trique,
Rien n'y fait. Sous ses coups, la rétive s'abât ;
Mais le Seigneur, à qui tout prodige est facile,
Lui permet ce langage : « Comment ta main me bat ?
» Suis-je pas d'ordinaire une bête docile,
» De même que mes sœurs ? Déplorable Devin,
» Toi, qui prétends tout voir, arrête et prends bien garde !
» Depuis un bon moment que tu me bats en vain,
» Faut-il que ce soit moi qui te dise : Regarde. — »

A ces mots le Seigneur, lui dessillant les yeux,
Balaam, devant lui, voit un spectacle étrange :
Comme un épouvantail dressé sur des épieux,
Lui barrant le chemin, debout, se tient un ange.
Balaam, effrayé, fait vite ce qu'il faut,
Pour apaiser le Dieu dont il subit l'emprise ;
Et lorsqu'il eut juré d'obéir au Très-Haut,
Qui veut que, malgré lui, sa bouche prophétise,
L'élu de Dieu se tut.

Digitized by Google

Mais l'ânesse parla

Aimant philosopher et sachant l'importance
Du privilège indu que Dieu lui faisait là,
Elle dit : « O mon maître, évite la jactance ;
» Si Dieu pour te parler s'est servi de ma voix,
» Pour instruire Israël, s'il a choisi la tienne,
» Nous sommes tous les deux égaux devant son choix.
» De ce jour mémorable afin qu'on se souvienne,
» Désormais, moi, ma race, et sa postérité,
» Nous voulons, en chemin, si ce désir nous hante,
» Nous arrêter et prendre un repos mérité,
» Et ce, malgré l'insulte et la trique méchante.
» D'ailleurs qu'on prenne garde à l'archange irrité
» Qui pourrait être là. Si le baton sinistre
» Même ne l'atteignait, qu'on sache, en vérité,
» Que, sacrilège inique, il frappe son " ministre ". »

Digitized by Google

SALOMÉ

I

Jalousie

La fille de l'esclave est au palais d'Hérode.

« Lara, dit le monarque à la vieille qui rôde
Près du trône, en poussant sa fille aux seins menus,
« Approche et que l'enfant danse. » Pas ingénus,
Gestes ensorceleurs.... L'habile enfant minaude,

Ses pieds battent le sol ; sous son haleine chaude
Se gonflent ses beaux flancs. et ses petits seins nus
S'offrent fermes et durs, quand ses bonds contenus
Entrouvrent sa tunique aux boucles d'émeraude.

Ainsi qu'un gai soleil réchauffe le vieillard,
L'ardent désir transperce Hérode de son dard ;
Trahi par ses yeux fous quand le beau corps l'effleure
Sa fille, qui le guette, a surpris son regard.

Salomé songe : « Il faut que cette esclave meure. »

II

Vengeance

Celle qui livra Jean médite sa vengeance.

Digitized by Google

Quand la jolie enfant eut terminé sa danse :
« Petite, lui dit-elle, Aurore du Printemps !
« Ta gorge s'est brûlée à danser si longtemps,
« Ce jus frais de citron te conviendrait, je pense.

« Et puis danser si bien mérite récompense,
« Prends ce collier d'onix, ces anneaux éclatants,
« Pour tes bras nus... Pourquoi ces gestes hésitants ?
« Comment, tu ne veux pas.... mais refuser m'offense!

« Prends ces bijoux légers, j'en possède à foison !
« Et ces beaux cercles d'or pour dompter ta toison ;
« C'est celà..... Maintenant goutons à ce breuvage. »
Mais la subtile enfant a flairé le poison,

Et, prompte, elle s'enfuit d'un bond de chat sauvage.

Digitized by Google

LA REINE DE SABA

Voici Jérusalem. Faisant dresser sa tente,
La reine de Saba profite de l'attente
Pour recevoir les soins qu'exige sa beauté.
L'eau rafraichit son corps ; et puis, tout voile ôté,
Elle se livre aux mains d'une habile servante.

Les plus rares parfums, les onguents que l'on vante,
Les atours dont le prix, l'éclat, la nouveauté,
Font valoir, à souhait, sa double royauté,
Sont pour elle assortis par une main savante.

Le henné, le cinabre, et le baume ou le fard,
Agrandissent ses yeux et rougissent ses lèvres ;
L'esclave astucieuse est habile en cet art.
Se parant des joyaux de ses meilleurs orfèvres,
Elle peut du Monarque affronter le regard.

Digitized by Google

DAVID & LE PROPHÉTE NATHAN

Le prophète Nathan, par son zèle incité,
Vint à David et dit : « Dans la même cité,
Deux hommes voisinaient : l'un pauvre et l'autre riche.
Mais celui-ci, malgré ses biens, était fort chiche ;
En grand nombre ses bœufs paissaient dans ses vergers,
Plus de neuf cents moutons occupaient ses bergers,
Le blé poussait en masse où passait sa charrue,
Il mettait son bonheur en sa richesse accrue.

Quant à l'autre, en raison de grands revers subis,
Il n'avait pour tout bien qu'une pauvre brebis,
Une douce brebis, bien blanche et bien gentille,
Qu'il soignait tendrement, aimait comme sa fille,
Enmenait à sa table, et de sa propre main
Nourrissait comme lui de laitage et de pain.

Or certain jour le riche apprit par un message
Que l'un de ses amis, s'arrêtant au passage,
Arriverait bientôt, sous son toit, pour le voir.
Voulant fêter son hôte et le bien recevoir,
Il songea tout d'abord à choisir dans sa troupe
Quelque animal bien gras du dos et de la croupe,
Qui promit bonne chair. A l'avarice enclin
Se ravisant, il prit la brebis du voisin,
Et, sans plus reculer devant cet acte inique,
Il la fit égorger par sa gent domestique.
Pour qu'elle en fit le mets offert au voyageur.

Et David s'écria : « Par l'Eternel Vengeur,
Ce riche a mérité la mort ! » — « Tu fus cet homme,
Lui dit Nathan, toi qui, pour égayer ton somme,
Fis saisir Bathshéba, femme de l'Hétien ;
Et certes ton forfait fut pire que le sien,

Digitized by Google

Livrant aux fils d'Ammon, ton serviteur Urie :
A bon droit sur toi-même éclatait ta furie,
Quand tu criais vengeance! » — A ces mots, dans son cœur,
David se reconnût un insigne pécheur.

Il dit : (D'après les Psaumes XLII ET LI)

Dieu ! Prends pitié de moi dans ta bonté,
Par ta miséricorde efface en moi mes fautes,
Lave-moi tout entier de mon iniquité,
Car je le sais, le crime est aujourdhui mon hôte !
J'ai péché contre toi, mais toi sois juste en ta rigueur,
Sois équitable en ta sentence ;
Pour que la vérité existe dans mon cœur,
Fais entrer la sagesse au fond de ma conscience.

Mon âme après toi soupire, o mon Dieu !
Comme la biche aspire à l'eau fraiche qui coule.
Mes larmes sont ma nourriture à toute heure, en tout lieu!
Ou donc est l'heureux temps, où précédant la foule,
Je m'avancais vers ta maison,
Je dansais devant toi, je chantais ta louange !
Mon péché, maintenant, accable ma raison ;
Crée en moi un cœur pur, que ton Esprit me change.

O Dieu ! Délivre-moi du sang versé,
Ma voix proclamera l'effet de ta miséricorde,
J'enseignerai ton but à ceux qui l'auront transgressé.
Je chanterai ton nom sur la flûte ou la corde.
S'il n'était par toi méprisé,
J'offrirais, sur l'autel, le sang du sacrifice ;
Mais ce qui plait à Dieu, c'est un esprit brisé,
Et c'est un cœur contrit, touché par sa justice.

Digitized by Google

LES CONSÉQUENCES

D'UNE TACHE D'ENCRE

(1809)

PAR **M. le Chanoine VERGNEAU**

Membre résidant

Au nombre des *Centenaires* célébrés en France, pendant cette année 1925, il y a celui de la mort du pamphlétaire célèbre : *Paul-Louis Courier.*

Cette mort fut tragique, et, s'il faut l'avouer franchement, assez peu glorieuse ; on aurait pu, sans inconvénient, la passer sous silence. Avant d'en dire le nécessaire, je veux vous entretenir de la vie de l'homme de lettres, et tout particulièrement d'un incident qui, sans grande importance en lui-même, eut pourtant les conséquences les plus inattendues, les plus fâcheuses.

Paul-Louis Courier fréquentait aussi souvent que la chose lui était possible, les bibliothèques publiques ; et il lui arriva, par deux fois de barbouiller avec de *l'encre,* les manuscrits qu'il compulsait : une première fois à Strasbourg, et j'ignore quelles furent les conséquences de sa maladresse ; une seconde fois, à Florence, mais là, bien loin que l'affaire allât toute seule, diverses circonstances

Digitized by Google

lui donnèrent une gravité exceptionnelle, que j'ai cru intéressant de rappeler.

Disons d'abord que Courier était passionné pour *le Grec*. Placé à quinze ans dans un établissement scolaire à Paris, et devant y étudier les sciences en vue du service militaire, il négligea ses professeurs de mathématiques, *Callet et Labbey*, et prit des leçons de M. *de Vauvilliers* professeur de langue grecque au Collège de France. Au lieu de « *piocher* » ses livres de trigonomètrie et d'algèbre, il feuilletait les dialogues de *Lucien* et l'*Iliade* d'Homère : « *Je donnerais toutes les vérités d'Euclide pour une page d'Isocrate,* disait-il volontiers.

Lancé malgré lui dans la carrière des armes. il n'abandonna jamais ses auteurs favoris, et jusque dans la mêlée, il trouvait le moyen de converser avec *Isocrate, Lucien*, *Sapho* et *Longus*.

J'ai nommé *Longus*, c'était son auteur préféré : un auteur dont on ne sait rien, sinon que, vivant au IV^e^ siècle de notre ère, il avait composé et publié un conte charmant sous le titre : *Daphnis et Chloé*.

Parlant de cette œuvre plus licencieuse que naïve, Sainte-Beuve l'appelle « *le dernier mot pastoral de l'antiquité païenne* ».

Daphnis et Chloé resta ignoré pendant tout le Moyen-Age ; il courait le risque de l'être longtemps encore ; mais, par bonheur pour lui, un exemplaire tomba sous les yeux du plus charmant de nos traducteurs français : *Jacques Amyot*, évêque d'Auxerre et précepteur des Enfants de France. Amyot lut le petit roman grec, il l'admira, il le traduisit et du coup le rendit célèbre pour toujours.

Cependant, notre Paul-Louis Courier jugea que la traduction trop large n'était qu'une « *belle infidele* » et il rêva de l'affiner et de la rendre aussi parfaite que possible ; de plus, elle avait une lacune assez considérable et il ne désespéra pas de pouvoir la combler un jour.

Digitized by Google

Là-dessus, à la fin de 1807, ou au commencement de 1808, il se trouvait à Florence et visitait la fameuse bibliothèque connue sous le nom de la *Laurentienne*. Grâce à une recommandation de Monsignor Marini et de l'abbé Andrés, il obtint du bibliothécaire *Francesco* de *Furia*, de pouvoir étudier à loisir le manuscrit grec contenant le roman de Longus ; et en le parcourant, voilà que lui apparaît dans son intégralité, le passage dont on regrettait l'absence dans toutes les autres éditions.

Sa joie fut grande ; mais il la cacha et, sans rien dire au bibliothécaire, il se promit de revenir au plus tôt afin de copier le précieux fragment.

L'occasion s'en présenta, deux ans après.

Après Wagram, juillet 1809, plus dégoûté que jamais du fracas des batailles, même quand elles se terminaient par la victoire, Paul-Louis Courier quitta brusquement son corps d'armée, sans prendre la peine de se faire autoriser ; et risquant d'être pris pour ce qu'il était en réalité, je veux dire un déserteur, il passa d'Autriche en Suisse, de Suisse en Italie, et, avec une impatience d'amoureux accourut à Florence.

A peine arrivé, il se présente au domicile du bibliothécaire *Furia*. Avec celui-ci et un autre savant du nom de Bencini il pénètre dans la Laurentienne. Le manuscrit est apporté. Courier annonce aux deux Italiens son intention de faire imprimer le texte de la pastorale conformément à ce manuscrit.

« Cette édition, ajoute-t-il, ne pourra manquer d'être favorablement accueillie, d'autant qu'elle fera connaître au public tout un *long fragment demeuré inconnu jusqu'à présent* » — Et *quel fragment* ? s'exclamèrent les deux Italiens ? — Mais *celui-ci*, dit Courier, leur indiquant du doigt telle et telle page de l'exemplaire. »

Or, le sieur *Furia* avait, pendant de longs mois, étudié le texte de Longus, et jamais il ne s'était aperçu que son

Digitized by Google

édition Florentine contenait ce qui manquait aux autres éditions.

Lui apprendre ce qu'il ignorait et ce qu'il aurait dû savoir, c'était l'atteindre dans son prestige, le blesser dans son amour-propre. « *Sa surprise fut extrême*, écrivit Louis Courier, et quand il eut reconnu que ce morceau n'était pas seulement de quelques lignes, mais de plusieurs pages, il me fit pitié, je vous assure. D'abord, il demeura stupide ; vous en auriez peut-être ri, mais bientôt vous en auriez eu peur ; car, en un instant, il devint *furieux*.

« *Je n'avais jamais vu de pédant enragé ; je l'ai vu ce jour-là ; vous ne sauriez croire ce que c'est* ».

Cependant, *Furia* dissimula comme il put tout ce qu'il avait de dépit et de rancœur contre *Courier* ; et voilà que ce dernier, par une étourderie dont il faillit souffrir, sa vie entière, vint fournir des armes à son adversaire.

Il a lui-même raconté le fait.

« Pour marquer dans le manuscrit de Longus l'endroit du supplèment, dit-il dans une lettre, j'y mis une feuille de papier, sans m'apercevoir que cette feuille était barbouillée en-dessous. Ce papier s'étant collé au feuillet du manuscrit y *fit une tache qui couvrait une vingtaine de mots dans presque autant de lignes* ».

Il faut avouer que l'inadvertance du savant français était regrettable ; mais dès que Furia vit qu'elle venait à point pour lui permettre de satisfaire sa rancune et son désir de vengeance, il en tira bon parti.

Il commença par se plaindre et se lamenter très fort. « A la vue d'un si horrible spectacle, disait-il plus tard avec emphase, en parlant de la tache d'encre, — à la vue d'un si horrible spectacle, un frisson glacé s'empara de tous mes membres stupides, ma voix s'arrêta dans mon gosier ».

Elle n'y resta pas longtemps.

Elle s'en échappa, et ce fut pour faire retentir l'air des plus terribles imprécations, parler de poursuites, ordonner

Digitized by Google

l'impression d'un factum dans lequel Courier était accusé nommément d'avoir taché exprès le passage retrouvé de Longus afin de s'en réserver l'usage.

Le pamphet publié sous forme de lettre, eut un énorme retentissement De plus, on exigea du coupable qu'il donnât, par écrit, un aveu de sa maladresse ; le certificat quelque peu infamant était ainsi conçu :

« *Ce morceau de papier posé par mégarde dans le manuscrit pour servir de marque, s'est trouvé taché d'encre ; la faute en est à moi qui ai fait cette étourderie ; en foi de quoi j'ai signé* ».

COURIER,
Ce 10 novembre 1809.

Un autre fait servit à corser l'affaire.

Florence appartenait comme capitale au Duché de Toscane, et la grande duchesse d'alors était la propre sœur de l'empereur, *Élisa Bonaparte*. Celle-ci exprima le désir de voir son nom figurer en tête d'une traduction dont tout le monde parlait, et fit savoir qu'elle serait fière de recevoir l'auteur. Même, un soir, dans un dîner officiel, le préfet, non sans maladresse, révèla aux convives la satisfaction qu'éprouverait la duchesse si l'ouvrage lui était dédié.

Mais Courier était irrité des tracas qu'on lui faisait subir à cause de sa malheureuse tache d'encre ; trop fier aussi pour se plier à des ordres même déguisés ; par ailleurs, tout ce qui touchait de près ou de loin à Napoléon lui était antipathique, il se refusa donc tout net à écrire la préface qu'Élisa Bonaparte espérait de lui, et croyant se libérer de toutes ces tracasseries qui l'agaçaient, il voulut brusquer les choses.

Au lieu de s'adresser à Renouard qui s'était engagé à imprimer le *Daphnis* à Paris, il alla trouver le libraire Piatti et fit paraître coup sur coup, à Florence, sa fameuse

Digitized by Google

édition grecque à cinquante-deux exemplaires, et une édition française à soixante-quatre exemplaires.

Suprême imprudence !

Outré du manque de parole de Courier, Renouard, à la date du 11 mai 1810, sous prétexte de se disculper d'avoir été mêlé même de loin, au scandale de la tache d'encre, adresse au comte *Portalis*, alors directeur général de la librairie en France, un placet sous forme de plainte.

Le résultat de ces démarches fut un réveil de toute l'affaire. Furia et la Grande Duchesse aidant, il ne se trouva pas, à ce moment, dans toute la Péninsule, de brigand qui fût recherché autant que Courier.

Mais où la chose devint menaçante et faillit tourner au tragique, c'est quand le nom de Paul-Louis, prononcé dans le public, répandu dans les pamphlets et les gazettes parvint à la connaissance du Ministre de la guerre qui, justement, se rappela que, depuis une année, il avait égaré un officier dont le signalement était le même que celui de Courier.

Aussitôt, de Paris, le général *Gassendi* écrivit au général *Sorbier* qui commandait en chef l'artillerie de l'armée d'Italie ; et la lettre ordonnait à celui-ci de rechercher le délinquant et d'exiger de lui des explications sur ce qu'on appelait sa désertion.

Pendant ce temps, la saisie des exemplaires grecs et français de la Pastorale était opérée à Florence, chez Piatti ; et ce, sur la requête de Portalis.

Dans une extrémité aussi menaçante, le coupable jugea prudent de s'éloigner de Florence. Il alla se cacher près de Rome à Tivoli.

Quelques jours après son arrivée, il écrivait à un ami : « Je médite sous une tonnelle, à l'ombre de ces vignes rousses et de ces glycines qui sont l'enchantement de ce séjour. Oh : mon cher ami, les affaires sont bien plus mauvaises encore qu'on ne vous l'a dit. *J'ai deux ministres*

Digitized by Google

à mes trousses, dont l'un veut me faire fusiller comme déserteur, dont l'autre veut que je sois pendu pour avoir volé du grec. ». Il ne fut ni fusillé, ni pendu.

Contre toute attente, l'affaire s'arrangea le mieux du monde. Le général Sorbier était un vieux brave incapable de faire fusiller qui que ce fût. Il se contenta des explications plus ou moins acceptables que le chef d'escadron voulut bien lui donner sur sa défection après Wagram,

Au général Gassendi, Courier adressa en même temps, une longue et habile lettre, un plaidoyer plutôt, dans lequel il soutenait sa bonne foi et disait que, s'il était déserteur, c'était sans le savoir.

On le crut sur parole.

Les affaires militaires règlées du côté de Gassendi, ses affaires de librairie ne tardèrent pas à l'être du côté de Portalis.

C'est alors qu'il put souffler un peu ; mais, quoiqu'il entreprît dans la suite, sa réputation d'homme agressif, bourru, de pamphlétaire au sarcasme virulent était établie à tout jamais. A tout jamais, selon le mot plaisant d'Akerblad, Courier restait dans l'esprit public « *l'éditeur militaire qui a donné des coups de sabre dans le Longus* ».

Lorsque, dans ses dernières années, il se retira en Touraine et s'y fixa, tout en cultivant ses vignes, il joua son rôle dans la politique, et par des pamphlets spirituels qui eurent grand succès, vexa de son mieux les hommes de gouvernement. Singulier dans son style, il le fut plus encore dans sa conduite.

Agé de quarante-deux ans, il épousa une demoiselle Clavier qui n'en comptait que dix-huit ; en prit à son aise avec la discipline conjugale comme il avait fait avec la discipline militaire. Son caractère difficile lui fit beaucoup d'ennemis, et pour en venir, de suite, à la catastrophe finale, un dimanche de juillet 1825, avant le coucher du

Digitized by Google

soleil, il tomba frappé d'un coup de fusil dans son bois de Larçay.

On accusa d'abord des innocents, croyant à une vengeance politique ; mais la bourre du fusil ayant été retrouvée, fut reconnue faite avec un des journaux de Courier : le coupable était donc un de ses gens, et sa veuve accusa sans hésiter le garde-chasse Trémont qui, mis en jugement, fut acquitté faute de preuves.

A en croire M. de Sainte-Beuve dans ses Causeries du Lundi ce ne fut qu'au mois de juillet 1830 que le mystère cessa et qu'il dut être clair pour tous que cette mort n'était point un coup de parti, ni une vengeance politique, mais quelque chose de plus simple et de plus commun, le guet-apens et le complot de domestiques grossiers, irrités et cupides, voulant en finir avec un maître dur et de caractère difficile....

Le meurtre de Courier avait eu un témoin innocent qui resta longtemps inconnu, mais se révèla enfin.

« Une bergère du lieu, la fille Grivault, revenant avec un jeune homme d'une assemblée de dimanche s'était trouvée dans le bois, sous la feuillée, au moment du coup; elle avait tout vu et n'avait rien dit. Mais cinq années après, comme elle passait à cheval près du lieu funeste qu'elle évitait d'ordinaire, et où un monument avait été élevé, le cheval eut peur, fit un écart et faillit la renverser. En rentrant chez son maître, elle dit: « *Mon cheval a eu grand peur, il a eu aussi grand peur que moi quand on a tué M. Courier* ». Ce premier mot, échappé sans dessein, en amena d'autres et la justice obtint de cette fille une révélation entière. L'embarras était que le jeune homme qu'elle désignait pour avoir été avec elle dans le bois, marié depuis, niait tout et ne voulait reconnaître en rien sa bergère de ce temps-là.

« Pourtant la déposition de la fille Grivault, était trop nette, trop circonstanciée, trop naïve pour qu'on pût en

Digitized by Google

douter. Le garde Trémont fut alors rappelé, non plus comme accusé (il était couvert par sa précédente absolution), mais comme témoin. Il avait vieilli en peu d'années, tourmenté par le remords. Il comparut devant le juge ; il n'avoua d'abord qu'à demi ; mais bientôt, pressé par les magistrats et par sa conscience, il fit une déposition qui se rapprocha de plus en plus de celle de la fille Grivault. Se faisant ensuite *accusateur*, il déclara avoir été poussé au meurtre par les frères *Dubois*, anciens charretiers de M. Courier, et qui avaient à la mort de celui-ci plus d'intérêt que lui-même. Cette accusation ne fut pas admise, et celui des frères Dubois qui survivait fut acquitté par le jury à égalité de voix. Trémont épuisé par une longue lutte et assiégé de terreurs, sortit de l'audience en chancelant. Quatre jours après, il mourait d'apoplexie sous le coup de son effroi et de ses remords ».

D'autres détails ont été donnés par différentes revues en cette année du centenaire : que ceux-là suffisent.

Quelqu'un a dit : *Je veux être aimé pendant ma vie et loué après ma mort.*

Paul-Louis Courier fut-il beaucoup *aimé* pendant sa vie? Mérite-t-il d'être beaucoup *loué* après sa mort? Que d'autres jugent et se prononcent : *alii judicent.*

Digitized by Google

Digitized by Google

UN TRAITÉ

DE LA

CIVILITÉ PUÉRILE & HONNÊTE

au XVI^e^ Siècle

PAR **M. le Chanoine VERGNEAU**

Membre résidant

L'auteur du traité en question est un des plus célèbres humanistes de la Renaissance, un des plus féconds écrivains du XVI^e^ siècle : *Erasme.*

Il écrivit pour les savants, et ne dédaigna pas d'écrire aussi pour ceux qui sont encore sur les bancs de l'école. Parmi les ouvrages destinés à l'instruction et à la formation morale de la jeunesse, se trouve le *Traité latin* dont je vais vous donner la traduction.

Quelques mots de biographie expliqueront comment l'auteur fut amené à composer ce traité.

Erasme naquit en Hollande, à Rotterdam, le 28 Octobre 1465. A neuf ans, il fut envoyé à Devanter, pour y faire ses études. Doué d'une mémoire heureuse, il apprit par cœur en peu temps les comédies de Térence et Horace tout

Digitized by Google

entier. Sa mère était venue à Devanter pour le suivre dans ses études ; elle mourut, quand il n'avait que treize ans. Le père mourut aussi, peu d'années après.

L'orphelin fut confié à des tuteurs qui ne lui laissèrent que ce qu'il leur fut impossible de mettre en poche. A leurs sollicitations probablement intéressées, il entra d'abord dans la maison des Chanoines réguliers de Sion ; d'où il sortit pour entrer dans le monastère de Stein, du même ordre. Là, avec un compagnon d'étude du nom d'Herman, il s'appliqua à lire la plupart des grammairiens les plus renommés. Il apprit même à peindre, et il représenta un crucifix qu'on a trouvé à Delft, dans le cabinet de Cornelius Musius.

Une circonstance fit sortir Erasme de son couvent et le lança dans le monde, ce fut l'offre du seigneur de Bergues, évêque de Cambrai, l'invitant à venir faire partie de sa maison. Erasme y consentit avec joie ; quelques années après, grâce à son protecteur, il obtint d'être boursier au Collège Montaigu à Paris, collège alors très vanté pour ses études de théologie : « *les murailles mêmes*, dit Erasme, *étaient théologiennes.* » Mais le régime en était mortel. Jean Standonnée, homme d'un bon naturel, mais d'un jugement médiocre, et d'une austérité excessive, en avait le gouvernement. Dur envers ses élèves comme pour lui-même, il prenait plus de soin de leur esprit que de leur corps, les nourrissant d'œufs pourris et de poissons gâtés, jamais de viande, et les faisant coucher sur des grabats, dans des chambres humides. Plusieurs jeunes gens en étaient devenus fous, ou aveugles, ou lépreux. Notre élève, de complexion délicate, ne put tenir à ce régime.

Il revint à Cambrai, puis, connu par ses lettres et quelques écrits, il fut demandé pour donner des leçons ici et là. En février 1497, la marquise de Weere l'appela près d'elle, en son château de Tournehem. Erasme s'y rendit par un temps de neige affreux, et ne gravit pas sans peine

Digitized by Google

la colline où le château était perché. La première vue de la marquise fut pour lui un enchantement. L'enchantement dura peu ; la dame avait bien promis une pension de deux cents livres, mais ruinée, paraît-il, par un beau damoiseau, elle ne put faire honneur à ses promesses. Erasme alla enseigner ailleurs. jusqu'en Angleterre et en Italie ; car il ne détestait pas les voyages ; à ce métier de précepteur il n'amassa point une grosse fortune ; du moins, il apprit à connaître les enfants, et s'intéressa aussi bien à leur perfectionnement moral qu'à leur instruction ; et ce fut la cause des écrits qu'il composa dans ce double but.

J'arrive ainsi à notre traité de civilité, publié en 1530 et daté de Fribourg-en-Brisgau. (1) Il contient sept chapitres:

De corporis habitu, du corps, de sa manière d'être.

De cultu corporis, de l'habillement, de la parure du corps.

De moribus in templo, de l'attitude qu'il faut garder quand on est à l'église.

De conviviis, des repas.

De congressibus, des entretiens en société.

De lusu, du jeu.

De cubiculo, de la chambre à coucher.

Je m'excuse d'avoir à rapporter des détails qui, d'une part semblent minutieux, et, d'autre part, ne s'adressent à personne d'entre nous : ils ont pourtant quelque intérêt, dans la mesure où ils nous renseignent sur les conseils que donnaient les précepteurs du XVI[e] siècle à leurs élèves afin d'avoir, en eux, des enfants bien élevés.

Je me borne d'ailleurs, au premier chapitre : de *corporis habitu ;* de la manière d'être du corps.

---

(1) Il est adressé au jeune prince Adolphe de la maison de Vério en Zélande.

Digitized by Google

L'auteur commence par les *yeux*, miroir où l'âme se montre avec ses sentiments variés.

Veillez, dit Érasme, à ce que vos yeux aient une expression douce, respectueuse, honnête, et non dure et farouche. Arrêtés, fixes, ils annoncent l'effronterie ; vagues et trop mobiles, ils font soupçonner un grain de folie ; ne regardez pas de travers comme les méfiants et les roublards ; trop grands ouverts, les yeux sont signe d'imbécillité ; s'ils clignotent, c'est marque d'inconstance ; vous les tenez immobiles, avec un air de stupéfaction ? alors vous êtes comme sont les personnes ébahies, comme était dit-on, *Socrate*, lui-même ; qu'ils ne soient ni trop vifs, trop ardents, pareils à ceux d'hommes en colère, ni trop attirants, trop câlins, pareils à ceux des individus dépravés et sensuels.

Nombre de peintures anciennes nous représentent des yeux à demi fermés ; on en remarque de tels chez certains espagnols ; ils indiquent d'ordinaire, une âme tendre et sensible aux charmes de l'amitié.

Il y a un poisson, la poulpe, qui change de couleur suivant le lieu où il se trouve ; ainsi convient-il de nous adapter au milieu social que nous fréquentons. Parlant à un interlocuteur, évitez de fermer l'œil, et ne vous rendez pas borgnes vous-mêmes ; vous feriez penser aux thons, poissons qui n'ont qu'un œil, et aux menuisiers dont la coutume est de fermer l'un de leurs deux yeux pour mieux voir si la planche qu'ils travaillent est bien droite.

Attention aux *sourcils !* qu'ils soient bien étendus ; renfrognés, ils vous donneraient une expression menaçante ; trop abaissés, ils feraient croire que vous méditez de noirs projets ; trop relevés, on vous accuserait d'arrogance.

Quant au *front*, qu'il soit gai, ouvert ; il est alors l'indice d'une conscience tranquille, d'une âme bonne et généreuse ; plissé, ridé, il est un des signes de la vieillesse ;

Digitized by Google

mobile, rechigné, il vous ferait comparer au hérisson, ou à quelque autre de ces animaux qui dressent leurs poils ou leurs plumes.

Venons maintenant au *nez*. Il arrive bien à quelques-uns de l'essuyer avec leur robe ou leur chapeau, mais ce sont des paysans mal appris; les poissonniers, les charcutiers se mouchent avec le bras, le coude ou la main qu'ils passent ensuite sur leur vêtement ; gardez-vous bien de les imiter ; si, par hasard, vous vous êtes pressé le nez avec deux doigts et que le résultat de votre effort est tombé à terre ; n'oubliez pas de faire disparaître toute malpropreté avec le pied. Laissez aux bilieux la facheuse habitude de souffler par les narines ; de ronchonner, de ronfler ; on la supporte cependant chez les asthmatiques dont l'haleine est courte et qui ne peuvent respirer qu'en tenant la tête droite.

La nécessité vous force parfois à *éternuer*, et cela en présence d'autres personnes ; en pareil cas, détournez vous un peu, et, l'opération faite, marquez vos lèvres d'un signe de croix, puis, ôtant votre chapeau, saluez ceux et celles qui vous ont fait des souhaits, remerciez-les et faites-leur vos excuses. Si, à son tour, quelqu'un de la compagnie éternue, c'est presque un acte de religion que de le saluer, et de se découvrir la tête quand d'autres le saluent de leur côté. Se faire un plaisir d'éternuer très fort, ou à de nombreuses reprises pour montrer sa vigueur, est un jeu que les personnes sérieuses ne se permettent pas. Mais, parceque le soin de la santé passe avant les règles de la civilité, gardez-vous bien d'arrêter les mouvements commandés par la nature.

Laissez à vos *joues* leur couleur naturelle ; n'altérez pas celle ci à l'aide de fards, de vermillon ; ne cherchez ni à les enfler, ni à les amincir ; les enfler, est le défaut des fanfarons, celui de Thrason dans une comédie de Térence ; les amincir est le défaut des traîtres comme Judas.

Ne fermez pas les *lèvres* de façon à les tenir serrées, on

Digitized by Google

dirait que vous craignez l'haleine des voisins ; n'ayez pas la bouche grande ouverte, on vous prendrait pour un hébété ; les lèvres doivent se rapprocher doucement, sans contrainte. C'est malséant de les avancer à la manière des maquignons qui flattent un cheval en émettant je ne sais quels sons inarticulés. Je n'ignore pas que les princes d'âge adulte se permettent pareille contenance, quand ils se trouvent au milieu d'un grand concours de peuple ; libre à ces messieurs d'agir comme ils l'entendent, mais, moi, je n'ai souci, dans ce traité, que de former l'enfance.

Vous avez une envie soudaine de *bailler ;* vous ne pouvez vous retenir, vous n'avez pas le temps de vous détourner ; prenez votre mouchoir, servez-vous en, et finalement faites sur vos lèvres un signe de croix.

Il n'y a que les sots pour *rire* de tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait ; certains imbéciles, pourtant, ne rient jamais. Un rire immodéré et qui secoue tout le corps ne convient à personne, aux enfants moins qu'aux autres ; de même un rire qui écarte violemment les lèvres élargit la bouche et découvre les dents. Dans les moments de gaieté, celle-ci apparaît naturellement sur le visage, mais elle ne doit pas aller jusqu'à déformer les traits, ce qui serait la marque d'une âme dérèglée. Laissez aux esprits frivoles, légers, des expressions comme celles-ci : *Ah ! je me pâme de rire :* ou : *j'étouffe de rire ;* ou : *je me meurs de rire !* Si pourtant, il se présente quelque chose de si risible, que malgré soi on est parti à des éclats d'une bruyante hilarité, l'honnêteté veut qu'on mette devant sa bouche soit la main, soit une serviette.

Rire seul et sans raison aucune est, à bon droit, regardé comme déraisonnable ; on doit alors s'excuser, et s'expliquer son enjouement intempestif, si l'on ne veut pas être pour les autres un sujet de moquerie.

Ne vous mordez pas la lèvre inférieure avec les dents supérieures, ni la lèvre supérieure avec les dents infé-

Digitized by Google

rieures ; cela manque de grâce ; évitez encore plus soigneusement de promener votre langue sur les lèvres ; avancer celle-ci comme si l'on voulait embrasser quelqu'un ne paraissait pas déplaisant aux germains, à en croire certaines peintures ; chez nous, c'est un geste déplacé. Quant à tirer la *langue* à celui-ci ou à celui-là, par dérision, c'est incivil au premier chef.

Il en est qui ravalent leur *salive,* qui crachotent à tous les trois mots, ne les imitez pas. N'imitez pas, non plus, ceux qui, non par nécessité, mais par une mauvaise habitude, toussotent en parlant ; ils ont l'air de chercher ce qu'ils vont dire ; évitez tout bruit de gorge, toute expectoration inutile, suivant en cela le conseil donné par le valet Syrus à Clitiphon dans la comédie de *Térence* intitulée : *Le bourreau de soi-même.* Dans le cas où vous ne pourrez vous retenir de tousser ; ne le faites pas au nez de vos voisins ; allez-y modérément et pas plus fort que ne l'exige la nature.

Que vos *dents* soient nettes ; inutile de chercher à les blanchir avec une poudre quelconque, comme font les jeunes filles ; il y a du danger à se frotter les gencives avec de l'alun et du sel ; les laver avec de l'urine est une pratique qu'il faut laisser aux Espagnols. Si un peu de nourriture s'y attache et vous gêne, pour vous en débarrasser, ne vous servez ni de votre couteau, ni de vos ongles, ni d'un pan de votre habit mais employez un cure-dent ; par exemple, une pointe de lentisque, ou un de ces petits os qu'on emprunte aux pattes des poules ou des coqs.

Rien de salubre comme de se *laver* chaque matin à l'eau claire ; et, par ailleurs, rien de laid comme une tête ébouriffée, mal peignée ; non qu'il faille s'attifer sur le modèle des jeunes filles, mais il s'agit d'être propre, d'épargner à sa chevelure toute invasion étrangère, et de n'avoir pas à se gratter la tête quand on est en société.

Que les *cheveux* ne couvrent pas le front, ne descendent

Digitized by Google

pas sur les épaules ; s'amuser à en secouer les touffes est ridicule ; les chevaux agitent bien leur crinière, ce n'est pas une raison pour faire quelque chose d'approchant ; et relever ses cheveux du front jusqu'au sommet de la tête à l'aide de la main gauche est d'un fat plutôt que d'un enfant modeste.

Ne courbez pas la *tête* jusqu'à l'enfoncer dans les épaules, c'est marque de paresse ; ne la renversez pas en arrière, c'est le signe d'une fierté qui n'est pas de votre âge ; ne la tournez ni à droite ni à gauche, à moins que le cours de la conservation ne motive ces mouvements, sinon, on vous taxerait d'hypocrisie.

Les *épaules* doivent être tenues en équilibre et ne pas ressembler aux antennes de navire qu'on voit s'incliner tantôt d'un côté tantôt d'un autre. Il importe de bien régler, et de bonne heure, les diverses attitudes de votre corps, sans quoi la nature est exposée à subir quelque fâcheuse déformation ; c'est ainsi que les personnes allant, d'ordinaire, tête baissée, finissent par devenir bossues ; et celles qui inclinent la tête de côté et d'autre contractent peu à peu une difformité qu'il n'est plus possible de corriger.

Debout ou assis, on doit observer une tenue décente ; je sais qu'appuyer une main sur la hanche passe aux yeux de quelques-uns pour un geste élégant et convenant surtout aux militaires, mais, en pareille matière, il faut considérer non ce qui est admis par les écervelés, mais ce qui est conforme à la nature et à la raison.

Suivent, dans notre auteur, des conseils, pratiques sans doute, mais d'ordre intime, et que j'estime préférable de passer sous silence, le Français n'ayant pas le privilège du Latin,

« *Qui dans les mots brace l'honnêteté* ».

Érasme continue.

Quand on est *assis*, les genoux doivent être simplement

Digitized by Google

rapprochés, en sorte que les jambes n'aient pas à se croiser, à se placer l'une sur l'autre ; quand on est *debout*, les pieds doivent se joindre, contrairement à ce qu'affectent les fanfarons qui les écartent plus ou moins.

C'était la coutume des anciens rois, étant assis, de relever le pied droit et de l'appuyer au flanc gauche, une telle coutume n'est plus de mise. En Italie, quelques individus, mettent un pied sur l'autre, et semblent parfois ne se maintenir que sur une jambe, à l'exemple des cigognes ; ils trouvent cela très honorable ; est-ce que cela conviendrait aux enfants ? je l'ignore.

S'agit-il de faire la *révérence*, la pratique varie avec les différents peuples ; telle méthode qui est adoptée, ici, ne l'est pas ailleurs. Les uns fléchissent les deux genoux pendant que la partie supérieure du corps reste droite ou ne s'incline que légèrement. D'autres regardant cet usage comme réservé aux femmes, abaissent d'abord le genou droit, ensuite le genou gauche, sans que la taille ait à se courber le moins du monde ; un tel usage est recommandé aux enfants chez les Anglais. En Gaule, le genou droit est plié avec une inclinaison du corps aussi gracieuse que chacun peut la faire. Mais là-dessus, nulle règle fixe ne peut être imposée ; il n'y a qu'à suivre les coutumes de son pays.

La *démarche* ne doit être ni lente, ni précipitée ; lente elle dénonce un tempérament flegmatique ; précipitée, un tempérament emporté ; quant à se laisser aller d'un côté et d'un autre en se promenant, quant à se dandiner, il faut abandonner cette allure aux soldats suisses et à ceux qui se font une gloire de porter des plumes à leur chapeau, car on voit des magnats se complaire dans cette frivolité

Là prend fin le *premier chapitre* de notre traité.

Digitized by Google

Une simple réflexion avant que ma lecture prenne fin elle-même.

Rien de plus louable assurément que de vouloir former l'enfance et la jeunesse à la bonne tenue, aux belles manières, et de les mettre en garde contre tout ce qui est inconvenant et grossier ; et on ne peut blâmer ceux qui, travaillant dans ce but, entrent dans des détails qui nous paraissent singulièrement méticuleux ; mais, il faut bien l'avouer, quand on est lancé en pleine vie, qu'on se trouve en contact avec toute sorte de personnes, engagé dans des affaires plus ou moins épineuses, on ne songe guère à régler l'expression de ses yeux, à surveiller les moindres mouvements de la tête, des épaules et des bras. Nos gestes, notre attitude, sont commandés par les circonstances ; l'essentiel est qu'on garde assez la maîtrise de soi-même pour agir, et se conduire toujours en homme, c'est-à-dire en être raisonnable.

Digitized by Google

II.

Séance Publique du 17 Décembre 1925

Digitized by Google

Digitized by Google

ALLOCUTION D'OUVERTURE

PAR

M. LESTOCQUOY

Président

MESDAMES, MESSIEURS,

La séance annuelle de l'Académie d'Arras s'ouvre traditionnellement par l'adieu funèbre qu'envoie notre Compagnie à ceux de ses membres, titulaires, honoraires ou correspondants, décédés dans l'année, et qui, de près ou de loin, participèrent à ses travaux et à sa notoriété, soit par des communications directes, soit par l'éclat d'un talent universellement reconnu.

Parmi ces derniers, il faut citer particulièrement M. Louis Noël, l'éminent artiste, décédé à Paris le onze janvier dernier, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il était membre honoraire de l'Académie depuis l'année 1887. Il n'est pas un artésien qui ne connaisse quelques-unes de ses œuvres. Le Musée d'Arras, avant la guerre, possédait une jolie Baigneuse en marbre de Carrare et la ville de Bapaume s'enorgueillissait de sa statue de Faidherbe. Le monument de David d'Angers, la Sainte-Philomène de la cathédrale de Saint-Omer, les monuments de Monseigneur

Digitized by Google

Lequette, en l'Église de Notre-Dame-des-Ardents, à Arras, de Monseigneur Lobbedey à Boulogne-sur-Mer sont des œuvres absolument remarquables. Citons encore le buste de M. le Sénateur Paris, celui de M. Ribot, l'ancien Ministre, et tant d'autres encore que je ne puis énumérer ici.

Ce fut un grand sculpteur et un ami toujours prêt à rendre service.

* * *

Vers le début d'avril 1925, nous avons eu le regret d'apprendre la mort de M. Boulangé, ancien officier de marine, élu membre titulaire de l'Académie en 1897. Son éloignement d'Arras, après la guerre, l'obligea, conformément à nos statuts, à devenir membre honoraire. M. Boulangé nous a naguère communiqué d'intéressantes données sur l'histoire de la marine, sur la balistique et sur la construction des cuirassés.

* * *

Les Académies, outre les médailles qu'elles décernent aux auteurs de poëmes, d'ouvrages de littérature, de monographies historiques, comme ce sera ici le cas tout à l'heure, peuvent en général, en vertu de donations qui leur ont été octroyées, distribuer en espèces des prix spéciaux pour certains ouvrages, dignes de récompenses, ou des prix de vertu dans le but d'aider légèrement, il faut le dire, des familles nécessiteuses et méritantes.

Jusqu'à l'heure actuelle l'Académie d'Arras pouvait disposer de deux prix dont les titulaires sont proclamés, s'il y a lieu, lors de chacune de nos séances annuelles.

Digitized by Google

D'abord le prix Braquehay, dont le créateur a institué une rente de quatre cents francs, qui doit être décernée aux auteurs des meilleurs ouvrages historiques, archéologiques ou autres, concernant Montreuil ou la partie de son arrondissement ayant ressorti de la Picardie ; ensuite le prix de vertu, dont le fondateur anonyme a donné en 1920, par l'intermédiaire de M. Leroy, maire d'Arras, les arrérages d'une somme de dix mille francs pour être attribués annuellement à des personnes ou à des familles qui se seront particulièrement distinguées par leur dévouement à la jeunesse, spécialement à l'enfance.

Depuis notre dernière séance annuelle, les petits rentiers que nous sommes vont devenir des propriétaires de biens fonciers. Par acte notarié, en date du 22 décembre 1924, M. le Prince de Béthune nous a fait donation de la ferme de Baraffles et des terres qui en dépendent, d'une contenance de plus de quatre-vingt-sept hectares, ainsi que des Bois de Nielles-les-Bléquin, d'une contenance approximative de quarante hectares.

J'extrais de l'acte de donation les conditions spéciales suivantes qui montrent le but qu'a poursuivi notre Collègue (car M. le Prince de Béthune est membre honoraire de notre Compagnie) :

L'Académie donataire devra, chaque année, dans le courant du mois de Mars, arrêter le compte exact des recettes et dépenses concernant les immeubles donnés dans le cours de l'année précédente.

Les revenus nets annuels de l'ensemble de ces immeubles devront être divisés en deux parts :

La première part, comprenant un quart desdits revenus nets, sera attribuée définitivement à l'Académie donataire qui l'emploiera comme bon lui semblera, mais exclusivement à des œuvres de bienfaisance et d'assistance de son choix ;

Digitized by Google

La seconde part, comprenant le surplus desdits revenus, soit trois-quarts, devra être distribuée par les soins de l'Académie, chaque année, en allocations attribuées à des personnes choisies parmi celles que l'adversité aura réduites à une condition précaire et qui se seront montrées les plus méritantes par leur dévouement à leurs parents ou à d'autres personnes, par les soins donnés à leurs propres enfants et à l'éducation de ceux-ci pour en faire de braves gens ayant de bons sentiments. Ces personnes devront être recherchées exclusivement : Pour la moitié au moins dans la ville même de Béthune, et pour le surplus dans les communes de Hersin-Coupigny, Hesdigneul-lès-Béthune ou Rebreuve-sous-lès-Monts, anciennes possessions de la famille de Béthune.

Un Comité Consutatif recherchera les candidats aux allocations, fera toutes enquêtes nécessaires et présentera les candidatures à l'Académie.

Chacune des allocations sera décernée aux bénéficiaires avec la mention « En souvenir de la famille des Princes de Béthune Hesdigneul. »

M. le Préfet du Pas-de-Calais a transmis, le 27 Juillet 1925, l'acte de donation à M. le Ministre de l'Intérieur.

Nous n'attendons plus que la décision du Conseil d'Etat.

M. Hippolyte-Marie Dieudonné Henri Maximilien, Prince de Béthune, est le petit-fils d'Eugène-Henri-François Léon, Prince de Béthune-Hesdigneul, lieutenant général, né à Saint-Omer le 30 Juillet 1746, élu membre de l'Académie d'Arras en 1765 et décédé le 29 Juillet 1820 à Saint-Germain-en-Laye. Il descendait de cette ancienne famille de Béthune, qui a donné à la France le grand Sully, le ministre de Henri IV.

Grâce à la générosité de M. le Prince de Béthune, auquel nous offrons toute notre reconnaissance pour le choix qu'il a bien voulu faire de notre Compagnie, nous

Digitized by Google

allons, si nos prévisions se réalisent, pouvoir, comme d'autres Académies, comme l'Institut de France, délivrer des dons aux pauvres du département du Pas-de-Calais. Nous en acceptons les charges et nous serions très honorés, car nous sommes gourmands et l'appétit vient en mangeant, si quelque nouveau donateur suivait l'exemple de M. le Prince de Béthune.

***

Je viens de parler de l'Institut de France et cela me fait penser tout de suite à l'élection à l'Académie des Sciences Morales et Politiques de notre Collègue vénéré, Monseigneur l'Evêque d'Arras. Nous avons été ravis, mais non étonnés, — ravis, parce que le choix, fait de l'un de nous pour participer aux travaux de la plus illustre des Compagnies de France, ne peut que rejaillir sur l'Académie d'Arras, — non étonnés, parce que tout le monde a écouté, a lu et a médité les paroles ou les écrits de l'auteur du *Prêtre* et de tant de mandements, de conférences ou de discours où, pensant à l'union des Français dans la guerre et dans la paix, il a voulu le rapprochement de ceux qui sont pauvres et de ceux qui possèdent. C'est une œuvre sociale qui a été accomplie là et qui portera ses fruits. C'est une œuvre sociale aussi qui a été accomplie dans la Commémoration des morts de la grande Guerre à Notre-Dame-de-Lorette et qui a poussé le gouvernement de la République à décerner, en récompense de ses vaillants efforts, la Croix de la Légion d'Honneur à sa Grandeur Monseigneur Julien.

***

Mesdames et Messieurs, nous vous remercions d'avoir bien voulu assister à notre réunion. Nous sommes recon-

Digitized by Google

naissants à M. le Préfet du Pas-de-Calais d'avoir bien voulu prendre aujourd'hui contact avec nous, renouvelant ainsi son geste de l'an dernier.

Nous remerçions aussi M. le Chef de Bataillon Muselet, aujourd'hui faisant fonctions de Commandant d'Armes d'Arras, d'être venu à cette séance et d'avoir bien voulu représenter notre belle garnison : qu'il soit le bienvenu parmi nous !

Digitized by Google

Rapport sur les Travaux de l'Année

PAR

M. TIERNY

Secrétaire-Adjoint

MESDAMES, MESSIEURS,

Notre séance publique de l'an dernier fut consacrée, on peut le dire, au culte des fleurs — n'y recevions-nous pas en effet celui de nos concitoyens qui a su le mieux en pénétrer les mystères et en apprécier les charmes ?

Pendant quelques instants, trop courts à notre gré, nous nous sentimes bercés par le langage mélodieux et prenant dans lequel M. Poiret nous faisait mieux sentir les beautés de la nature et des fleurs qui en sont l'expression la plus gracieuse et la plus variée. M. Lennel répondant au récipiendaire, n'eut pas de peine à nous convaincre que s'il n'adoptait pas le rythme et la mesure du vers, cet amant des fleurs, succédant à un poëte, avait lui aussi l'âme poëtique.

Notre Secrétaire-général eut la coquetterie de mettre son rapport sur les travaux de l'année à l'unisson de la journée, en y répandant des fleurs avec une grâce et un à propos que nous n'avons pas oubliés. Chacun de nous

Digitized by Google

reçut la fleur appropriée à son genre de travail ; il y eut même des violettes pour récompenser l'humilité de ceux qui n'avaient rien fait.

A l'Académie les années se suivent et ne se ressemblent pas, ce qui est heureux lorsque comme dans un instant, nous retrouvons le talent sous des formes nouvelles, ce qui l'est moins lorsque le rapporteur ne possède plus les ressources géniales de son prédécesseur de l'année précédente, qui s'entendait si bien à donner à chaque fleur de son bouquet le langage qui convenait, unissant d'une façon merveilleuse la science du botaniste au talent littéraire le plus pur.

Les travaux de l'année sont assurément en eux-mêmes des plus intéressants et vous prendriez, n'en doutez pas, le plus vif intérêt à les suivre. Mais je ne puis malheureusement vous en donner qu'une très pâle idée dans les courts instants qui me sont accordés pour résumer une année du travail de l'Académie. Essayons cependant.

* * *

Puisque les fleurs étaient à l'honneur l'an dernier, donnons-leur au moins les prémices dans cet exposé et remettons en scène celui qui les connait si bien et qui les aime tant. M. Poiret qui n'avait pas attendu sa réception publique parmi nous pour y faire œuvre utile, nous avait entretenus l'an dernier d'un sujet éminemment pratique mais dépourvu de poësie (les maladies de la pomme de terre). Il a su nous montrer depuis que le sens des choses pratiques ne l'empêche pas de s'élever aux plus hautes cimes de la poësie *(Flores fructibus addit)*, il est un savant doublé d'un poëte. Comme suite de son remarquable discours de réception, il a célébré l'éclosion du dernier printemps par une causerie sur les «Fleurs du Printemps».

Digitized by Google

M. Poiret, nous dit le compte-rendu, a traité le sujet en fervent disciple de Flore, transportant son auditoire dans les jardins et les vergers rajeunis par la floraison des pêchers et des pommiers, dans les prés verdoyants, sur les coteaux dorés par les genêts, dans la Forêt avec ses jonchées de muguet et ses tapis d'anémones.... faisant ainsi respirer à ses auditeurs la joie du divin printemps.

Je m'en voudrais de ne pas avoir fait passer au milieu de vous ces effluves carressants du printemps dont on savoure particulièrement la douceur au milieu de nos frimas d'hiver.

Nous devons aussi à M. Poiret une étude sur les arbres nains du Japon dont quelques spécimens ont pu être examinés à l'Exposition des Arts Décoratifs. La culture des arbres à développement retardé et particulièrement des arbres fruitiers en pots est actuellement en honneur. L'exiguité des intérieurs parisiens ne peut manquer de favoriser cette mode et bientôt chacun voudra s'offrir dans son salon un verger en réduction et passer à table à ses hôtes des fruits à cueillir sur l'arbre. Ce n'est pas la première fois que notre vieille Europe aura cherché ses inspirations en Orient.

* * *

Restons-y encore un instant et du Japon passons en Chine avec M. le docteur Vaillant qui parait connaître à fond les mœurs de ce pays qu'il a visité. Il nous en montre les habitants sous un aspect moins antipathique que nos préjugés habituels. Le Chinois a un profond respect du père de famille et de l'autorité en général. Voilà, n'est-il pas vrai, un bel exemple que nous aurons profit à imiter? Mais son infériorité réside dans une ignorance complète des sciences. Dans ce domaine il ne se laisse guider ni par le

Digitized by Google

raisonnement ni par l'expérience, ce qui empêche la civilisation chinoise de se confondre avec la nôtre. C'est sans doute la raison qui nous fait appeler « chinoises » les choses qui dépassent notre entendement.

* * *

Malgré tout mon respect pour la science authentique, et en toute humilité, je serais tenté de ranger dans cette catégorie les théories fort à la mode sur la relativité que M. Dupret a bien voulu nous exposer. Qu'on ne me reproche pas de manquer de respect à la science ; je ne fais en m'exprimant ainsi que rendre hommage au principe de la relativité : les idées ne sont-elles pas relatives aux esprits qui tentent de les assimiler et je ne fais que reconnaître l'insuffisance du mien devant la hauteur des principes qui le dépassent ?

Je rends d'ailleurs très volontiers hommage à la manière à la fois simple et attrayante dont notre Collègue nous a présenté ces données de la haute culture scientifique. Il est toujours intéressant aussi de suivre partout le mouvement des idées et tel est bien le rôle d'une académie. Et puis ces théories nouvelles ont l'avantage de nous rappeler qu'il existe au dessus de nous le domaine infini de l'absolu qui se dérobe à notre intelligence et que nous sommes forcément enfermés dans les conceptions finies de l'Espace et du Temps de la même manière que notre âme est liée à notre corps.

* * *

M. Jardel, avec autant de succès, a traité de la composition de la matière, insistant surtout sur la part revenant aux électrons et faisant ressortir un rapport entre la composi-

Digitized by Google

tion de la matière et la radioactivité. Il croit voir une analogie entre le mouvement de la matière et le système céleste, ce qui s'accorderait avec l'unité qui semble se dégager du plan de la Nature.

* * *

Le Général Leleu ne pouvait manquer de nous intéresser on nous faisant participer à ses connaissances d'Histoire militaire, surtout quand elles se rapportent à notre région. Ce fut donc une grande satisfaction pour nous de l'entendre parler de la « côte de fer », partie de notre littoral qui servit de base à Napoléon dans la préparation de l'expédition projetée par lui contre l'Angleterre. Il n'était pas le premier conquérant qu'elle eût tenté. César s'y était également appuyé dans le même dessein. Tous deux avaient été vaincus dans leur entreprise téméraire, moins par les hommes que par les éléments.

* * *

C'est encore de notre Artois qu'a bien voulu nous entretenir M. le Vicaire général Guillemant en nous présentant, avant même qu'ils ne fussent édités, quelques chapitres de son volume de la vie de Monseigneur Parisis, l'Évêque d'Arras.

Il nous donne d'abord un aperçu bien vivant du précédent règne épiscopal si remarquable par sa durée, les difficultés qu'il avait rencontrées dans la reconstitution du culte et du corps ecclésiastique au milieu des ruines laissées par la Révolution et enfin par l'éminente personnalité du Cardinal de la Tour d'Auvergne.

M. Guillemant nous montre l'Évêque de Langres acceptant le poste qui lui était offert, après une certaine hési-

Digitized by Google

tation, sur les instances du Garde des Sceaux, de tous les députés du Pas-de-Calais et sur les conseils de ses amis, puis faisant son entrée dans sa nouvelle ville épiscopale et dans sa cathédrale au milieu d'une réception fastueuse organisée avec le concours des autorités civiles et religieuses.

Puis vient le récit des tournées pastorales qui sillonnent constamment le diocèse et qui permettent à l'auteur de faire ressortir en même temps que l'inlassable activité et la puissante autorité de l'Evêque, les mœurs et l'esprit de notre pays à cette époque, l'empressement des populations et des autorités à l'égard de la religion et de ses ministres, le tout agrémenté de traits nombreux qui donnent de la vie à la narration. Nous assistons au développement de la vie paroissiale que prend à cette époque la ville de Boulogne laquelle voit naître coup sur coup trois églises dans des quartiers aujourd'hui si populeux qu'on s'imagine difficilement qu'ils aient pu en être privés à une époque relativement récente.

En résumé c'est une époque et non des moins intéressantes de notre histoire locale et régionale qui revit à nos yeux dans cette biographie remarquable.

* * *

M. le Chanoine Vergneau n'a pas ralenti cette année son zèle habituel à nous instruire en même temps qu'à nous charmer. Et cependant il eut pu invoquer une excuse très valable pour diminuer l'importance de ses travaux académiques. Notre aimable et distingué Collègue s'est trouvé éloigné de notre Compagnie au début de l'hiver dernier par des épreuves de santé. Il en est très heureusement sorti et nous est revenu avec une ardeur nouvelle. Ses relations momentanées avec l'art chirurgical l'ont amené à en rechercher les origines. Ses sources paraîtront discutables

Digitized by Google

aux maîtres de la Science, mais comme il est avant tout homme de lettres, c'est dans les œuvres de Virgile qu'il a voulu les trouver ; et il trouve en effet dans l'Enéïde un chirurgien éminent, descendu en droite ligne de l'Olympe qui, par l'effet d'un baume mystérieux guérit la déesse Vénus d'une blessure reçue de Diomède. Ce ne fut certainement pas pour l'avantage du pauvre monde qui eut tant à souffrir des traits empoisonnés de la déesse ; ce voisinage de la mythologie et de la science n'en offre pas moins un contraste piquant.

Si l'on peut trouver dans le domaine imaginatif des relations entre la mythologie et la médecine, il en existe de très réelles entre la littérature et les évènements politiques. C'est ce que M. Vergneau nous a démontré dans son étude " Sur l'influence de certaines œuvres littéraires au point de vue moral et social ". Il donne à titre d'exemples la traduction par Amyot des Vies de Plutarque en 1559, qui en remettant en honneur les héros de l'Antiquité imprima un tour nouveau au génie de cette époque ; la " Satyre Ménippée " qui, en achevant de discréditer la Ligue par le ridicule, facilita l'avènement au trône d'Henri de Bourbon ; les œuvres de Rousseau et leur influence considérable sur l'orientation des esprits et l'évolution du Droit public ; les chansons de Béranger qui par leur ton satyrique contribuent à la chute des Bourbons pour réveiller ensuite dans les esprits le souvenir de l'épopée Napoléonienne. Une incursion rapide dans les pays étrangers permet à M. Vergneau de faire les mêmes observations à propos des œuvres de Cervantès en Espagne et Butler en Angleterre dont la verve s'exerça respectivement contre la Chevalerie et contre les Puritains.

Dans une autre étude, notre savant Collègue transporte dans le domaine de l'Art les observations qu'il nous a faites à propos de la Littérature. Il nous montre le tableau d'Eugène Delacroix " la Journée du 27 Juillet 1830 "

Digitized by Google

exposé au Louvre, marquant l'avènement du réalisme dans la peinture, tendance qui se trouve en harmonie avec les idées libérales de l'époque.

Je ne veux pas quitter M. Vergneau sans noter aussi son récit de l'ambassade de l'abbé de Saint Waast, Jean Sarrazin, auprès du roi Philippe II à Madrid, en vue d'assurer ce prince de la fidélité de ses sujets d'Artois et de solliciter un corps de troupes pour garantir la province contre les hostilités de la France et les dangers des troubles religieux. La France semble-t-il n'était pas toujours une voisine commode à cette époque et ne s'inspirait pas encore de l'esprit de Locarno. Avec beaucoup d'esprit l'auteur nous fait suivre son abbé et sa suite nombreuse à travers les péripéties, les aventures et même les dangers que comportait à cette époque un voyage à l'étranger. Nous les quittons à la Chapelle de Notre Dame du Bois-lez-Arras que nous croyons pouvoir situer près de la demeure du Prévot de Saint Michel, à Saint-Laurent-Blangy. Ils sont venus s'y acquitter des vœux qu'ils avaient formés au milieu des périls et des émotions de leur long trajet.

C'est là que je prendrai congé de M. Vergneau en m'excusant auprès de lui de n'avoir pas été complet dans l'énumération de ses travaux académiques. Notre Collègue est un narrateur intarissable, auquel nous devons beaucoup de reconnaissance et les lectures qu'il nous a déjà faites depuis notre rentrée permettent de prévoir qu'il occupera encore une large place dans le rapport de l'an prochain.

* * *

S'inspirant d'un sens indiscutable de l'actualité, notre ancien Président, M. Sens, a voulu nous donner un aperçu historique de l'institution religieuse du Jubilé fondée en l'an 1300 par le pape Boniface VIII et qui constitue le rappel

Digitized by Google

d'une tradition juive. Le but en est d'amener les foules aux pieds du St-Père dans le courant d'une année déterminée par lui, comme c'est le cas pour celle qui va s'achever. Le Jubilé qui, suivant l'usage actuellement adopté, est célébré à l'expiration de chaque période de vingt-cinq ans, s'est reproduit au cours des siècles passés à des intervalles plus ou moins longs, avec tendance à se répéter plus fréquemment sous la réserve des évènements politiques qui sont venus parfois en troubler la périodicité, ce qui fut le cas pendant le règne pourtant très long du pape Pie IX.

M. Sens, dans un récit plein d'intérêt, fit ressortir les traits particuliers qui marquèrent chacun des jubilés et illustra son étude par l'exhibition de gravures et de médailles commémoratives.

***

Depuis que M. Pilat, naguère notre barde attitré a, par suite de son changement de résidence, abandonné son fauteuil de membre résidant, ou ne s'exprime plus qu'en prose à notre Académie, sauf les jours où il veut bien nous faire l'envoi gracieux et toujours apprécié de quelques vers de sa façon. Mais si personne parmi nous, n'adopte plus le rythme qui caractérise la langue des dieux, il en est qui savent faire vibrer la prose elle-même par la poésie dont leur âme déborde. Je vous ai cité tout à l'heure le bel exemple de M. Poiret ; mais nous ne devons pas dans cet ordre d'idées omettre le nom de M. Sion. Ce Collègue nous a donné au cours de l'année une série de fables en prose, d'une inspiration élevée, remplies d'aperçus philosophiques dans lesquels il met en scène des animaux, leur prêtant les sentiments et les faiblesses de l'homme et faisant ressortir de leurs propos et de leurs actes des conclusions de haute moralité.

***

Digitized by Google

Mes Collègues m'excuseront de n'avoir pas tout dit dans ce rapport et d'avoir laissé dans l'ombre quelques-uns de leurs travaux. La moisson qu'ils m'apportent est tellement abondante que je ne puis en soulever toutes les gerbes sans ployer sous le fardeau. Il en est une encore que je conserve pour la fin ; elle servira de couronnement à cet ensemble de productions très variées que je me suis plu à détailler devant vous.

Je veux vous laisser sous une impression d'amour de notre vieille Cité et pour cela vous parler en terminant de la relation historique faite par M. Viltart de la vieille chanson de la fête d'Arras. Ce vieux refrain de Colas et Jacqueline que le carillon du Beffroi modulait à toutes les heures, réjouissait nos cœurs de citoyens d'Arras et maintenant encore il nous semble en entendre le murmure, de même que nous ne pouvons après dix ans de disparition, nous défendre d'un geste instinctif qui nous porte à chercher l'heure à l'horloge de notre Beffroi.

Or, cette chanson a son histoire authentique que nous fûmes heureux d'entendre de la bouche de notre Collègue. Elle remonte à 1812 et reparaît chaque année jusqu'en 1852 avec des variantes du même auteur qui nous décrit les phases successives de la vie du couple divertissant. Nous voyons les deux époux faisant leurs préparatifs pour aller à la fête d'Arras dont ils demeurent à tous les âges de leur vie les fidèles pélerins. D'abord ils s'y rendent légers et guillerets, puis les soucis de la famille y apportent quelques obstacles facilement surmontés et enfin quand leurs vieilles jambes ne peuvent plus les porter, la légendaire « carrette à baudet » les y conduit.

Ils terminèrent leur existence à Monchy-le-Preux. Leur biographe qui s'appelle Montigny, matelassier — un nom bien connu dans cette profession — s'éteint en même temps qu'eux. Mais un autre chansonnier reprend la tradition l'année suivante et fait ressusciter les deux intéressants

Digitized by Google

personnages dont nous entendons encore chaque année les fantaisies dans un patois pittoresque.

Qu'ils vivent donc ces braves gens ! Leur langage n'est assurément pas un modèle d'anthologie; mais il a le mérite d'évoquer en nous un passé toujours cher et de réveiller dans nos cœurs des souvenirs d'enfance auxquels tant d'affections viennent se rattacher !

Et puis n'est-il pas bon parfois de descendre des sommets, de sortir de notre tour d'ivoire, de nous mêler au bon peuple en lui montrant que nous ne sommes pas indifférents à ses plaisirs moins raffinés ? Les troubles sociaux ne proviennent-ils pas en grande partie de l'ignorance réciproque et de la séparation des différentes classes ?

Qu'ils vivent et qu'ils continuent à chanter pour nous permettre d'attendre plus patiemment le relèvement de notre vieux Beffroi dont la reconstruction se poursuit — nous l'espérons du moins — mystérieusement derrière des palissades qui nous cachent les travaux. Une joie faite d'espérance remplira nos cœurs quand nous verrons ses pierres dominer leur enceinte de bois et apparaître à nos yeux. Ce sera le présage du bonheur complet, de celui que nous éprouverons quand le Lion dressera de nouveau sa tête altière au sommet de l'édifice et que nous entendrons le carillon lancer les joyeuses notes de la chanson de la fête d'Arras.

***

L'Académie décerne cette année le prix de vertu de 500 francs à Mademoiselle Eléonore Pierret, née à Arras le 11 septembre 1849, y demeurant rue du Coclipas, nº 14.

Cette personne, très laborieuse, a réussi, par son dévouement à assurer l'éducation de deux nièces, orphelines dès leur jeune âge.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. le Chanoine Abel BARBIER

Membre résidant

MESDAMES, MESSIEURS,

Depuis des centaines d'années qu'il y a des Académiciens et qui sont humbles, à Paris et en Province, ils ont épuisé, sous la coupole et sous les lustres, la variété, pourtant infinie, des mots et des formules par lesquels on est convenu de montrer qu'on a des sentiments modestes sur soi-même et, s'il y a lieu, sur ses propres ouvrages. Si bien, Messieurs, que pour apporter du nouveau dans cette assemblée, il ne suffit pas seulement d'être humbles, comme vous l'êtes, ni d'affirmer qu'on le soit, comme tous vous le fîtes si finement, le vrai moyen — et qu'on n'avait sans doute pas encore trouvé, jusqu'ici, parmi vous, Messieurs, c'est à la fois d'être humbles et d'avoir des raisons de l'être.

Je me flatte de vous apporter cette nouveauté dont je sais bien qu'elle est un maigre titre à m'enorgueillir.

Je crois que j'ai eu ma première grande tentation de vanité le jour où vous m'avez fait le délicat honneur de me recevoir dans votre illustre Compagnie ; j'y ai résisté peut-être, mais aujourd'hui, devant vous et devant cette bril-

Digitized by Google

lante assemblée, la même tentation revient ; je ne suis pas sûr que je ne sois pas en train d'y succomber.

Je pense, voulant m'expliquer votre indulgence, que votre goût pour les choses de l'esprit, vous a disposés à tourner vos bienveillants regards vers quelqu'un qui s'est adonné depuis toujours à l'enseignement et qui, des quarante années de sa vie consciente n'a fait que deux parts, l'une pour apprendre lui-même, l'autre pour apprendre encore certes et réapprendre, mais aussi, dans la mesure de ses moyens, pour apprendre aux autres...

Nos Saints Livres — excusez ce recours aux textes bibliques, chez un esprit plus orienté vers l'éloquence sacrée que vers l'académique — nos Saints Livres ont de bien consolantes promesses pour les professeurs. « Ils brilleront, disent-ils, comme des étoiles, pendant toute l'éternité : *quasi stellae in perpetuas aeternitates ;* comme des étoiles ! on ne précise pas de quelle grandeur, mais comme des étoiles cependant. Ces lumineuses perspectives sont pour plus tard. Cette béatitude posthume dont ils ont la promesse les console de n'être souvent, en ce monde, que des lumières qui brillent dans les ténèbres. Peut-être avez-vous voulu donner à l'un d'eux une compensation terrestre, un avant-goût et comme une rallonge de l'autre immortalité. Je vous en remercie Messieurs, et si je ne craignais, en suivant le jeu de mes métaphores, de tomber dans le style précieux où il est si souvent question d'astres, je vous dirais que j'éprouve une grande fierté, — n'étant pas encore une étoile — de me sentir au moins, par votre bienveillance et en siégeant au milieu de votre brillante Compagnie, devenir comme une manière de planète et qui reçoit de vous le plus pur de son éclat.

Mais peut-être aussi — autre avantage précaire — étais-je prédisposé par le nom que je porte, et qui eut sa célébrité parmi vous, dans un passé qui n'est pas encore très éloigné — à obtenir vos sympathiques suffrages. Je me

Digitized by Google

souviens de ce temps où vos réunions solennelles d'Académie figuraient au programme de la fête d'Arras – c'était l'âge d'or, celui où l'argent n'était pas tout et la livre n'avait pas encore fait oublier les livres — Je me rappelle, dans les Salons de l'Hôtel-de-Ville, ces réunions durant lesquelles mon célèbre homonyme, Victor Barbier, se livrait avec vous, au milieu de vous, à des joutes si spirituelles et si charmantes.

J'admirais en lui, le gai ménestrel, le carillonneur du beffroi, le poète délicat dont la muse tour à tour souriante et grave, se mettait au service de toutes les fêtes, de tous les deuils, de toutes les nobles causes. Je l'admirais, je l'enviais presque et — le dirai-je ? — je regrettais qu'il ne fût pas mon oncle. Vous voyez, Messieurs, qu'à défaut d'autres mérites, j'ai toujours eu, au moins, de nobles désirs. Hélas ! lui, s'en est-allé. *Vixisti.. Victor, vicisti.* Tu as vécu, Victor, tu as vaincu. J'ai cet espoir, pour ma gloire, que l'avenir nous confondra.

Il n'était pas Chanoine, mais il était le si fidèle ami d'un si bon et si vénéré Chanoine. Ne les revoyez-vous pas, Messieurs, s'en aller l'un et l'autre, à l'issue de vos réunions du vendredi, par la place de la Madeleine, amicalement, bras dessus bras dessous, jeunes tous deux d'esprit dans un corps prématurément vieilli et se séparant sur la même formule familière : « *Adé,* mon camarade. *Adé* » ?

On ne se souviendra que de lui, Messieurs, l'avenir ne saura plus que nous fûmes deux. Je gagnerai tout à cette confusion ; Je souhaite qu'il n'y perde pas trop.

Je m'excuse, Mesdames et Messieurs, d'avoir déjà trop parlé de moi et de m'être exposé à vous donner l'impression que pour une fois, cette humilité des Académiciens dont je faisais état en commençant, n'est peut-être qu'une des formes les plus subtiles de la vanité.

Votre Société est sage, Messieurs, d'avoir établi dans ses statuts que ses néophytes, au lieu d'arrêter sur leur

Digitized by Google

propre portrait des regards de complaisance ou ce qui revient au même, de regret, les fixeraient d'abord sur un de leurs devanciers disparus, pour essayer sans doute de le faire revivre, mais plus encore pour l'admirer et s'inspirer de ses nobles exemples.

De ces anciens qui ne sont plus, il n'en est pas un que j'aie approché de plus près, et vers qui je me tourne avec plus d'émotion et de respect que celui dont j'occupe le fauteuil, lourd héritage de gloire, mon ancien maître et, pour la plus modeste partie de sa carrière, mon prédécesseur et mon modèle, Monsieur le Chanoine Louis Rambure, ancien professeur et directeur de l'Institution St-Joseph, pro-recteur des Facultés Catholiques, vicaire général d'Arras.

J'aurais voulu, pour évoquer son attachante physionomie, m'en rapporter à des documents plus précis que mes seuls souvenirs. Malheureusement la guerre a été mortelle deux fois pour M. Rambure. Car non seulement elle l'a fait mourir, mais elle a dispersé les matériaux innombrables qu'il avait accumulés pour les édifices de l'avenir. Il ne reste de ses œuvres inachevées que des essais, des notices, des fragments informes et c'est pourquoi, à mesure que j'essayais de reproduire ses traits, il me semblait que j'étais non pas le sculpteur qui d'un ciseau assuré, fait jaillir d'un bloc de marbre, un vivant portrait, mais plutôt un fils pieux, qui ramasse pour les rassembler et les réajuster les fragments épars et incomplets d'une statue brisée, *disjuncti membra poetae.*

Encouragé cependant par votre indulgence et sûr, par ailleurs, que vos souvenirs personnels restés vivants suppléeront à l'indigence de mon récit, j'entreprends avec confiance comme avec bonheur, de parler au milieu de vous, de celui qui resta, dans tous les pays où s'exerça son activité, un ami fidèle de sa petite patrie d'Arras, et, dans toutes les situations de sa vie, un homme de bien qui pro-

Digitized by Google

digua jusqu'à s'user à la tâche, les richesses de son esprit et les trésors de son cœur.

***

Monsieur le Chanoine Louis Rambure était d'Arras par sa naissance ; aucune patrie d'adoption ne lui fera jamais oublier sa patrie naturelle et on peut dire qu'il est mort d'avoir quitté Arras, d'avoir craint de voir mourir avant lui sa chère ville d'Arras.

Le nom des Rambure — qui est encore aujourd'hui (nous n'avons pas besoin de le souligner ici) si dignement porté dans notre cité, a compté — comme il compte encore — parmi les plus honorables et les plus connus de la bourgeoisie d'Arras. A en juger par les arbres généalogiques que nous trouvons dans les notes de M. Rambure, toujours curieux des choses du passé, il donnait déjà son plein éclat dès le XVI[e] siècle.

C'est dans la maison de la rue du Péage où son père était Receveur de Rentes, et où lui-même devait revenir plus tard si souvent et avec tant de bonheur, que Louis Rambure vit le jour le 4 août 1858.

Son premier souvenir, a-t-il raconté, date de 1862. Il avait alors quatre ans. Par une nuit froide et agitée de novembre il fut soudain réveillé par des rumeurs et un tocsin d'alarme, terrifié par des nuages de feu ; l'incendie dévorait le Petit-Séminaire de la rue Baudimont. Coïncidence frappante, à l'autre bout de sa vie, c'était la même vision d'épouvante et de feu, plus terrible que la première, qu'il devait avoir de sa ville d'Arras avant de la quitter pour aller vers l'exil, c'est-à-dire, pour lui, vers la mort.

En 1866, il entra en sixième à l'Institution Saint-Joseph. Avec un groupe d'élèves destinés comme lui aux études classiques, il allait tous les jours, — sous la conduite d'un surveillant dont le souvenir à la fois terrible et doux est

Digitized by Google

resté légendaire à l'Institution — suivre les classes de latin à la rue Baudimont. L'historien du Petit-Séminaire, M. Guillemant, fait allusion à ce groupe de latinisants qui provoqua par son arrivée, une ardente émulation et une discipline plus stricte. Il y avait alors au Petit-Séminaire pour seconder le Supérieur M. Marin, au commandement ferme et grave, un jeune auxiliaire qui était prédestiné à une illustre carrière dans les églises du Mans et de Rennes, le futur cardinal Labouré.

Ce que fut M. Rambure comme élève, nous n'avons pas besoin, pour le savoir, de fouiller les archives et les palmarès du temps ; nous sommes sûrs qu'il cueillit les lauriers par brassées. En même temps il recevait à Saint-Joseph, la solide direction et la forte empreinte de quelqu'un qu'il est juste de nommer aujourd'hui dans cette assemblée, l'abbé Adrien Depotter. C'est lui qui lui découvrit sa voie et l'orienta définitivement vers la carrière ecclésiastique à laquelle il était prédisposé pour avoir entendu parler, dès son enfance, au sein d'une famille chrétienne, de plusieurs de ses parents honorés du sacerdoce et au premier rang desquels on nommait : Jean-Philippe-Joseph Rambure, curé de Saint-Jean de Ronville avant la Révolution, insermenté et émigré, curé de Saint-Nicolas après la Révolution, docteur en théologie, vicaire général, chevalier de la Légion d'honneur, mort en 1843, et le neveu de ce dernier, Louis-Joseph Rambure, chanoine honoraire, doyen de Rivière, mort en 1858.

En 1876 Louis Rambure était bachelier ; il lui fallait quitter Arras pour entreprendre à Lille les études supérieures. Le jeune étudiant attiré par le désir de savoir, part sans regret et bientôt, par son ardeur et sa facilité au travail il attire l'attention et conquiert la sympathie de ses maîtres des deux Facultés des Lettres et Théologie, qui ne le perdront plus de vue désormais et feront un jour de ce

Digitized by Google

disciple leur élève, en attendant qu'il devienne leur successeur.

Sa santé durant cette période est malheureusement chancelante et l'empêche de donner toute sa mesure au travail. Dans une lettre qu'il adresse en 1880 à Monseigneur l'Évêque d'Arras, nous lisons ce passage : « Après être resté au Séminaire de Lille deux ans, pendant lesquels j'ai dû passer chez moi en dehors des vacances, près de six mois, pour raison de santé, j'ai obtenu de votre Grandeur la permission d'entrer à la Maison Ecclésiastique de Notre-Dame. Malgré les adoucissements du régime matériel, ma santé a été ébranlée chaque été, de sorte que j'ai été empêché de travailler autant que je l'aurais désiré. De plus une vue très faible (il dut subir une opération) m'interdit d'étudier le soir... »

Six mois à Arras en dehors des vacances vous voyez Messieurs, que même à Lille, il continuait d'être de chez vous et que si sa santé contrariait l'ardeur de son esprit, elle travaillait dans le sens des élans de son cœur.

C'est en effet, dans cette ville qu'il revint après avoir conquis ses diplômes, pour occuper, avec une maîtrise dont on n'a pas perdu le souvenir, la chaire de philosophie à l'Institution Saint-Joseph. Si je voulais, ici déjà, faire l'éloge du professeur et montrer comment, dès les premiers jours, il sut travailler en bon ouvrier pour la grande et la petite patrie, je n'aurais qu'à donner le nom des élèves de cette première promotion de 1884. Je citerais entr'autres ce brillant officier qui se fit tuer à la tête de ses troupes, pendant la grande guerre, durant ces jours de folie épique et sublime où l'on chargeait en casoar et en gants blancs, le lieutenant-colonel Wallerand de Hautecloque. Et je citerais encore trois immortels qui sont ici présents : M. Fernand Anselin, M. le chanoine Boisleux, M. Jean Paris. Mais je n'en dis rien, parce qu'ils sont là, parce que la louange serait superflue et que leur nom porte son lustre en lui-même —

Digitized by Google

et puis aussi, parce que l'un d'eux est mon parrain académique, qui n'a pas dit son dernier mot. Si j'avais l'air de l'accabler, même en ne disant que la vérité, sa modestie se vengerait peut-être au centuple, et il y aurait de méchantes langues pour insinuer que l'Académie, dans l'espèce, et pour une fois, pour la première fois, ressemblerait à une société de secours mutuels.

Pour revenir à M. Rambure, ou plutôt, pour continuer de parler de lui — car d'apprécier ses élèves et son action sur eux ce n'est pas faire une digression — sa renommée ne tarde pas à le rappeler à Lille où il devient maître de conférences à la Faculté catholique des lettres. Il ne quitte pas pour cela ses fonctions à Saint-Joseph, et il accepte de faire la navette entre la capitale du Nord et celle de l'Artois.

Lorsque les nécessités de sa vie de professeur titulaire et plus tard de pro recteur le fixent définitivement à Lille, il garde son pied à terre à Arras où il revient souvent, où l'on sent qu'il est heureux de revenir, attiré qu'il est par la voix du sang d'abord et la chère intimité de sa sœur, par les plus attachants souvenirs de sa vie, et aussi, vous ne l'avez pas oublié, Messieurs, à partir du moment où vous lui avez ouvert vos rangs — par le charme de votre Compagnie. Durant cette période il compte parmi les plus assidus dans vos assemblées hebdomadaires.

En le voyant partir chaque semaine avec une allégresse non dissimulée, Mgr. Baunard, avec son fin sourire, sa tête penchée, son accent inimitable aimait à lui redire : « Ah oui ! C'est demain vendredi cher.. »

A Lille ses sympathies innées et profondes, allaient directement vers ceux de ses disciples qui lui rappelaient sa première patrie. S'il donnait à tous ses étudiants un égal dévouement, il ne laissait pas d'avoir une prédilection particulière et une place de choix dans son cœur, pour ceux qu'il avait groupés dans cette Association Artésienne dont il était l'animateur ardent et inlassable et dont

Digitized by Google

M. le chanoine Lecigne, un autre Artésien, était le barde, si intéressant, si spirituel, si brillant.

Dans ses heures de loisir il continuait de s'intéresser à tout ce qui concernait le présent et le passé de la ville d'Arras. Son étude sur les Atrébates, compte parmi les mieux documentées qui soient sorties de sa plume et elle porte en exergue ce mot de l'Ancien, qui traduit bien les sentiments de piété filiale qui l'ont inspirée : *Pius est patriae facta referre labor*, c'est un pieux labeur que de raconter l'histoire de sa patrie.

Quand il quitta l'Université Catholique en donnant un si admirable exemple de soumission aux circonstances et aux hommes, il s'en alla à Boulogne. Il fut heureux de se fixer pour un temps qu'il croyait devoir être moins bref, dans cette ville qu'il connaissait de longue date et qui était une de ses patries d'adoption. « Il y a trente-neuf ans que sans interruption, je viens passer mes vacances à Boulogne — écrit-il dans son discours de réception à la Société Littéraire de l'endroit — je dois être l'un des doyens de vos fidèles baigneurs, c'est un titre au moins à votre sympathie.»

Il fut cependant plus heureux encore croyons-nous, lorsque de doyen de Saint-Nicolas à Boulogne, il devint, deux ans plus tard, vicaire général d'Arras. Il redoutait sans doute le poids du nouveau fardeau qui allait peser sur ses épaules déjà fatiguées, mais en même temps qu'il était sensible à la confiance dont l'honorait son évêque, il avait surtout cet allégement très doux de penser qu'il revenait vers le lieu de son berceau, vers les choses aimées et vers les êtres chers de la terre natale.

Il était d'Arras, Messieurs, par toutes les fibres de son cœur, quelques-uns ont prétendu qu'il en était jusque par certaines particularités de son accent ; mais c'est là un sujet délicat à aborder et qui tendrait à laisser s'insinuer cette légende qu'Arras a son accent et qu'en ce cas, ce ne serait pas le meilleur.

Digitized by Google

Il mourra — comme il a vécu — en fidèle atrébate. Lorsqu'en 1914 éclate, aussi imprévue que terrible, la catastrophe de la grande guerre, il se multiplie auprès de ses concitoyens pour soutenir et exalter les courages ; la presse locale est dépourvue de ses ordinaires concours, il s'y dévoue de tout l'élan de son âme ; lorsque tombe le Beffroi, une plaie s'ouvre et saigne dans son cœur et qui ne se refermera plus; nul n'a versé des larmes plus sincères que les siennes sur la disparition de ce joyau d'architecture qui faisait la beauté et la fierté de notre ville.

Il entreprend, du reste, sous l'inspiration de Mgr. Lobbedez d'écrire, en collaboration, un ouvrage documentaire qui aura pour titre « *La Guerre en Artois* » et dont les principaux chapitres sont rédigés de sa main.

Mais les ruines s'accumulent et le danger devient plus menaçant. Il faut partir. Une immense tristesse s'empare de son âme et, voyant sur sa Cité les ravages de plus en plus douloureux de la guerre, il évoque avec mélancolie les mots virgiliens sur la ruine d'Ilion « *cam os ubi Troja fuit* ».

Dès lors, il se sent plus profondément atteint du mal qui pendant cinq années va sourdement le miner.

De loin, il songe avec tristesse aux ruines qui s'accumulent à Arras, et qu'il espère au moins revoir. Mais cet espoir lui même sera déçu. Peu à peu et malgré son énergie ses forces le trahissent et il s'éteint lentement là bas, aux pieds des remparts boulonnais, à l'ombre du dôme de Notre-Dame, pendant que ses suprêmes pensées reviennent encore ici sur ce panorama de mort, au milieu duquel reste debout, à peu près seule, inviolée et symbole des résurrections futures, la flèche des Ardents.

Ses amis ont bien interprété son désir profond en ramenant à Arras ses restes mortels. Il convenait que ses cendres fussent mêlées à la poussière de cette patrie qu'il avait

Digitized by Google

aimée, à la vie, à la mort, et à laquelle il n'avait pas voulu survivre.

Nous gardons mieux que son tombeau, nous avons toute son âme; c'est ici qu'elle est née, qu'elle s'est ouverte à la lumière, qu'elle a donné le meilleur de son rayonnement et que maintenant encore, et spécialement dans des jours comme celui-ci, elle continue de planer.

***

Si le cœur de M. Rambure est resté particulièrement attaché à Arras, son esprit n'a pas manqué pour cela de s'enfuir par tous les horizons, vers toutes les avenues du beau, du vrai et du bien.

Il voulait que rien de ce qui est humain ne lui fût étranger. Ce n'était pas chez lui caprice et jouissance de dilettante, il voulait recevoir pour donner, apprendre lui-même pour enseigner aux autres. M. Rambure fut essentiellement et toute sa vie un professeur doublé d'un apôtre.

Ce qui frappe d'abord dans sa carrière intellectuelle, c'est sa remarquable curiosité d'esprit. Pendant ses toutes premières études il étonne déjà ses maîtres par la souplesse de sa pensée et la facilité avec laquelle il s'assimile toute chose dans le domaine du savoir, mais très vite l'aliment ordinaire et quotidien des élèves ne lui suffit plus, il pousse ses investigations au delà du programme réservé aux classes.

Etudiant, il suit tous les cours qui lui sont imposés et ce n'est déjà pas un si maigre éloge chez un étudiant; mais de plus il invente des stratagèmes pour en entendre d'autres encore. Dans une notice biographique qu'il rédigera plus tard sur son professeur d'histoire M. Canet, il dira : « Je ne puis rien dire de ses cours du soir; l'heure tardive, pour le quartier et pour l'époque, coïncidant avec le moment du « grand silence » au Séminaire, la composition du public empêchaient notre vénéré supérieur de nous introduire

Digitized by Google

dans le brillant auditoire : rien n'y fit, ni la demande de nos professeurs, ni la naïve pétition par laquelle nous nous proposions de nous isoler dans l'ancienne salle de bal de l'ancienne Préfecture devenue une salle de cours, au fond de la tribune de l'orchestre ! Mais, par une fraude que je puis avouer sans péril, puisqu'elle est couverte par une prescription presque trentenaire, il nous arrivait quelquefois d'aller en contrebande, écouter M. l'abbé Baunard célébrant la foi et ses victoires, M. Montée la grâce mélancolique de Virgile, M. Charaux les gloires du XVII^e^ Siècle, M. de Margerie les noms illustres des littératures étrangères, M. Canet l'histoire de France... ».

Tout cela en contrebande, Messieurs. Il faut peut-être remonter jusqu'à Ronsard et Baïf pour rencontrer une telle intrépidité dans la conquête du savoir et une telle ardeur dans l'amour des belles lettres.

Puisse son exemple être contagieux auprès de tant d'étudiants d'aujourd'hui qui, s'ils ont un regret, c'est celui de ne pas pouvoir suivre leur cours — à la manière des fleuves — sans sortir de leur lit...

M. Rambure se révéle donc d'abord comme un chercheur. Il est encore en cours d'étude, vers 1880, lorsqu'il tombe sur cette question mise au concours par l'Université de Louvain : « Etudier l'avare dans tous les genres de littérature. » Il entreprend aussitôt une minutieuse enquête sur les écrivains anciens et modernes qui ont traité le sujet et rédige un mémoire sur la comédie et la tragédie de l'avarice, dans tous les âges.

L'Université lui décerne en récompense une somme de deux cents francs. Ce premier bénéfice appréciable avec le cours des changes en ce temps-là, ne manquait pas de saveur, venant récompenser un travail sur l'*Avarice*. C'était de bonne spéculation et de nature à encourager le jeune écrivain dans la voie des recherches spéculatives.

Dans la même période nous le voyons utiliser les loisirs

Digitized by Google

que lui laissent ses études théologiques, à préparer un travail original sur l'*Idée de nouveau* pour lequel il demande des conseils et des encouragements qui ne lui sont pas refusés à son éminent professeur de théologie morale M. le Chanoine Didiot. « *Macte animo !* » Courage ! lui dit ce dernier ; mais il ne paraît pas qu'il ait donné suite à son projet, n'ayant sans doute trouvé dans ce monde que du vieux neuf et de la fausse vétusté.

C'est cette même curiosité d'esprit, le goût des recherches, autant que les nécessités de sa situtation de professeur titulaire aux Facultés catholiques de Lille qui l'amèneront à trouver un sujet de thèse pour la préparation de son doctorat ès-lettres. Il n'arrive à se fixer qu'après d'assez longs tatonnements.

« Il y a une dizaine d'années, écrit-il en 1893 à un de ses amis professeur à la Faculté de Grenoble — après mes études théologiques, je suivis le conseil qui m'avait été donné à une séance solennelle de rentrée par M. le Doyen de Margerie et je commençai à étudier en vue du doctorat, les œuvres d'*Alain de Lille*.... Malheureusement peu de temps après, un prêtre d'Angers soutint à Paris sa thèse latine sur l'*Anticlaudianus*, la principale poèsie d'Alain....

L'enseignement de la philosophie et la direction des études à l'Institution Saint-Joseph d'Arras m'occupèrent eusuite dans une mesure telle qu'il me fut impossible de songer à autre chose. Il y a trois ans, la mort du très regretté M. Variot qui lui aussi m'avait plusieurs fois excité à hater la préparation de mon doctorat, me fit appeler dans l'enseignement supérieur, sans m'enlever cependant à mes fonctions d'Arras...

Depuis ce temps mon attention et mes études.... ont été partagées entre différents sujets de thèse.

Ce sont d'abord comme thèses latines : 1° une étude sur le journal du Concile de Bâle par Pierre Brunéti chanoine d'Arras, notaire du concile ; ce journal conservé dans six

Digitized by Google

volumes in-folio du XVII[e] Siècle à la bibliothèque de l'Évêché d'Arras me semblait complètement inédit, lorsque j'ai appris il y a peu de temps qu'il allait être publié à Vienne...

2° Une étude complète sur Clémangis, ami de Gerson et de Pierre d'Ailly et mêlé comme eux, à divers titres, par ses œuvres et sa correspondance, au mouvement religieux et littéraire des XIV[e] et XV[e] Siècles...

Comme thèse française deux sujets m'occupent depuis deux ans : 1° *Frédéric Schlegel*, étude sur sa vie, ses œuvres, et son rôle dans l'école romantique allemande.

2° *Lucain*, étude d'ensemble sur sa vie et son principal ouvrage la *Pharsale*. . ».

C'est sur Lucain et Clémangis qu'il fixa définitivement son choix. En juin 1894 il annonce au doyen de la Faculté de Grenoble qu'il espère être prochainement en mesure de soutenir ses deux thèses.

Il se met à l'œuvre et se livre pendant des mois au plus écrasant labeur. A mesure qu'il étudie Lucain en particulier le cadre s'élargit. La bibliographie de la question, que nous retrouvons consignée dans ses notes, comprend des centaines d'ouvrages de sèche érudition allemande. Cette langue qu'il a autrefois enseignée lui est familière, il lit tous ces auteurs dans le texte, il dresse une immense et minutieuse enquête — et vers par vers — du chef-d'œuvre du poète latin. Philologie, chronologie, géographie, mythologie, épigraphie..., il retourne la Pharsale dans tous les sens. Il écrit, il voyage, il interroge, il visite les Musées, compulse les bibliothèques, fouille les Archives ; les notes s'accumulent, les matériaux sont assemblés, il semble qu'il n'y ait plus qu'à mettre la dernière main à l'ouvrage. L'édifice n'aboutit pas cependant : *pendent opera interrupta.*

La raison en est-elle que la vie de M. Rambure fut trop

Digitized by Google

brève ? Oui sans doute ; mais l'écueil vint surtout de ce qu'elle fut trop remplie pour qu'il pût mener toute chose à bien. S'il était passionné pour le plaisir d'apprendre et de savoir, cet homme était plus dévoré encore par le devoir de se donner et d'agir.

Les circonstances le servirent à souhait. A partir de l'année 1900 sa vie s'écoula, se dispersa, s'épuisa comme dans une fièvre perpétuelle.

Il était professeur d'abord et cela eut suffi à occuper une activité ordinaire. Nous le revoyons encore, nous qui fûmes ses heureux disciples. Il arrivait, à l'heure de ses cours, — souvent par le dernier train venu d'Arras — haut en couleur et s'épongeant le front. Il dépliait une serviette lourde de documents, il prenait ses notes, écrites sur les papiers les plus hétéroclites qui pussent être, des faire part de deuil, ébréchés, jaunis, meurtris, rafistolés, où les retouches et les surcharges indiquaient l'apport des recherches et des trouvailles nouvelles. Il commençait son cours...

Il nous permettra bien, dans la région sereine où il repose aujourd'hui, d'avoir cette sincérité de dire que son enseignement pour méthodique et très solide qu'il fut n'avait pas pour qualité principale d'être captivant.

Les nécessités du programme et, il faut le dire, le goût aussi des méthodes allemandes, une certaine difficulté d'élocution qui venait sans doute de ce que la préparation immédiate avait été trop hative et qui était d'ailleurs rendue nécessaire par la nature du sujet et l'abondance des documents, tout cela faisait que ses disciples le laissaient s'attarder dans le domaine de la pure érudition, ne prenaient des notes que passivement et sans entrain.

Cet homme avait l'étoffe d'un grand savant, il n'était pas écrivain ni encore moins poète, il écrit un jour, au début d'un essai poètique :

Digitized by Google

« Lorsque l'on va doubler le cap de la trentaine
La verve se tarit ; ou devient positif
Pour gravir le Parnasse, on a trop courte haleine
On ne peut enfourcher qu'un Pégase rétif... »

Rétif à trente ans, il exagère et il est décourageant.

Non ! son métier à lui est d'être positif, et il l'est surabondamment. Il sait mieux compter le nombre des manuscrits d'un Virgile, en mesurer l'âge et la valeur, que faire sentir la grâce et la beauté des Eglogues et de l'Eneïde... Mais ses auditeurs laissaient leur jeune imagination s'envoler vers des sujets plus riants et ils s'abandonnaient volontiers en rêve à la douce somnolence de Tityre à l'ombre fraîche des hêtres opulents :

Tityre tu patulae recubans sub tegmine fagi

M. Rambure avait toute la science d'un excellent professeur, mais il eût fallu qu'il ne fut que professeur et qu'il se cantonnât davantage dans les limites de sa salle de cours. Nous avons déjà dit que son activité dévorante et les nécessités des circonstances l'avaient amené à se prodiguer et à se trop disperser.

Ses qualités d'administrateur " positif " avaient vite attiré l'attention de Mgr Baunard qui, sentant venir les années, en fit son bras droit avec le titre de pro-recteur.

Dans cette charge surtout, M. Rambure se dépensa sans mesure. Etait-ce Saint-Bernard qui disait de son frère Gérard, était-ce Monseigneur Baunard que disait de M. Rambure « O mon cher frère, tu portais plus de la moitié de ma charge, en m'en laissant modestement les honneurs, tu prenais sur toi le plus lourd de l'ouvrage, tu t'engageais dans toutes sortes de difficultés, « *tu intricaberis* », et moi, grâce à ton bienfait, j'avais le loisir de vaquer au service de l'Église et à l'étude des choses de Dieu... »

Un tel fardeau ne suffisait pas cependant à ses épaules. Dans le même temps il se multipliait pour assurer le

Digitized by Google

rayonnement intellectuel de l'Université dans les conférences dites d'extension universitaire et où il voulait prendre lui-même une part aussi étendue que brillante. Non content de propager ce qu'il estimait le vrai, il entreprenait une campagne pour développer dans la jeunesse du Nord et du Pas-de-Calais, le goût et le sentiment du beau. Muni d'une collection de plus en plus riche, de reproductions des chef-d'œuvres de l'art dans tous les pays et dans tous les siècles, il organisait une série de conférences avec projections qui eurent, à l'époque, leur plus heureux et le plus brillant retentissement.

A la même période il accepte la charge d'inspecteur général de l'enseignement libre dans le diocèse d'Arras. Il collabore à différentes revues. Il voyage, il écrit, il parle, il prêche. De hautes relations lui valent d'être appelé dans les grandes chaires de trois ou quatre diocèses...

Dans toutes les entreprises il se montre à la hauteur de la tâche, mais il n'en est pas moins vrai que les forces humaines ont des limites.

Il me souvient qu'un jour, ayant à le remercier au nom des étudiants — sans doute par la primauté que me conférait le peu enviable privilège de l'âge, ou un caprice de l'ordre alphabétique — faisant allusion à sa résistance comme professeur, pro-recteur et directeur du Séminaire, je lui appliquais (il me permettait ces familiarités) cet à peu près tiré d'Horace :

Illi rambur est aes triplex

Ce M. Rambure est armé d'une triple cuirasse....

La triple cuirasse de santé, d'activité et de dévouement, ne devait pas le protéger toujours ni longtemps.

Car il ne se contentait pas de donner son enseignement sous toutes les formes, on peut dire qu'il s'est donné lui-même, pour venir en aide à une foule innombrable de protégés qui venaient solliciter ses lumières et son appui.

Digitized by Google

Le fond de son caractère était de bonté, d'une bonté qui savait aller jusqu'à la délicatesse la plus exquise, qu'aucun labeur ne rebutait.

Mais il fallait le comprendre. En somme il n'était peut-être pas fait pour diriger les collectivités. Il n'avait pas l'art inné de se faire aimer d'elles ; ou du moins il ne croyait pas que la popularité fût un moyen de Gouvernement. Il était craint et respecté et admiré plus que vraiment aimé de tous ceux qui n'avaient avec lui que des relations officielles. Il se composait comme une physionomie et une attitude, surtout dans ce monde un peu spécial des étudiants ou le sérieux ne va pas nécessairement de pair avec le nombre des années et où il faut s'attendre toujours à une petite guerre aussi inoffensive que dissimulée et perfide. M. Rambure savait n'être jamais dupe. Le souvenir qu'il avait d'avoir été lui même étudiant, une sagacité naturelle toujours en éveil lui permettaient de déjouer toutes les ruses. Il promenait sur son auditoire un regard averti, un sourire où flottait une inquiétante ironie et par lesquels on était assez averti qu'il fallait rester sur ses gardes. Et si quelqu'un se trompait, quand-même, les lèvres se plissaient et le trait partait acéré comme une fléche, touchait juste, pénétrait au point sensible, piquait profondément et comme une outre que dégonfle un coup d'épingle, le délinquant était à plat. La fléche n'était pas empoisonnée et la blessure se refermait, même sur les épidermes les plus sensibles.

Risquerai-je encore une anecdote personnelle ? C'était alors l'époque glorieuse et hélas disparue de la dissertation latine. Nous essayions de mettre l'harmonie de nos phrases à l'unisson de la redondance cicéronienne. Or, je ne sais quel mauvais génie me poussant, j'avais terminé ma période par ces mots qui me semblaient faire image et n'être pas dénués de saveur : « *sermonem... alacrem* ». Ah ! Messieurs ! quel sermon j'entendis ! un sermon à la

Digitized by Google

crème, à la crème fouettée et je crois bien, tournée. Depuis ce temps-là j'ai toujours gardé un respect sacré pour la prose de Cicéron.

Il ne fallait pas badiner avec le dieu quand, dans l'exercice de sa puissance, il tenait son foudre en main, mais lorsque l'on prenait la confiance de l'aborder et de le consulter en particulier, on était étonné et ravi de trouver en lui, ce qu'on n'avait pas soupçonné d'abord, une bonté, un élan du cœur, un désir et comme une passion de rendre service qui confondaient les obligés. Sa condescendance le portait à s'occuper des plus humbles. Comme il était grand avec les grands. il se faisait volontiers simple et familier avec les petits. Les conférences de Saint-Vincent de Paul, n'eurent pas de plus ardent et de plus charitable promoteur que lui. L'énumération de ses bienfaits constitue un chapitre de son histoire qu'il serait trop long d'entamer ici et sa discrétion à lui-même nous l'interdirait.

Sous l'écorce quelquefois rude battait un cœur généreux et chaud qui s'attira des amitiés aussi sincères que profondes et une fidèlité de souvenir plus forte que l'éloignement et qui, je le sais, a résisté même à la mort.

A mesure qu'il avance dans la vie, la multitude des affaires l'absorbe et l'épuise peu à peu, jusqu'au jour où la guerre vient lui donner le dernier choc.

*
* *

Il est mort, ayant gardé jusqu'au bout, le goût de l'action, le besoin de se dépenser, le souci d'organiser et de se donner.

A l'heure où il était définitivement condamné et où ses amis savaient que c'était la fin, lui se raidissait encore contre la mort. Il voulait espérer contre toute espérance et mourir debout. Ceux qui l'ont vu dans ces moments

Digitized by Google

suprêmes ont été saisis de cette force d'âme persistant dans un corps qui n'était déja plus qu'une ombre.

M. Rambure, dans le tumulte de sa carrière si bien remplie, a dû toujours improviser ; il n'a pas eu le temps de rien finir ; il n'a laissé que des essais et des œuvres inachevées Il ne se survit pas dans un ouvrage tel qu'il aurait pu l'écrire et qui fût digne de son beau talent.

Mais si l'esprit s'est trop dispersé pour donner sa mesure dans une œuvre solide et durable ; le cœur lui ne s'est pas trompé. Il a aimé jusqu'à la fin, jusqu'à la fin de la vie et jusqu'aux extrêmes limites où peut aller le don de soi.

Mieux que des livres il nous a laissé de beaux exemples à admirer.

A Lille, à Boulogne, à Arras, et chez vous Messieurs, sa mémoire restera en vénération.

Heureux celui qui au terme d'une carrière bien remplie s'en va de ce monde en méritant d'être applaudi, plus heureux l'homme de bien qui mérite d'être pleuré !

Digitized by Google

Réponse au Discours de Réception

DE

M. LE CHANOINE BARBIER

PAR

M. Jean PARIS

Membre résidant

MONSIEUR,

Ce n'est pas la première fois que nous nous affrontons d'un côté à l'autre de la barricade, si j'ose risquer cette métaphore guerrière en évoquant nos pacifiques rencontres.

La barricade qui nous sépare n'est pas un amas de pierres accumulées dans la fièvre d'un matin de bataille, et je n'ai nulle envie d'en jeter une ou plusieurs dans votre jardin.

Sans doute le destin a voulu qu'un obstacle se dressât toujours entre nous ; mais, dans sa clémence, il a permis que l'obstacle se réduisît à une simple et pacifique table. Mieux encore, il admet que le décor de la table varie suivant les saisons.

Quand éclot Germinal, la table s'étale au cœur d'un vieux collège. Vous la parez de bouquets vivants. Elle

Digitized by Google

s'enorgueillit de toute cette jeunesse, primevère de la vie, que vous avez cultivée dans la serre chaude du baccalauréat et qui, transplantée en pleine terre, revient offrir ses fleurs au maître du jardin. Ainsi encadré, vous représentez le présent et l'avenir. En face, comme président du Conseil des Anciens, je figure le passé. Nos projectiles sont des vœux. Les vôtres, vifs et alertes, galvanisent les miens qui s'efforcent de ne pas trop dater ; et notre rencontre finit très bien.

Aujourd'hui Germinal n'est qu'un lointain souvenir. Où sont les primevères d'antan? C'est Frimaire. Nous voilà derechef en présence. La table fatidique se dresse encore, mais elle est sévère, majestueuse, académique. D'un bout à l'autre nous nous regardons, émus du décor, un peu interloqués, et ne sachant de quelle façon commencer, je ne trouve rien de mieux que vous appeler « Monsieur ».

Ce vocatif courtois et glacial va-t-il me créer d'austères devoirs? Faudra-t-il après Rostand sourire

> « D'un sourire un peu haut sur cravate
> En tenant des propos obscurs et délicats ».

Ma réponse sera-t-elle émaillée de petites objections, hérissée de minuscules griefs,

> .....« Avec une glose
> De si, de pourquoi, de mais, de comment » ?

N'ayez de ce nul souci. J'avoue mon inaptitude à ce genre d'exercices littéraires, et notre Compagnie ne m'a pas infligé un tel *pensum*.

Qu'est-ce en effet que cette Compagnie? (J'ai dit « Monsieur », il faut bien que je dise « Compagnie »). Un cercle? Un salon? Mieux que cela, une école mutuelle. Ceux d'entre nous qui ont beaucoup appris savent que l'âge d'apprendre ne finit qu'avec la vie et que la mort seule fait

Digitized by Google

luire l'aurore de l'infini savoir. Aussi, chacun de nous vient à nos réunions avec le désir de demander à ses voisins un peu de ce qu'ils savent, de leur offrir en échange, un peu de ce qu'il croit savoir, en ces rares heures de détente où s'atténuent les soucis, les peines, les douleurs même. Le nouveau venu est toujours accueilli comme un frère. On est sûr que de sa besace sortiront quelques nouvelles richesses, heureux accroissement de patrimoine commun. Soyez-donc le bienvenu.

***

J'ai dessein de soupeser les richesses qui forment votre apport en société. Mais, avant tout, souffrez que je vous débarrasse d'un autre fardeau : celui de votre humilité. Grâces vous soient rendues d'en avoir un instant chargé vos épaules ; car tel est l'usage, et oncques récipiendiaire n'y manqua.

« Voyez comme vers vous en robe misérable
Mon destin est venu ;
Les plus humbles errants sur les plus tristes sables
N'ont pas les pieds plus nus. »

La tradition nous enseigne que d'aussi louables sentiments, bien avant que Madame de Noailles ne les cristallisât en fortes images, ont régulièrement été paraphrasés en prose par quiconque franchit un seuil académique. Mais la tradition veut aussi que la réfutation arrive du tac au tac. « Nous n'en croyons rien, cher néophyte. Votre robe « est aussi riche qu'élégante et vous êtes chaussé à « merveille. » Voilà qui est dit. Nous avons l'un et l'autre observé le rite. Laissez-moi maintenant vous prendre tel que vous êtes.

***

Digitized by Google

La tâche n'est pas toute simple, et j'ai pleine conscience de mes responsabilités. Car enfin, Monsieur, qui êtes-vous? Un maître, un éducateur, avez-vous dit, et je le sais. J'ai même appris par vous que les professeurs, (il en est ici quelques-uns), brilleront comme des étoiles pendant toute l'éternité. J'en reste tout ébloui, pas assez cependant pour ne pas découvrir à côté de l'éducateur, le poète, l'orateur, l'historien, le conteur, le journaliste. Le dieu Protée affirment les mythologues, revêtait mille formes. De nos jours les huissiers en ont fait quelque chose de plus simple. Mais je crains que le Protée de jadis ne se soit réincarné en vous, et que je n'aie quelque peine à vous saisir.

***

Pour que vous ne m'échappiez pas, je vais tenter de vous prendre tout enfant. Cet âge est sans défiance et sans détours.

Voici Lisbourg, un coin perdu, verdoyant, pittoresque de notre Saint-Polois. La Lys naissante se plaît à y murmurer. Mon histoire remonte à quelque quarante ans. Un gamin, issu d'une robuste lignée de paysans d'Artois, commence à battre la campagne. Je le devine turbulent. Si je ne craignais un fâcheux exemple pour les écoliers de nos jours, je le soupçonnerais d'aimer l'école buissonnière.

> Oh ! Quantes fois aux arbres grimpé j'ai,
> Pour dénicher ou la pie ou le geai

avouait notre Clément Marot.

De tout temps les poètes ont dû être dénicheurs d'oiseaux, avant de devenir pêcheurs de lunes. Les altitudes les tentent. Ils ont toujours les yeux braqués en l'air. Comment voulez-vous qu'ils étudient les lois sur la protection des oiseaux utiles et la destruction des insectes nuisibles à l'agriculture ? C'est bien terre à terre.

Digitized by Google

Donc mon gamin fait peur aux oiseaux. Mais, au retour de ses folles randonnées, au coin du dernier buisson, certain curé le guette. Qu'il est pittoresque, en sa soutane verdoyante, aussi pittoresque que Lisbourg, ce « curé d'autrefois », dont vous nous avez, Monsieur, narré l'histoire. Si l'un de nos éminents Collègues, qui a écrit sur le *Prêtre* des pages si vivantes, si profondes et si vraies l'avait rencontré en tournée pastorale, qu'il eût aimé à le portraicturer !

Ce curé, aux dehors frustes, connaît son monde et devine les âmes. Grâce à lui notre dénicheur d'oiseaux ne finira pas dans la peau d'un braconnier. Le voilà forcé d'être sage, de rester assis sur une chaise du presbytère et de boire les premières gouttes au calice des « humanités ». Une vocation se dessine. La voie s'ouvre. Après l'école du bon curé, c'est le Collège de Dohem, en pleine campagne encore, pour ne pas déraciner trop vite notre petit rural. (Le déracinera-t-on jamais, du reste, dites-moi, ô conteur nostalgique des Pommiers en fleurs ?). Puis c'est le petit Séminaire de Boulogne, le Séminaire académique de Lille, (académique déjà !), la licence ès-lettres brillamment conquise sous des maîtres, tels que M. Lecigne dont le verbe charme, et M. Rambure dont la savante et consciencieuse érudition fait pousser quelques soupirs qu'un quart de siècle n'a pas encore étouffés. Enfin c'est le sacerdoce, la double vocation de prêtre et d'éducateur. Notre Lisbourgeois est condamné à la vie des villes.

Au collège Saint-Joseph, il sème d'abord les fleurs de rhétorique. Puis il fait goûter les fruits un peu amers de la philosophie. Science vaine, a dit quelqu'un, et qui augmente le nombre de nos erreurs. Je veux en douter. Lorsque le soleil de la vie commence à décliner, nous comprenons que nos erreurs n'augmentent que si nous le voulons bien Dès l'aurore de l'adolescence nous sentons vaguement que la philosophie nous arrache au monde des mots et des

Digitized by Google

phrases, pour nous jeter dans le monde des idées. Elle nous apprend à penser. Ce n'est pas chose négligeable.

A côté de ses élèves, le maître fait son profit de la science qu'il enseigne. Il s'enfonce plus avant dans l'immense forêt des idées. Il se prépare à de plus grands devoirs. Le voila directeur : un poste de brillant second. Bientôt la guerre l'enlève à son collège, le sacre soldat de deuxième classe, et l'envoie à l'Armée d'Orient. S'attendait-il hier à contempler le berceau de notre civilisation méditerranéenne sous cet aspect de dure réalité.

« Les soirs étaient plus doux jadis à Mytilène ! »

Soirs antiques, que vous ressemblez peu à certain soir de Décembre 1917 où notre humaniste en un jour de liberté, fait l'ascension du Parnasse, grimpe jusqu'aux trois quarts des pentes, et redescend découragé, sur l'affirmation navrante des camarades attestant que là-haut tous les « bistros » sont fermés,

« Grèce, mère des arts, terre d'idolâtrie »,

qu'es-tu devenue ? Voile-toi la face, muse de Boileau-Despréaux.

La tempête a cessé. Au retour de la nouvelle croisade, la vie reprend son cours normal. Le fantassin démobilisé est promu supérieur de son collège, puis chanoine, (bien jeune encore), enfin académicien, (on le devient à tout âge). Béatitude et immortalité ! *Quo non ascendam ?*

Ici le rideau tombe ; car l'oracle de Delphes est désormais trop loin, et qui oserait prévoir l'avenir ?

***

Le biographe se tait. Place à l'anthologiste. Mais que de parterres dans lesquels il faudrait errer, et quelle lourde brassée de fleurs !

Digitized by Google

Le coin du Poète d'abord, Neuville-St-Vaast revient à la vie : et c'est une harmonieuse sonnerie de cloches. Mais les cloches nouvelles se souviennent de l'agonie de leurs aînées En dépit des tintements d'allégresse elles n'oublient pas.

« Tous ces grands immolés de l'immense épopée
« Dont le cœur fut si haut, l'âme si bien trempée,
« Qui vécurent si fiers, qui murureons ti ebaux
« Et qui dorment chez nous dans la paix des tombeaux
« Je pleure sur les morts..... »

C'est que nous sommes bien près du plateau de Lorette. Nous devinons le phare dont le pâle rayon va un soir prochain, et bien d'autres soirs ensuite, faire le tour de la plaine d'Artois « Un cri monte de la terre du sang ». L'heure du merci à la « Vierge du Joyel » n'a pas encore sonné. La voix du poète est grave. Il est loin de Lisbourg, des vieilles chansons de mai, de l'éternel printemps dans le parfum des lilas et des pommiers en fleurs. Un souffle de gloire, un souffle de douleur ont passé.

C'est ce même souffle qui, après avoir fait vibrer l'âme du poète, anime la voix de l'orateur sacré, le jour où dans la Cathédrale provisoire, il prononce le panégyrique de Saint-Vaast, le grand animateur, qui, après avoir instruit Clovis, vint chez nous refaire une terre vivante et féconde, là où une première fois, les Huns avaient passé, laissant derrière eux la désolation et la mort.

***

Vous enseignez ; vous dirigez ; vous chantez ; vous instruisez les foules du haut de la chaire, et voici que vous vous accoudez à votre table de travail ; car l'Histoire vous tente. Oh ! non pas la grande histoire avec ses séductions et ses périls. L'histoire plus simple de ce que vous avez connu et aimé. Grâce à vous, le curé d'autrefois, celui qui

Digitized by Google

décida de votre avenir ne dormira pas sans un touchant souvenir son dernier sommeil terrestre. Sa rude silhouette se campe au milieu des paysans qu'il aime et ne quittera que pour mourir. Nous le suivons dans les rues de son village, dans son église, dans son étrange cabinet de travail, à sa table hospitalière. Il est devant nous prédicateur' recruteur d'âmes, maître d'école, bâtisseur, pélerin de Rome et de Jérusalem. Nous croyons l'avoir connu, tant il vit devant nos yeux.

De la même plume alerte, joyeuse certes, un peu mélancolique toutefois, (un air triste, un air gai,) vous écrivez des pages familières lors du cinquantenaire de notre collège :

« Cinquante ans ; c'est beaucoup pour les pauvres vivants
« Qui ne font que passer et que la mort moissonne,
« Pour ceux dont aujourd'hui la jeunesse rayonne
« Et qui ploieront demain sous leurs lourds cheveux blancs »

Mais la guerre a passé. Une œuvre plus forte vous passionne. Lisbourg est en deuil ; trente-six de ses enfants ont donné leur vie à la Patrie. Sans doute une stèle de pierre gardera de l'oubli leurs noms et leur mémoire collective ; mais vous voulez quelque chose de plus. Édité par vos soins, un livre tout simple conservera le souvenir de chacun de ces vaillants. Un bref résumé d'histoire ; une photographie. Vingt lignes pour dire comment celui-ci, et plus tard celui-là vécut, souffrit, espéra, puis consomma son sacrifice.

Je lis la conclusion :

« Ils sont trente-six, les héros glorieux que nous pleu-
« rons à Lisbourg. Notre village a payé chèrement sa
« dette de sang à la Patrie. Honneur aux vaillants qui
« sont revenus. Honneur plus encore à ceux qui ne sont
« plus. Ils dorment dispersés, sur tous les points de l'im-
« mense bataille. Plusieurs même n'ont pas un coin de la
« terre de France pour leur dernier sommeil ; nous les

Digitized by Google

« réunissons tous avec piété dans notre hommage, notre « respect, notre admiration, notre prière, notre ardent « souvenir. Glorieux Morts, dans la Patrie meilleure où « vous vivez à jamais, veillez sur nous ».

***

Ma tâche est-elle finie. Puis-je m'arrêter ? Pas encore ; car vous êtes journaliste. Le *Bulletin de Lorette* me sert de transition pour passer de l'histoire au journal. Ce bulletin du souvenir est encore de l'histoire, jetée par bribes, en courts et saisissants aperçus, aux cœurs qu'il faut consoler, aux frêles espoirs qu'il faut entretenir, aux dévouements qu'il faut susciter. Je cite au hasard l'appel en faveur des morts sur la terre étrangère, l'évocation de la grande figure du général Maistre. Il faudrait tout citer, puisque partout vous mettez un peu de votre âme. Partout, au Bulletin des Eglises, à la Semaine Religieuse, au Bulletin des Féales suivantes de Notre-Dame. Peut-être ailleurs encore. Je crains d'oublier.

Couronnement de votre laborieuse semaine, le dimanche arrive. C'est le jour du repos. Vous vous reposez en écrivant encore. Un quotidien vous ouvre ses colonnes, et vous venez y causer. Littérature attrayante, amusante et sérieuse à la fois, dont je vous rends grâce. Vous pénétrez en amateur dans la salle de rédaction ou vous êtes attendu comme un ami. Serrez donc un peu vos rangs, vous, les journalistes professionnels, ô vous tous, informateurs politiques, courriéristes parlementaires, spécialistes du Bulletin des Halles et du cours du change, historiographes des affreux assassins, des automobiles écraseurs et des chiens écrasés ! Un jour sur sept laissez une place au causeur.

De quoi causez-vous Monsieur ? De tout. Parfois d'un rien ; car un rien suffit à vous amuser. Toujours de quel-

Digitized by Google

que chose. Je n'analyse plus, je glane. C'est l'éducateur, le maître, l'ami des enfants qui me tombe le plus souvent sous la main. « En regardant les petits », vous êtes ému. Le candidat au certificat d'études primaires vous intéresse prodigieusement. Haletant, au détour du chemin rural vous guettez la rentrée de sa voiture. Char de triomphe ou char de deuil? Et votre figure s'illumine. Le candidat est vainqueur et son char pavoisé :

« Sunt quos curriculo pulverem olympicum
« Collegisse juvat ».....

Je serais mauvais peintre de votre allégresse. Mieux vaut la photographier. Je cite donc *in extenso*.

« Autour du certificat d'études, quelle fraîcheur d'émotions !

A la campagne, — non pas à la ville, où le pittoresque individuel est noyé dans la cohue et le mouvement anonyme des foules, et où, les figures et les choses, tout est verni, poudré, ripoliné, — au village donc, le certificat est un gros évènement. Promenez-vous ces jours-ci, vers six heures du soir, (ancienne heure), sur les routes si gracieuses qui mènent aux chef-lieux de canton. Si vous apercevez une voiture sur laquelle on a arboré un petit drapeau tricolore, dites-vous : « C'en est un !... il est reçu !.., » On ne peut pas s'y tromper. Le sol tremble sous la carriole La jument poulinière, l'œil en feu, fait sonner ses sabots et s'enfle dans les brancards ; on dirait qu'elle comprend et qu'elle a conscience de porter, assis sur la banquette, le passé et l'avenir d'une race ! En fait, il y a le père et le fils. Ils parlent peu ; les joies profondes ne font pas de bruit. C'est une quiétude paisible dans un doux chatouillement de gloire... Quand il y a un passant à l'horizon on ralentit, on s'arrête un brin, pour écouter un propos flatteur.

— « Eh ! bien ! ça y est ? — « Ça y est... » dit le père, puis il ajoute, en désignant son heureux fils d'un petit

Digitized by Google

mouvement de tête : « Oh ! ch' t'ici c'est un fin !... Pou l'mémoire ch'est tout pur s'mère ! » Il ne dit rien de plus, mais, à la façon dont il redresse son buste et dont il regarde lui-même son fils, on devine assez que son intime pensée est qu'il ne lui a rien fait perdre non plus en étant son père.

Et l'attelage repart comme un bolide. Les ménagères se mettent sur le pas de leur porte et, à la vue du petit drapeau :

— C'est, dit l'une, l'fiu de ch ! tiot Baptiste qui est erchu à sin certificat.

— Tout le monde l'dit, ajoute une autre, qu'ch'est in éfant qui est fort capable.

Mais la voiture ne s'arrête plus.

— Man ! Man ! s'écrient les plus jeunes frères, en la voyant venir de loin... n'a in drapeau sur l'carette !... Joseph il est erchu !

Le jeune lauréat fait son entrée, la mine épanouie. On l embrasse, on l'admire. On l'interroge. « N'a qu'chinq d'archus su diche », dit-il, triomphant, « les autres ils ont fait des fautes pou' l'français ! » Et la mère, pendant qu'un frisson d'orgueil lui court entre les épaules :

« In sait bien, dit-elle, qu'ils ne peuv't pas erchuvoir tout le monde. »

Puis, quand on s'est mis à table :

— « Allons, fait le père, ch'est in bonne affaire ! A ch' t' heure, té peux te reposer, t'in sais assez ! Minge, min garchon !...

Et dans le soir qui tombe, la gloire apporte son immense quiétude sur la maison du p'tiot Baptiste, dont le « fiu » a été reçu à son certificat !...

Et je ne trouve pas cela si ridicule,

comme disait feu François Coppée. »

Je suis de votre avis et je trouve cela superbe Le " fiu „

Digitized by Google

du p'tiot Baptiste est la gloire de Lisbourg. Il est l'heureux conservateur de la langue française et de la langue Saint-Poloise, ces deux sœurs. Honneur à lui et à vous ! Vous l'aimez. D'un même « cœur innombrable », vous aimez les bacheliers en herbe, vous aimez les distributions de prix, vous aimez même les vacances. Que n'aimez vous pas de tout ce qui touche à l'École ?

Mais on ne peut tout aimer. Vous n'aimez pas les « muffles » Oh ! Pas du tout. Vous n'aimez que modérément, les préjugés, le snobisme, les travers privés et sociaux, le duel, les décorations, le régime sec d'outre-atlantique, les chapeaux trop chic, la boîte à poudre, le sac à main qui l'abrite en ses flancs, peut-être même le suffrage des femmes. Seriez-vous misogyne comme Euripide? Ni boîte à poudre, ni boîte à votes ? Que restera-t-il donc ô censeur ?. Il restera les « nobles âmes » pour lesquelles vous avez écrit « l'envers du luxe », et cela peut suffire.

Pour finir, une toute petite question ! Votre tendance naturelle et avouée à sourire, voire même à rire, ne se nuancerait-elle pas quelquefois d'une toute petite teinte d'irrespect ? J'ai frémi en lisant de vous ceci : « L'Académie pardonne tout le mal qu'on dit d'elle, pourvu qu'il soit bien dit ». Auriez-vous par hasard, médit de l'Académie. la grande ou, (péché véniel), de ses succédanés régionaux. J'ai dû creuser plus à fond vos écrits et je puis rassurer mes collègues. Tout est orthodoxe; j'en étais sûr d'avance. Comment un futur académicien aurait-il pu effleurer l'Académie? Autant vaudrait vous soupçonner d'avoir parlé à la légère du canonicat quand la vocation de chanoine germait déjà en vous. Que nul ne s'égare en d'aussi téméraires hypothèses !

* * *

Au reste, à supposer que l'Académie ou le Chapitre eût quelque chose à vous pardonner, de quel cœur vous seriez

Digitized by Google

absous, pour avoir si bien dit tout ce qu'il fallait dire de notre Collègue M. le Chanoine Rambure. Après vous avoir entendu je n'ose me risquer à parler de lui, comme je le voudrais. « Tout est dit et l'on vient trop tard».

Pourtant je désire vous remercier avec toute la ferveur d'une amitié que la mort n'a pas brisée d'avoir fait revivre en pleine lumière une belle figure arrageoise qui nous fut chère à tous.

Peut-être ai-je, pour parler des titres particuliers. J'étais un bambin de six ans, élève de quelque vague onzième à l'époque où sous nos yeux émerveillés, Louis Rambure cueillait tous les lauriers des classes supérieures. Dix ans plus tard, je devenais son élève en philosophie. Je lui dois ce que j'ai appris de la science des sciences. Je lui dois bien plus, puisque dès le jour où il me fut donné de vivre auprès de lui, il me prodigua les témoignages de cette affection sûre, inaltérable, toujours en éveil, dont vous avez décrit le charme et le prix. Un peu distant de qui l'abordait pour la première fois, (s'il n'était humble ou malheureux), M. Rambure se réservait pour ses amis. Mais que ne leur réservait-il pas ? Je me souviens de l'accueil qu'il me fit en cette Académie le jour où il fut délégué pour m'y recevoir. J'ai encore présentes à l'esprit les réunions du Bureau de cette association d'anciens élèves où il retrouvait avec joie tous les siens, et où son esprit organisateur s'attachait patiemment à créer un organe vigoureux et durable. Je n'ai pas oublié qu'il voulut m'associer aux grands évènements de sa vie J'étais son hôte à Lille, lorsque, professeur de littérature latine et pro-recteur de l'Université catholique, il célébra ses vingt-cinq années de sacerdoce, au milieu de cette brillante pléiade d'amis que présidait en souriant Mgr Baunard et au sein de laquelle l'Église de France a recruté deux de ses chefs les plus éminents. J'étais encore son hôte à Boulogne, le jour où, quittant non sans quelque tristesse, les hautes fonctions d'administrateur dont il

Digitized by Google

s'acquittait avec tant de zèle et d'autorité, il fut appelé par son évêque à la direction d'une grande paroisse. Son retour à Arras au titre de vicaire général fut de trop courte durée. Il nous valut au moins la joie brève du revoir. Mais c'est à Boulogne encore que je revis M. Rambure une dernière fois au cours des évènements tragiques. Ils avait travaillé à ce livre de la *Guerre en Artois* qui lui doit de si belles pages. Il voulait vivre encore, pour poursuivre sa tâche de travailleur infatigable. Mais son cœur saignait trop de la blessure de son cher Arras. C'est de l'écroulement d'un passé tant aimé qu'il se mourait lentement. Nous l'avons compris le jour où les portes de sa maison d'exil s'ouvrirent devant le triste cortège qui s'acheminait jusqu'au cimetière de Boulogne où j'eus la consolation de dire sur sa tombe le suprême adieu.

« Montrez-lui la lampe éteinte
Et la porte ouverte »,

a dit Mœterlinck. La porte s'était ouverte devant un cercueil : car la lampe longtemps vacillante s'était éteinte au souffle d'une rafale trop violente et trop longue. Nous l'avons mieux senti encore, le jour où sa dépouille mortelle revint au cimetière d'Arras, sillonné de tranchées, hérissé de barbelés, bouleversé, méconnaissable. Oh oui, le spectacle de cette désolation, de cette barbarie dont il avait été le témoin angoissé, l'avait atteint au cœur. Le mal avait été plus fort qu'un puissant désir d'action. C'est pour cela que la lampe terrestre ne brillait plus. Mais c'était ailleurs l'éternelle lumière.

Il reste ici le souvenir d'une amitié pleine de charme, mieux encore d'une conscience droite, d'une admirable activité à laquelle vingt objets ne suffisaient pas, d'une intelligence ouverte à tout ce qui est noble et beau, surtout d'un cœur d'or pour lequel les devoirs de l'affection, du dévouement,

Digitized by Google

de la pitié pour les aibs f el étaient une réalité toujours vivante et présente.

Vous avez bien vu, Monsieur, ce qu'était votre prédécesseur ; et, si votre fine et pénétrante analyse nous laisse une forte impression de vérité, c'est que celui à qui vous venez de rendre hommage n'est pas un étranger pour vous, mais un ami, presqu'un frère aîné. Comme lui vous savez que multiples sont nos tâches humaines, qu'il ne faut pas caindre de prodiguer, voire même de disperser son effort, parce que l'effort est la raison d'être de la vie et que la vie ne vaut que par l'action.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS D'HISTOIRE

(1925)

PAR

M. BESNIER

Membre résidant

MESSIEURS,

En me chargeant pour la sixième fois de vous rendre compte des œuvres présentées à votre concours d'histoire, votre Commission a fait à ma fonction officielle un trop amical crédit pour que j'aie cru pouvoir me dérober à son appel. Aussi bien, si ma tâche reste difficile de retenir l'attention du brillant auditoire de votre séance publique sur l'intérêt des travaux de vos lauréats autant que ceux-ci le mériteraient, du moins n'a-t-elle cette année rien d'ingrat, puisque les trois études soumises à vos suffrages sont, à des titres divers, dignes de vos éloges.

Pour la première fois, je crois, vous allez avoir à appliquer une modification assez importante de votre ancien règlement : l'anonymat cesse d'être imposé aux ouvrages concurrents.

Digitized by Google

La tradition à laquelle nous mettons ainsi fin se recommandait d'excellentes intentions : elle prétendait sauvegarder l'amour-propre des auteurs et faciliter aux juges la liberté de leur appréciation. Mais votre décision d'accueillir même des livres déjà publiés laisse aux timides la faculté de voiler la signature de leur manuscrit sous une prudente devise et respecte mieux la dignité de vos commissaires.

L'anonymat était, en effet, il faut bien l'avouer, la plupart du temps (permettez-moi cet euphémisme) une précaution inutile. Aujourd'hui, une étude historique qui sollicite l'attention d'une Société académique, soucieuse de son qualificatif un peu désuet mais toujours respectable de savante, suppose des recherches dans les archives et bibliothèques assez répétées pour ne pouvoir passer inaperçues : c'est l'honneur des auteurs qui se passionnent pour ces études désintéressées de connaître leurs travaux réciproques, de s'entr'aider par des échanges de notes et de substituer aux rivalités jadis forcenées des savants en « us » une amicale émulation dans la poursuite du renseignement exact.

Mais le même souci scrupuleux de vérité arme mieux aussi les juges que nous devons être contre la tentation d'une excessive indulgence pour le résultat médiocre du travail trop rapide, ou mal dirigé, d'un galant homme insuffisamment préparé au labeur historique. Votre Commission saura toujours au besoin crier le hola ! nécessaire.

Du moins, formulant son opinion sur un auteur que ne protège plus le masque d'un anonymat même un peu dérisoire, votre Rapporteur évitera mieux la voie aussi aisée que souvent injurieuse d'une critique trop caustique : il n'est guère d'œuvre dont il n'y ait quelque partie qui mérite attention ; il est plus équitable et profitable aussi de dégager cet actif que de donner à rire du surplus.

Digitized by Google

Hâtons-nous de dire qu'il n'entre rien de cette prudente courtoisie dans les éloges que nous vous demanderons sans restriction pour le « *Guide du Touriste à Montreuil-sur-Mer* » (1) édité par les Amis du vieux Montreuil et écrit avec un charme si pénétrant par M. Henri Potez, professeur à l'Université de Lille, guide présenté pour le prix Braquehay par ce jeune groupement justement fier de l'œuvre de son Président.

Il est impossible de résumer de manière plus intelligemment complète l'histoire d'une ville, de sentir plus profondément et d'évoquer avec une plus juste et sobre finesse le caractère de cette cité, enfin de promener un visiteur avec plus de commode profit que ne le fait M. Potez.

Sans doute sa tâche a été facilitée par les travaux de Braquehay lui-même, puis par ceux de M. Rodière, mais il l'a menée à bien avec une telle perfection que, je puis le dire, récompenser ce petit chef-d'œuvre honorera votre Compagnie et sera le meilleur hommage qu'elle puisse rendre à la mémoire de Braquehay rénovateur de l'histoire du Ponthieu.

En quinze pages de la plus sûre érudition, M. Potez nous montre Montreuil, port unique sur la Manche de la monarchie capétienne, coin avancé entre le Comté de Flandre et le duché de Normandie, première étape de la route d'Angleterre; sa prospérité pendant et après la grande guerre Anglaise ; la période héroïque des deux terribles sièges de 1537 et 1544 qui sauvèrent, peut-être, la monarchie des Valois ; le recueillement plein de dignité de la petite ville aristocratique déchue de son rôle historique,

(1) Ce guide n'a de commun qu'une partie de l'illustration avec la 2e édition du *Montreuil à travers les âges* de M. P. C. Alberge [Montreuil, imp. Fontaine Dupont 1920, 154 p. in-12] « écrit sans aucune prétention d'érudition » présenté au Concours de 1925. (V. Mémoires de l'Académie, p. 163).

Digitized by Google

le charme captivant qu'elle exerce sur l'école moderne de peinture anglaise.

Dans le guide proprement dit, devant chacun des édifices rencontrés, l'essentiel est résumé sur l'histoire de l'institution, souvent si originale, qu'il abrita. Huit zinc vigoureux de Lebrun, d'après des clichés de Fontaine-Dupont, une vue cavalière du XVIII[e] siècle et six photogravures, peut-être trop estompées, illustrent cette œuvre que ses dimensions réduites ne doivent pas empêcher de considérer comme capitale.

Votre Commission vous demande de décerner à M. Henri Potez, avec vos plus vives félicitations, le prix Braquehay qui conserve encore cette année sa valeur de quatre cents francs.

Serait-ce sortir du cadre de ce rapport qu'exprimer le vœu que M. Henri Potez trouvât le temps d'écrire un guide similaire pour notre ville d'Arras si riche de souvenirs mais désormais hélas ! si appauvrie de témoins du passé. La fine sensibilité de l'auteur, le don qu'il a reçu et développé par une méthode très sûre, de faire parler textes et pierres avec le ton mesuré qui convient à notre race ont déjà rendu, il est vrai, à notre cité meurtrie, le juste hommage que méritait son martyre d'hier (1). Reste à nous faire revivre l'ancienne splendeur de la capitale de l'Artois, berceau de nos trouvères.

***

Ce sont également des amis et non l'auteur qui présentent à votre Concours d'histoire la monographie du « *Village et de la Seigneurie de Quéant* » écrite par M. Eugène Rouge, qui dirigeait dans cette commune une

(1) H. Potez. *Arras* dans la collection des *Villes meurtries de France* chez Van Œst, 1918. 62 p. in-16, 24 photogr.

Digitized by Google

importante sucrerie en 1914. M. Rouge aime profondément sa petite patrie adoptive et, depuisquelque vingt ans, au hasard de ses loisirs, a poursuivi sur elle une minutieuse enquête. Je ne puis mieux faire que lui laisser la parole pour exposer ses intentions :

« Nous avons relaté, au milieu de données historiques « qui servent de cadre à notre étude, les évènements qui « se rapportent à notre village et donné des renseigne- « ments sur les monuments, les mœurs, les usages, la « culture, l'industrie, la valeur des choses à travers les « âges.

« Il nous a été permis d'établir l'état des propriétés à « diverses époques, la succession des seigneurs du village « depuis la fin du XII^e^ siècle et celle des desservants de « la cure depuis le milieu du XVI^e^ ; nous avons reproduit « des documents concernant ses habitants et les régimes « politiques sous lesquels ils ont vécu ; puis étudié les « anciennes fondations charitables, commune, aumône, « hospice pour les pélerins, hôpital, maladrerie, école « dominicale, bourses d'écoliers et confréries, toutes choses « portant avec elles un enseignement ».

M. Rouge écrivait à l'intention de ses concitoyens et non d'un public érudit ; cette considération lui a dicté le plan de son ouvrage dans les quatre cents pages duquel des lecteurs curieux de détails, mais mal avertis des institutions anciennes, trouveront les explications abondantes qui leur sont nécessaires. Cette abondance, qui n'a pu toujours puiser qu'aux sources les plus sûres, n'est pas sans nuire à la présentation des renseignements, si consciencieusement documentés, que M. Rouge a recueillis tant sur Quéant que sur Pronville et leurs environs, d'Arras à Oisy, de Cambrai à Bapaume. Du moins, une excellente table des matières donne-t-elle un fil conducteur dans cet ensemble un peu touffu. Le vrai grief que le devoir d'être sincère m'oblige à retenir est la négligence

Digitized by Google

systématique des références : le lecteur a cependant droit à celles-ci pour sa commodité ; l'auteur lui-même s'impose utilement la discipline de les noter, car il prend ainsi le meilleur moyen de les critiquer. Dix photogravures hors texte illustrent ce très estimable ouvrage auquel votre Commission vous propose de décerner une médaille d'or de cent francs.

Vous me permettrez, Messieurs, de ne pas clore ce compte rendu de l'œuvre de M. Rouge sans rappeler le rôle qu'il retrace trop modestement de ce village de Quéant pendant la grande guerre. Le grand public connaît le nom des deux bastions de Drocourt et Quéant qui protégèrent, quatre années durant, la ligne Douai-Cambrai si utile aux opérations de nos ennemis. La population de la partie envahie de l'arrondissement d'Arras sait de plus que Quéant est devenu son véritable chef-lieu administratif, centre officiel de son ravitaillement, mieux encore cerveau et cœur de sa ferme résistance aux exigences allemandes. C'est à la seule autorité morale de son Maire, M. Émile Loth, que Quéant doit ce rôle auquel ne le destinaient ni son importance, ni sa situation géographique. Lorrain d'origine, profondément patriote, d'une vive intelligence mûrie par l'expérience des affaires, d'une intransigeante droiture qui lui avait permis de se lancer dans les luttes politiques avec toute l'ardeur de ses convictions sans se faire un ennemi, M. Loth sut simplement, dignement, maintenir pendant trente mois aux menaces comme aux séductions de l'envahisseur une inébranlable et efficace opposition.

L'hommage si mérité que son ombrageuse discrétion empêchait seule M. Rouge, son beau-frère très attaché, de rendre publiquement à la mémoire de M. Loth, l'Académie d'Arras, qui avait toujours trouvé un ami sympathique dans le Conseiller général de Marquion, et qui est le conservatoire des meilleures traditions locales, tient à honneur

Digitized by Google

de l'ajouter à l'histoire de Quéant qu'elle a le plaisir de récompenser aujourd'hui.

***

Le troisième et dernier travail dont j'ai à vous rendre compte a conservé l'apparence de l'anonymat. Sous la devise « Mieux vaut tard que jamais », il nous donne un très important chapitre de l'histoire de l'Hôpital Saint-Louis de Boulogne, l'histoire religieuse de cet établissement et la biographie des aumôniers qui y ont célébré le culte catholique depuis 1693. Vous vous rappelez avoir décerné en 1923 une médaille d'or à une Histoire générale des fondations charitables de Boulogne. L'auteur de ce nouveau chapitre semble avoir profité des conseils que votre Rapporteur avait cru pouvoir donner à son devancier. Maintes corrections prouvent un effort louable pour réfréner les saillies d'une plume primesautière. Est-ce à dire que cette première révision soit suffisante et qu'une sévérité plus radicale ne doive élaguer encore des commentaires trop vifs, des fragments trop accentués d'un plaidoyer « Pro domo sua », qui ne paraissent pas avoir leur place naturelle dans un travail historique, surtout de trop prolixes citations qui retardent sans profit un récit agréable, attachant et, l'on peut dire édifiant. L'auteur a marqué de traits saisissants la différence tout à l'honneur du régime moderne entre la conception qui, avant la Révolution, confiait pour une durée éphémère la lourde charge de l'aumônerie à un jeune prêtre sans expérience en attente d'une cure et celle qui a prévalu depuis et a appelé à ce poste si important de consolateur des Pauvres des hommes éprouvés par un ministère soit prolongé, soit particulièrement remarqué, comme MM. Pruvost, Sergeant, O'Kelly, etc... Nous ne pouvons omettre ici le nom resté justement cher à l'Académie d'Arras de M. Van Drival, si bref qu'ait été son passage aux Hospices de Boulogne.

Digitized by Google

A vrai dire, tout ne peut plus être inédit dans une histoire religieuse d'une partie du diocèse d'Arras qui comprend le XIXe siècle depuis la publication de l'œuvre magistrale où notre éminent Collègue, M. GUILLEMANT, a retracé l'activité minutieusement universelle de Monseigneur Parisis avec un accent si juste, une connaissance si pénétrante des œuvres et des hommes.

Néanmoins, il reste que cette histoire des Aumôniers de l'Hôpital de Boulogne est traitée généralement avec une réelle élévation de pensée, documentée avec une suffisante précision, présentée de manière alerte, et que, tout en demandant à son auteur de la revoir sans complaisance, l'Académie doive l'encourager par une médaille d'or de cent francs.

***

Sous des formes bien différentes, avec des mérites inégaux, les trois œuvres présentées cette année à l'Académie d'Arras sont donc susceptibles d'avancer ou d'améliorer notre connaissance du passé. Rien ne justifie mieux l'utilité de vos concours et le prestige qu'ils conservent en dépit des circonstances. Celles-ci ne font-elles pas plus ingrates les longues recherches historiques et ne diminuent-elles pas, hélas ! singulièrement, l'importance matérielle relative des récompenses dont il vous est loisible d'encourager celles-ci ! Il y a dans le désintéressement des érudits fidèles à ce labeur obscur un heureux symptôme qui prouve, jusqu'en ce domaine, apparemment secondaire, mais si heureusement traditionnel, l'indestructible vitalité de notre terre d'Artois.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS DE POÉSIE

PAR

M. le Chanoine VERGNEAU

Membre résidant

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai lu, quelque part, qu'un honnête père de famille était sorti, accompagné de son fils. Au cours de la promenade, ils virent quelqu'un venant à leur encontre. Et le père, comme effrayé, de crier assitôt :

Attention ! mon fils ; c'est un critique, il mord !

Y aurait-il, par hasard, dans cette docte assemblée, quelqu'un qui, me voyant paraître, serait tenté de dire à son voisin :

Attention ! mon cher ; c'est un critique, il mord ?

Qu'il veuille bien se rassurer ! car aujourd'hui, je ne suis pas d'humeur maligne, et je n'ai pas d'autre intention que celle de louer tous ceux qui ont pris part à notre Concours de littérature : de louer les uns pour ce qu'ils ont fait ; de louer les autres pour ce qu'ils auraient été capables de faire, si..... s'ils avaient eu des idées bien

Digitized by Google

définies, des expressions justes, et surtout cette clarté, ce bel ordre que notre intelligence recherche et dont elle est charmée ; si enfin, ils avaient scrupuleusement respecté les règles de notre grammaire et de notre prosodie françaises.

Car ces régles existent toujours : traditionnelles et précises, ayant dirigé l'éclosion de nos chefs-d'œuvre classiques, elles n'ont jamais perdu le droit de s'imposer à tous ceux qui prétendent au titre de poètes.

Je le sais ; elles paraissent gênantes, et beaucoup cherchent à s'en affranchir, comme si les difficultés étaient faites pour abattre et non pour être abattues. Avec le rythme, avec la rime, ils en prennent à leur aise ; de là des œuvres d'un genre douteux : Prose ? Poésie ? on ne sait pas au juste ; de là, aussi, des vers réguliers et des vers irréguliers.

I. — En cherchant bien, on trouve de ceux-ci dans le manuscrit ayant pour titre : *un Bouquet printanier ; Modeste offrande à une Marraine de guerre.* Cette bonne marraine de guerre a dû goûter certaines strophes qui plaisent comme tout ce qui vient d'un cœur reconnaissant. Par ailleurs, je soupçonne que l'auteur ne s'est ni recopié, ni même relu. Autrement, aurait-il laissé certaines fautes des plus faciles à corriger ? Au point de vue grammatical, il met au masculin singulier le participe « *semé* » bien que se rapportant à un féminin pluriel « *les fleurs* » ; au point de vue prosodique, il fait rimer *rayons* avec *quinze ans* ; parlant d'une petite fille, il dit :

L'un de ses petits doigts plantés dans son petit nez

Scandons : L'un de ses — petits doigts — plantés dans — son petit..... Tiens ! le nez est de trop ; qu'en faire ? le changer de place ? le retrancher ? pour une petite fille, l'un ne vaut pas mieux que l'autre.

Digitized by Google

Certains vers sont à peine de la bonne prose : ceux-ci, par exemple :

Il s'agit d'un ordre de départ donné aux soldats réfugiés en Suisse :

> Que vos apprêts soient courts, et vos adieux discrets !
> Les Alpes sont là-bas : la patrie est derrière.
> En avant ! on partit joyeux pour la dernière
> Randonnée à travers les champs et les marais.

Ces quelques défauts n'empêchent pas qu'il y ait en plusieurs pages des sentiments délicats heureusement exprimés ; et c'est en leur considération que l'Académie accorde volontiers à l'auteur une *mention honorable*.

II. — Les second manuscrit porte ce titre : *Carmina juvenilia* :petits poèmes de jeunesse ; il se termine par ce gracieux envoi :

> O vous, bonne Mère, dont le sourire
> Me captive doucement et m'inspire,
> J'offre aujourd'hui l'hommage de mes vers ;
> Pardonnez-moi, s'ils sont faits de travers.

La mère, bien sûr, a pardonné ; l'Académie indulgente pardonne aussi ; elle accorde même, et très volontiers, à l'auteur, une *médaille de bronze* ; car il a d'agréables vers que l'on sent inspirés par un cœur sensible ; et devant ces timides essais d'un poète qui fait, peut-être, son premier vol, je me sens désarmé ; je n'ose même pas hasarder un conseil ; mais si j'osais, je dirais au jeune auteur : croyez-moi, évitez avec soin les mots inutiles, les phrases vagues, les strophes stériles où la pensée semble piétiner sur place, et les hémistiches qui n'ont que cinq pieds au lieu de six ; défiez-vous des *zéphirs*, des *lacs bleus*, du *ciel azuré*, des *horizons lointains*, des *émeraudes* et des *saphirs ;* ne comparez plus des étoiles à des :

> Flocons de neige épars aux célestes prairies.

Digitized by Google

Toutes ces images effacées, ternies par un trop long usage ont cessé de nous charmer ; c'est une dentelle qui ne convient pas mieux à la vraie poésie que des colifichets à la Minerve antique.

III. — Quelqu'un qui fait fi des colifichets et des dentelles, c'est l'auteur du manuscrit ayant pour titre :

Quelques cantates, chœurs et chansons,

et pour épigraphe :

Pour l'Idéal, le Peuple, la Patrie.

N'attendez pas de lui des vers raffinés et doucereux comme ceux que faisait Racine aux demoiselles de Saint-Cyr ; notre poète a trouvé une muse guerrière pour l'inspirer ; favorisé par elle, il a martelé des strophes destinées à être chantées par des gars vigoureux et des instruments sonores, à l'honneur, particulièrement, des héros de *Frévent* et de *Saint-Pol.*

Quand les vers doivent être ainsi chantés, bon gré, malgré, le poète est sacrifié ; c'est la musique qui domine et s'impose aux auditeurs. Alors, on ne demande au parolier que des mots et des rythmes se prêtant le mieux possible aux différents effets musicaux, et l'on ne refuse pas des refrains et des couplets comme ceux que je cite :

O Tervane, ô Saint-Pol,
O ville à nos cœurs chère !
Fécond et noble sol
Pays bien fait pour plaire.
O Saint-Pol gloire à toi !
Nous clamons ta vaillance,
Ton honneur et ta foi ;
Ton cri : Saint-Pol et France

***

Digitized by Google

Les gars du Nord, dans chaque section,
Se distinguaient par leur belle vaillance ·
On les trouvait au fort de l'action.
Tous avec eux marchaient sans défaillance,
Pleins d'abnégation ;
Gloire à vous tous ! O soldats Fréventins
Que chacun révère à cette heure
Vous avez fait l'humanité meilleure (c'est à savoir !)
Du pays plus beau le destin
Grâce à cette bravoure
Superbes soldats de chez nous
De respect la France s'entoure
Honneur, honneur et gloire à vous !

Evidemment, de tels vers qui, parfois, vont au pas de charge et passent par-dessus les régles de la prosodie et de la syntaxe, de tels vers, dis-je, ne sont pas écrits pour des harpes célestes et des enfants de salle d'asile, mais pour des gosiers solides et des clairons retentissants, et parce qu'ils sont très capables d'atteindre leur but, l'Académie ne s'arrêtant pas trop aux exigences de la haute poèsie, se fait un plaisir d'encourager l'auteur en lui décernant *une mention honorable.*

IV. — Et voici d'autres chansons ; chansons populaires qui sentent moins la poudre, et sont plutôt humoristiques; les unes en français, les autres en patois, avec cette devise: « *aura popularis* ».

Dans cet humble genre de poèsie, on demande de la facilité, une gaieté aimable, de l'esprit ; autant de qualités que l'auteur possède éminemment. D'ailleurs, les sujets qu'il traite ont pour nous un intérêt particulier, parce qu'ils se rapportent à cette bonne ville d'Arras. Le fameux beffroi, l'illustre Crinchon ne sont pas oubliés ; et l'Académie qui ne se défend pas d'une prédilection marquée pour ses bardes arrageois, accorde volontiers à notre joyeux et spirituel chansonnier une *médaille d'argent.*

Digitized by Google

V.—Pour aimer ainsi notre ville et ceux qui la chantent, l'Académie ne doit pas se montrer et ne se montre pas indifférente à l'égard de ceux qui célèbrent quelque autre province de notre Artois. Aussi a-t-elle accueilli favorablement le manuscrit intitulé : *Légendes boulonnaises.*

L'auteur est trop modeste quand il écrit :

> Si ce mince recueil n'est point plaisant à lire,
> Ne m'en voulez pas trop : c'est la faute aux souris,
> Elles ont grignoté les plus jolis récits.

Son recueil est très intéressant, et nous nous contentons fort bien de ce que les souris nous ont laissé. Sur Sainte-Ide et Sainte-Godeleine, sur les comtes de Boulogne, sur l'église Notre-Dame, l'auteur a recueilli d'anciennes traditions qu'il nous conte avec la plus parfaite aisance ; le récit est varié, pittoresque, vivant. Il va, pour ainsi dire, droit devant lui, ne se souciant pas outre mesure du rythme, de la distinction des syllabes, de la coupure des hémistiches, de la rigueur classique des rimes, ici, inventant un adjectif, là, ne voulant pas savoir si l'*h* de tel mot est aspirée ou non, faisant de la prose versifiée, quand il serait capable de vraie et pure poèsie, mais, par Apollon ! marchant d'une si belle allure, qu'on le suit sans peine, avec joie, et que rendu avec lui au bout de la carrière, on applaudit l'Académie qui lui décerne une *médaille d'argent.*

VI. — Après cela on est tenté de reprendre son train ordinaire, et de revenir à la simple réalité. Mais voici un recueil dont l'épigraphe est peu rassurante :

> Des cris, du sang, des larmes.

et l'auteur nous dit dès sa première page, parlant de son œuvre :

> Mon cœur y frémit jusque dans sa fibre, (il doit en avoir
> Et dans tout ce livre où mon âme vibre, plus d'une !)
> Il est peu de mots qui n'aient pas saigné !

Digitized by Google

Ainsi qu'il convient dans les pièces où les sentiments doivent s'exprimer avec une émotion plus vive et une sorte de violence, notre poète ne se départ presque jamais de cette noble sobriété qui ramasse les forces au lieu de les disperser. Qualité assez rare. « *On ignore*, disait Fénelon, *on ignore l'art de s'arrêter court en deça des ornements ambitieux* ». D'ailleurs, notre manuscrit contient surtout des sonnets, genre de poèsie qui retient la Muse et l'empêche de divaguer.

Les rimes sont, d'ordinaire, d'une étonnante richesse, et semblent n'avoir coûté aucun effort. Boileau en eût été jaloux. De plus, quoiqu'en dise sa modestie, notre poète a plus d'une corde à sa lyre ; s'il pleure sur les ruines d'une ville qu'il aime particulièrement, *Béthune*, sur des morts prématurées, s'il s'indigne contre la férocité des envahisseurs et la tiédeur de nos alliés, il sait aussi railler amèrement les stériles palabres des politiques, déplorer les avantages trop restreints d'une paix imparfaite, encourager les efforts de ses concitoyens, chanter agréablement les charmes de son jardin, et, à l'occasion, nous amuser avec un simple et spirituel bavardage.

Je me trompe sans doute, mais je crois qu'il m'en voudrait si je n'ajoutais pas quelques remarques ingénues : certaines images sont un peu audacieuses comme celle où il nous montre Clémenceau « *debout sur l'avenir* » et la ville de Lens « *au front géant* ». Il a des alliances de mots qui, à la première lecture et avant réflexion, nous déconcertent ; par exemple : il dit de Béthune ruinée, que la ville montre aux alentours.

Son cœur anéanti que la pelle déblaye.

Enfin, certaines phrases sont vraiment trop dures à nos oreilles, celle-ci, par exemple :

Digitized by Google

Tant que l'on tient un glaive et qu'il faut le brandir
Stoïque, les yeux secs, loin du charnier où crie
Le sang pur des héros pour qui, pieux, l'on prie
Je dis que par ces temps, l'on se doit de grandir.

Harmonie imitative, dira-t-on ; peut-être, mais pas imitable.

Ceci réglé par acquit de conscience, et les fautes légères mises de côté, l'Académie félicite le poète et lui accorde *une médaille d'argent.*

VII. — Même récompense pour l'auteur du manuscrit ayant pour titre, ce simple mot : *Préludes.*

D'après Brunetière, pour juger un poète, il faut voir comment il comprend ces trois choses : la *nature*, — l'*amour*, — la *mort ;* et comment il en parle. Notre auteur a pris l'*amour* pour principal sujet ; il traite la matière non en philosophe qui analyse froidement une des plus fortes passions de notre nature humaine, mais en homme qui, tout jeune qu'il est, a cependant assez vécu pour expérimenter, ce sentiment étrange qui torture et qu'on aime, et qu'on a très heureusement appelé un doux mal, *dulce malum.*

Sa dernière et charmante petite pièce est très suggestive à ce sujet. Elle est intitulée : *L'amour et la tourterelle.*

L'Amour a perdu son carquois ;
De cris, la nature est remplie ;
L'enfant le cherche dans les bois,
Dans le jardin, dans la prairie.

Mais, comme ses efforts sont vains,
Après avoir fouillé sans cesse
Tous les buissons, tous les chemins,
Il verse des pleurs de tristesse.

Mais son carquois n'est pas perdu ;
Une charmante tourterelle
Près d'un rosier fleuri l'a vu
Et le rapporte à tire-d'aile

Digitized by Google

Bientôt, un sourire moqueur
De l'Amour efface les larmes.
Le voilà rempli du bonheur
De tenir, à nouveau, ses armes.

Aussitôt, il en veut user.
Il prend une flèche cruelle,
Vise et s'empresse de blesser....
La malheureuse tourterelle.

Voilà pourquoi dans les grands bois,
On l'entend gémir sa souffrance.
L'Amour méchant, pour son carquois,
N'eut pas d'autre reconnaissance.

C'est joli comme une ode d'Horace ou de Sapho.

Notre jouvenceau, — si jouvenceau il y a — désire la gloire ; ce n'est pas défendu, et je la lui souhaite.

En attendant qu'elle vienne, qu'il se garde du faux brillant de certaines poésies contemporaines, qu'il ait toujours les yeux sur les maîtres de notre incomparable poésie classique, et s'il peut réussir dans les sujets qui réclament la force comme il réussit dans ceux qui demandent la délicatesse, il obtiendra quand il le voudra la médaille d'or au lieu de la *médaille d'argent* que l'Académie lui accorde aujourd'hui.

VIII. — Celle-la, la *médaille d'or*, est donnée à l'auteur du manuscrit ayant pour devise : *ad alta !*.

Cette devise peut paraître ambitieuse à qui s'apprête à lire l'ouvrage ; elle ne paraît que juste à qui l'a lu dans son entier. Sans flatterie aucune, je crois que notre auteur a reçu du ciel « *l'influence secrète* » dont parle Boileau. Avec une abondance toujours pleine d'aisance, une verve jamais épuisée, une imagination où viennent se fixer tour à tour, en pleine lumière, les images variées qui naissent des multiples incidents de notre condition humaine, il chante les diverses saisons de l'année et les différentes heures du

Digitized by Google

jour, les fleurs de nos prairies, pervenches et primevères, pâquerettes, boutons d'or, et cette fleur vivante de nos foyers qui est l'enfant; l'enfant avec ses yeux rêveurs, et ce sourire si doux qu'on s'étonne de le trouver sur les lèvres d'une créature destinée à mourir ; il nous raconte de belles légendes, celle du cygne, le pêcheur d'étoiles, le fou du bois, le forgeron maudit ; le ton s'élève et devient triste quand il nous parle de la douleur et de la mort; et lorsqu'il en arrive à ceux qui s'efforcent d'arracher aux âmes les nobles pensées et les saintes croyances qui font leur honneur et leur force, il a des accents indignés, et réalise sa devise en montant au sommet de l'éloquence poétique : *ad alta !*

Après ces éloges mérités, je ne m'arrêterai pas à dénoncer quelques vétilles ; certaines épithètes dont l'exigence de la rime est la seule raison d'être, des images vraiment forcées, des vers aux syllabes si rudes qu'on a peine à les prononcer ; si je m'avisais de faire ainsi l'*aristarque*, on me reprocherait d'y regarder de trop près, et on me dirait encore qu'à ce compte-là, nos plus grands poètes eux-mêmes n'échapperaient pas à la critique. Mais, au fait, y ont-ils jamais échappé ? J'ai une édition de *Boileau*, où le texte est criblé de notes qui sont loin d'être toutes admiratives ; Voltaire a consacré trois volumes à *Corneille*, et les pages ne contiennent pas que des éloges; Fénelon reproche à *Racine*, même le fameux récit de Théraméne ; le Jocelyn de *Lamartine* fut si mal accueilli de certains juges, que, pour quelque temps, le poète fut dégoûté de la poésie.

J'espére que mes respectueuses observations critiques, ne détourneront pas les huit candidats du culte des Muses; qu'ils lui restent fidèles, et visent toujours la perfection relative dont ils sont capables ; puis, s'il arrive qu'à un moment ou à un autre, ils aient conscience de ne pas l'atteindre, qu'ils imitent donc les maîtres porcelainiers,

Digitized by Google

lesquels n'hésitent pas à *briser* les pièces mal venues plutôt que de les *vendre*.

C'est un beau courage que n'ont pas tous les bardes de France.

Je termine :

Notre pays vient d'élever un monument à la mémoire de *José Maria de Heredia* l'auteur des *Trophées*. La fille du poète, Madame Gérard d'Houville raconte qu'il composa ses sonnets lentement, très lentement, avec le soin scrupuleux d'un *joailler travaillant à la parure d'une déesse*. Lui-même avouait, un jour, qu'il avait cinquante sonnets à peu près achevés dans ses tiroirs et qu'il ne les publiait point, n'étant pleinement satisfait d'aucun.

Si j'avais été Ministre de l'Instruction publique, écrivait à ce sujet, M. le Goffic, j'aurais créé au Collège de France une chaire de poésie pratique, et j'y aurais nommé l'auteur des *Trophées*. Quelles leçons, appuyées de quels exemples, nos jeunes poètes eussent recueillies là ! Ils y eussent compris que l'art est un effort de tous les instants vers la perfection ».

C'est vrai, et les anciens disaient dans le même sens :

Courtes paraissent les années de la vie, et *longues* celles que l'art exige.

Vita brevis, ars longa.

Digitized by Google

Digitized by Google

LAURÉATS DES CONCOURS

DE 1925.

LITTÉRATURE

Poésie

Médaille d'Or (100 fr.)

M. Félix SIMON, Publiciste à Arras.

Médailles d'Argent

M. Noël CHOPIN, à Béthune.

M. Yves DHOTEL, à Arras.

Mme LORGNIER du MESNIL, à Boulogne-sur-Mer.

M. Léopold THOMAS, à Arras.

Médaille de Bronze

M. l'Abbé Michel DELETREZ, Professeur à Marcq-en-Barœul.

Mentions Honorables

M. Alfred DEMONT, Juge de Paix à Acheux (Somme).

M. Hector LEDRU, Cultivateur à Pommier.

Digitized by Google

HISTOIRE

Prix Braquehay

M. Henri POTEZ, Professeur de l'Université à Lille.

Médaille d'Or

M. Eugène ROUGE, Ingénieur à Paris.

M. l'Abbé COCART, Curé de Wardrecques.

PRIX DE VERTU

Mlle PIERRET, à Arras.

Digitized by Google

RÉGLEMENT

DES

CONCOURS DE L'ACADÉMIE D'ARRAS

I. — CONCOURS ANNUEL

L'Académie ouvre chaque année un concours portant sur des sujets spéciaux indiqués à l'avance ou sur le programme général suivant :

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, ARCHÉOLOGIE

Histoire d'une Ville, d'une Localité ou d'une Abbaye du département du Pas-de-Calais.

Monographie géographique d'une Commune.

Monographie d'une Église cathédrale ou paroissiale, d'une Maison conventuelle, d'une Maison hospitalière, d'une Institution civile ou religieuse du Pas-de-Calais.

Biographie d'un personnage artésien.

LITTÉRATURE

Une pièce ou un ensemble de poésies de deux cents vers au moins, ou un travail littéraire en prose, dont l'auteur, soit par son origine, soit par son domicile, appartienne à la Région (Pas-de-Calais, Nord, Somme).

L'Académie accepterait, d'auteurs étrangers, des poésies ou des compositions se rapportant à la Région.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS

Histoire de l'Art ou de l'une de ses parties dans l'Artois.
Biographie d'un artiste artésien.
Expositions tenues à Arras ou dans le Pas-de-Calais

SCIENCES

Etude de Science physique ou naturelle appliquée à la région artésienne.

Etude anthropologique sur les races que l'on rencontre dans le Pas-de-Calais.

Statistique industrielle du Pas-de-Calais, avec carte à l'appui.

Une question de Science pure ou appliquée.

CONDITIONS DE PRÉSENTATION

Les ouvrages inédits sont seuls admis.

Ils devront être adressés *(franco de port)*, au Secrétaire-Général de l'Académie, et lui parvenir avant le 1er mai. Ils porteront, en tête, une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur un billet cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur avec l'attestation que le travail n'a pas été présenté à un autre concours. Ces billets ne seront ouverts que s'ils appartiennent à des ouvrages méritant un prix, les autres seront brûlés. Les concurrents ne doivent se faire connaître ni directement, ni indirectement.

Les prix consistent en mentions honorables ou en médailles de bronze, d'argent, de vermeil ou d'or ; ces dernières ont une valeur de 100, 200 ou 300 francs.

Tout lauréat ayant obtenu une médaille d'or sera désormais hors concours.

Digitized by Google

II. — PRIX BRAQUEHAY

Une rente de 400 francs provenant d'un legs fait à l'Académie d'Arras par M. A. Braquehay, sera décernée en prix aux auteurs des meilleurs ouvrages historiques, archéologiques ou autres, concernant Montreuil ou la partie de son arrondissement ayant ressorti de la Picardie.

Ces ouvrages seront présentés sous le nom de leurs auteurs ; ils pourront être non inédits ou imprimés, mais devront n'avoir pas été déjà récompensés par une Académie ou Société Savante.

Un lauréat qui aura obtenu, en une ou plusieurs fois, la totalité du legs Braquehay, sera désormais hors concours.

III. — RÉCOMPENSES PARTICULIÈRES

En dehors des concours, l'Académie recevra tous les ouvrages d'histoire, de Science ou d'Art, inédits ou non, qui lui seront adressés.

Il pourra leur être attribué les mêmes médailles qu'aux concours annuels, pourvu qu'ils intéressent le département du Pas-de-Calais et qu'ils n'aient pas été déjà récompensés par une Académie ou Société Savante.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

L'Académie ne rendra aucun des ouvrages qui lui auront été adressés ; cependant, s'il s'agissait de travaux manuscrits destinés à l'impression, ils pourraient être prêtés à leurs auteurs sous la condition qu'un exemplaire imprimé au moins serait offert à la bibliothèque de l'Académie.

Les Membres résidants et honoraires de l'Académie ne peuvent participer aux concours ni aux récompenses ci-dessus.

Digitized by Google

PRIX DE VERTU

Les arrérages d'une somme de 10.000 francs donnée à l'Académie en 1920 par une personne anonyme, par l'intermédiaire de M. Leroy, maire d'Arras, seront attribués annuellement à des personnes ou à des familles qui se seront particulièrement distinguées par leur dévouement à la jeunesse, spécialement à l'enfance.

Le prix pourra être divisé ou au contraire cumulé si les arrérages n'en étaient pas attribués pendant une ou plusieurs années.

Les candidats devront appartenir à l'un des deux cantons d'Arras. Les demandes seront adressées au Président ou au Secrétaire-Général de l'Académie avant le 1er mai.

Le Président,
Dr LESTOCQUOY.

Le Secrétaire-Général,
Bon CAVROIS DE SATERNAULT.

Digitized by Google

LISTE

des

MEMBRES TITULAIRES, HONORAIRES & CORRESPONDANTS

de l'Académie d'Arras.

MEMBRES DU BUREAU

Président :

M. le Dr Lestocquoy.

Chancelier :

M. G. Sens.

Vice Chancelier :

M. Lennel.

Secrétaire-Général :

M. le Bon A. Cavrois de Saternault

Secrétaire-Adjoint :

M. A. Tierny.

Archiviste :

M. le Chanoine Vergneau.

Bibliothécaire :

M. G. Besnier.

Digitized by Google

MEMBRES RÉSIDANTS

Par ordre de nomination.

MM.

1. L. Viltart, Avocat (1892).
2. F. Blondel, ✠, Ingénieur civil (1895).
3. J. Paris, Avocat, Docteur en Droit, Conseiller Général (1899).
4. A Cavrois de Saternault, (le Bon) ❋, ✪, ✠ Licencié ès-Sciences, Docteur en Droit, Professeur de Droit. Civil à l'Université Catholique de Lille (1902).
5. G. Sens, ❋, ✪, ✠, ✠, Président de la Commission des Monuments historiques du Pas-de-Calais (1904).
6. J. Gerbore, ❋, ✪, I. ✪, ✠, Docteur en Droit, Vice-Président honoraire du Conseil de Préfecture (1905).
7. J. Sion, ❋, I. ✪, Directeur honoraire d'Ecole normale (1909).
8. M. Lennel O. ✪, Docteur ès-lettres, ancien Professeur de Philosophie au Collège d'Arras (1910).
9. C. Guillemant, (le chanoine) Vicaire-général, Licencié ès-lettres (1910).
10. A. Lestocquoy, ✪, Docteur en médecine (1910).
11. A. Tierny, ✠, Avocat, Docteur en Droit (1911).
12. E. Bloquel, ✪, ancien Avoué (1911).
13. A. Wartel, Notaire honoraire, Licencié en Droit (1912).
14. A. Boisleux, (le chanoine) Licencié ès-Lettres (1914).
15. G. Besnier, ❋, ✪, ✪, Archiviste départemental (1920).
16. A. Lavoine, I. ✪, ancien Archiviste départemental Adjoint (1920).
17. Mgr. E. Julien, ❋ O ✠, Evêque d'Arras. Agrégé des Lettres (1920).

Digitized by Google

MM.

18. F. Vinchon, ancien Magistrat. Licencié en Droit (1920).
19. H Dupret, I. ✪. Professeur honoraire (1920).
20. E Foulon (l'abbé), ✪, Licencié ès-Lettres, Professeur à l'Institution Saint-Joseph (1920).
21. Vaillant, ✱ ✪, Medecin-major de 1re classe (Infanterie coloniale) (1921).
22. F. Anselin, Conseiller municipal (1921).
23 J. Jardel, O. ✱, ✪, Ingénieur, ancien Directeur des mines de Carvin (1921).
24. Vergneau, (le chanoine), (1921).
25. E. Delaby, Avocat (1921).
26. E. Poiret, I. ✪, O. ✱, Professeur au collège (1921).
27. Le Général Leleu, O ✱, ✱, ✪, ✠ (1922).
28. A. Barbier (l'Abbé). Licencié ès-Lettres. Supérieur de l'Institution St-Joseph (1923).
29 M. Duquesnoy ✠, Pharmacien des Hospices.
30. N.

Digitized by Google

MEMBRES HONORAIRES

Par ordre de nomination

Les lettres A. R. indiquent un ancien membre titulaire ou résidant.

MM. ALAPETITE, G C. ✱, Résident de France à Strasbourg (1891),

SÉNART, ✱, Membre de l'Institut, à Paris (1898).

LEPRINCE-RINGUET, ✱, Ingénieur en chef des Mines à Paris, A. R. (1911).

P. FOURNIER, ✱, Professeur de la Faculté de Droit de Paris, Membre de l'Institut (1912).

H. BEDEL, ✱, Chef de Bataillon du Génie, en retraite, A R. (1920).

E. PLOCQ. ✱, Inspecteur principal honoraire des chemins de fer du Nord, à Paris, A R (1920).

E. PILAT, à Paris, A R. (1921).

M. J. LECOCQ, licencié ès lettres, Curé-Doyen de Saint-Nicolas à Boulogne-sur-Mer. A. R. (1923).

LOUART, ✱, I ❍, Principal honoraire. A. R. (1925).

Digitized by Google

MEMBRES CORRESPONDANTS

Par ordre de nomination.

MM. E. Matthieu, Secrétaire du Cercle archéologique, d'Enghien (Belgique) (1884).

Leuridan (le chanoine), à Roubaix (1891).

Mlle Jenny Fontaine, I. ✪, Artiste peintre, à Paris (1892).

Menche de Loisne (le comte). I ✪, château de Beaulieu-lez-Busnes (1894).

H. Potez, I. ✪, Docteur ès-Lettres, Agrégé de l'Université, à Lille (1896).

Bled (le chanoine), ✪, de la Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer (1897).

R. Brissy, ✱, ✪, Publiciste, à Paris (1897).

Ch.-S. Leconte, ✱, Juge à Paris (1897).

Mme Florent Leclerq, château de Beauvoir (P.-de-C.) (1897).

Mlle Fresnaye, à Marenla (P.-de-C.) (1898).

MM. G. Macon, ✱, Conservateur du Musée Condé, à Chantilly (1899).

A. Willox (l'abbé), à Boulogne-s-Mer (1900).

Plancouard, à Berck-sur-Mer (1901).

Mme M.-M. Carlier, à Croisilles (1900).

MM. R. Rodière, à Montreuil-sur-Mer (1901).

Frans, à Paris (1901).

Daumet, Archiviste paléographe à Paris (1901).

Blanchot, I, ✪, Statuaire à Paris (1901).

Mme Amélie Mesureur, ✱, à Paris (1901).

Digitized by Google

MM. Paul TIERNY, Archiviste-Paléographe, à Hernicourt (Pas-de Calais) (1901).

Georges VALLÉE, ✪, ✠, ancien Député du Pas-de-Calais à Paris (1905).

Th. RENAULT, à Presles (Seine-et-Oise) (1905).

DE LA CHARIE, château de Sainte-Austreberthe, par Hesdin (1908).

Charles HIRSCHAUER, Bibliothécaire de la Ville de Versailles (1908).

MAYEUR, I. ✪, Artiste-graveur, Grand Prix de Rome (1910).

L. CAILLET, Bibliothécaire de la Ville de Limoges (1911).

MABILLE DE PONCHEVILLE, Publiciste à Wacquinghem par Marquise (1921).

J. MEURGEY, ✱, ⚜, Elève à l'Ecole des Chartes (1921).

J. DUQUESNE, ✱, Professeur à la Faculté de Droit de Strasbourg (1921).

POITEAU, Docteur en médecine à Bienvillers au-Bois (Pas-de-Calais) (1921).

MILLÉQUANT, I. ✪. Professeur au Collège de Calais (1923).

Jules SION O. ✪, Agrégé, Docteur es-Lettres, Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier (1925).

J. OTT ✱, Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées, Paris (1925).

DEMONT-BRETON O. ✱, Artiste peintre (1925), à Wissant.

Mme Virginie DEMONT-BRETON O. ✱, Artiste peintre (1925), à Wissant.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

I. — *Lectures faites dans les séances hebdomadaires*

	Pages
Des relations de la Matière et des Ondes Électriques, par M. J. JARDEL, membre résidant.....	7
Simple aperçu de la Théorie d'Einstein, par M. DUPRET, membre résidant.....	33
Quelques Souvenirs sur les Chinois, par M. le Docteur VAILLANT, membre résidant.....	53
Influence exceptionnelle de certains Livres au point de vue social, par M. le Chanoine VERGNEAU, membre résidant.....	65
Les Arts et la Politique ou histoire d'un Tableau, par M. le Chanoine VERGNEAU, membre résidant.	79
Les Fleurs du Printemps, par M. POIRET, membre résidant.....	91
Colas et Jacqueline, par M. VILTART, membre résidant.....	99
Variations sur des Thèmes connus, par M. Edmond PILAT, membre honoraire.....	105
Les conséquences d'une tâche d'encre (1809), par M. le Chanoine VERGNEAU, membre résidant....	127
Un traité de la Civilité puérile et honnête au XVI^e^ Siècle, par M. le Chanoine VERGNEAU, membre résidant.....	137

Digitized by Google

II. — *Séance publique du 17 Décembre 1925*

	Pages
Allocution d'ouverture par M. Lestocquoy, Président	149
Rapport sur les Travaux de l'année 1924-1925, par M Tierny, Secrétaire-adjoint	155
Discours de réception de M. le Chanoine Abel Barbier, membre résidant	167
Réponse au Discours de réception de M. le Chanoine Barbier, par M. Jean Paris, membre résidant	187
Rapport sur le Concours d'histoire, par M. Georges Besnier, membre résidant	203
Rapport sur le Concours de Poésie par M. le Chanoine Vergneau, membre résidant	211
Lauréats des Concours de 1925	223
Règlement des Concours de l'Académie d'Arras	225
Liste des Membres titulaires, honoraires et correspondants de l'Académie d'Arras	229

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google